

NOTRE ROMAN COMPLET :

# SAUVAGETTE

Par JEAN BARANCY

p. 35

# La Revue Populaire



MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE

FOURIER, BESSÈTE & CIE, éditeurs-propriétaires, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 15, No 10

Octobre 1922

15c.



# GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS AVEC LE  
**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**



## ETES-VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne savoir pourquoi. Le *secret* du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une vraie *femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourreaux ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie* femme, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. *Le Réformateur Myrriam Dubreuil* est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

## VOUS AVEZ UNE AMIE

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du *Réformateur Myrriam Dubreuil*. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, ets., quel que soit leur âge.

**TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**

Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 hrs p.m.

MME MYRRIAM DUBREUIL, 320 Parc Lafontaine, MONTREAL

Département 1

Boîte Postale 2353





## LIVRES

*Les nombreux étrangers qui visitent notre maison sont frappés par la quantité de livres qu'ils aperçoivent. C'est pour eux une révélation.*

*Nous vous invitons à profiter des grandes facilités que nous mettons à la portée de tous, en groupant dans nos rayons les meilleurs ouvrages connus. Notre fonds de librairie est constamment augmenté des dernières nouveautés.*

*La disposition pratique de notre étalage vous permet de "bouquiner" tout à votre aise.*

### RAYON DES LIVRES FRANÇAIS

Nouveautés, Romans, Littérature, Poésie, Critiques, Auteurs Classiques, Sciences, Histoire, Géographie, Beaux-Arts, Livre d'utilité pratique, Cartes et Guides pour automobilistes, Mécanique Automobile, Livres spécialement destinés aux Bibliothèques Paroissiales et Scolaires, Albums et Livres d'Images pour enfants, Grands Ouvrages de Bibliothèque, Collections de Livres Reliés, Editions de luxe.

### RAYON DES LIVRES CANADIENS

Toutes les nouveautés du terroir ainsi que les meilleurs ouvrages de fond.

### RAYON DES LIVRES RELIGIEUX

Le plus grand choix de Littérature Religieuse en Amérique: Philosophie, Théologie, Ecriture Sainte, Ascétisme, Hagiographie, Biographie, Missels.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

**GRANGER FRÈRES** LIMITED

Libraires, Papetiers, Importateurs  
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal



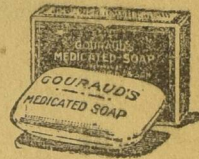
# VOULEZ-VOUS ETRE PLUS BELLE ?

## Avoir une Peau plus Claire, Douce et Veloutée et un Teint Merveilleux

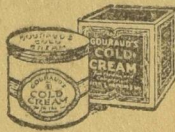
Alors essayez ceci —



Nettoyez soigneusement la peau avec le Savon Médicinal de Gouraud. Sa délicieuse action purifie la peau en la nettoyant complètement. Les maladies de la peau sont grandement soulagées et les causes qui nuisent à votre teint sont supprimées par l'emploi du Savon de Gouraud. Il est délicieusement parfumé.



Puis faites un massage de la peau avec la crème froide Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cold Cream) Cette nouvelle et merveilleuse Crème pénètre les pores et enlève les saletés qui y sont cachées; elle stimule les peaux indolentes et leur donne plus de vie et de vigueur. Elle rend la peau veloutée, douce et fraîche. Après le massage, vous enlevez toute trace de la Crème (Cold Cream) en couvrant la figure d'une serviette chaude.



Et faites maintenant la dernière application pour obtenir ce Teint Merveilleux que nous vous avons promis. Vous appliquerez, comme l'ont fait d'autres femmes avant vous depuis 80 ans, la Crème Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cream). Elle donne à la peau une apparence insurpassable qui émerveillera vos amies et leur fera envie.



### ESSAYEZ LES TROIS PREPARATIONS, 25 SOUS

Un tube de 25 sous de *Gouraud's Oriental Cold Cream*, une bouteille de 25 sous de *Gouraud's Oriental Cream* et un morceau de savon de 25 sous de *Gouraud's Medicated Soap*. ENVOYEZ SIMPLEMENT CE COUPON.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....



# La Revue Populaire

Vol. 15, No 10

Montréal, octobre 1922

## ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous  
les mois

POIRIER, BESETTE & CIE.  
Editeurs-Propriétaires,  
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

## L'AGE DES EPOUX

Depuis quelque temps j'ai remarqué dans plusieurs mariages que l'âge de la femme dépassait celui du mari.

Il ne se passe pas un jour sans que les quotidiens annoncent le mariage d'une veuve avec un jeune homme ou d'une femme mure avec un collégien.

Ces mariages sont généralement malheureux et on peut compter les exceptions. Le mariage est déjà assez rempli de difficultés sans y venir mettre l'âge et la jeunesse en conflit.

On prétend que le coeur ne connaît pas de calendrier, que les yeux d'un amoureux ne voient que la jeunesse et la beauté dans l'âme et l'esprit de la femme aimée; les ans ne comptent pas, on a l'âge qu'on veut avoir.

Tout cela est ridicule. L'âge est une chose définie. Pas un de nous qui ne se rend compte à quarante ans qu'il ne pense pas comme à vingt ans. On ressent une sensation d'une toute autre manière à cinquante ans qu'à vingt-cinq.

Les mariages de mai avec décembre n'apportent jamais le bonheur. Il existe des saisons qui ne peuvent pas se rencontrer.

Ce qu'il y a de remarquable, et que chacun a constaté, dans le cas du jeune homme qui épouse une femme plus âgée que lui, c'est que plus les années passent et plus la différence d'âge se fait sentir entre les conjoints; car la femme, le fait est notoire, vieillit beaucoup plus rapidement que l'homme. Une femme de trente-cinq ans paraît être un bon parti pour un jeune homme de vingt-cinq; cependant l'homme de quarante-cinq ans sera encore un enfant pendant que sa femme de cinquante-cinq sera déjà vieille.

La femme plus âgée que son mari est constamment dévorée par le démon de la jalousie. Elle ne peut voir sans souffrir son mari causer avec une autre femme plus jeune qu'elle. La jalousie de la femme exaspère le mari et le ménage finit par aller à la diable.

Pour qu'un ménage soit heureux, mais vraiment heureux, il faut que le mari ait au moins cinq ans de plus que sa femme, comme cela, ils auront tous les deux le même âge.

Paul COUTLEE.



# TOILET LAUNDRIES

LA TOILET LAUNDRIES EST SANS CONTRE-  
DIT LE MEILLEUR ETABLISSEMENT DE LA  
VILLE POUR LE

## NETTOYAGE ET LE LAVAGE DU LINGE

---

Aucune autre buanderie ne peut donner satisfac-  
tion à sa nombreuse clientèle comme la Toilet  
Laundries. On fait également la

## TEINTURERIE DES HABITS ET TOILETTES

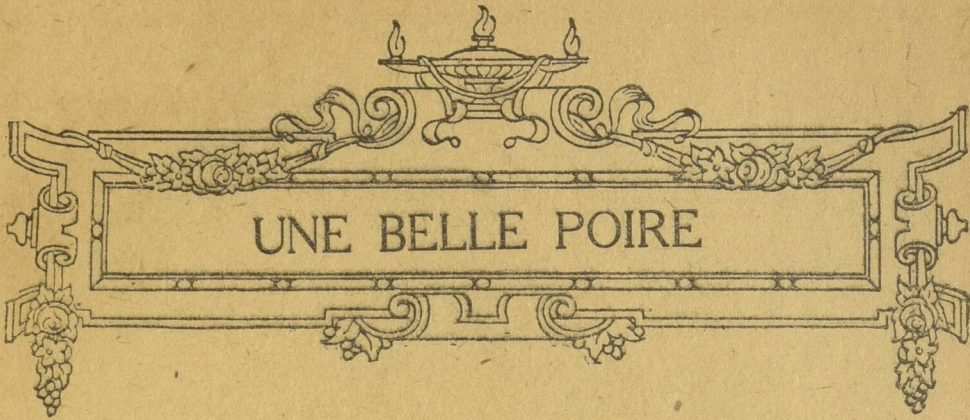
ET CE DEPARTEMENT EST UN DES MEIL-  
LEURS DE MONTREAL.

ECRIVEZ OU TELEPHONEZ MAINTENANT.

---

TOILET LAUNDRIES, LIMITED  
Uptown 7640





## UNE BELLE POIRE

**Un jeune millionnaire attend quatre fois inutilement sa fiancée à la porte de l'église, le jour fixé pour leur mariage.—Un exemple unique de persévérance ou de bêtise.— Ce qu'on appelle "se faire poser un fier lapin".**

On en trouve de fameuses dans les journaux américains. Ainsi l'histoire de ce jeune millionnaire américain dont nous taïrons le nom. Il est peut-être au nombre de nos lecteurs et nous aimons à témoigner beaucoup de sympathie à nos lecteurs. Ce brave garçon est en amour ce qu'on est convenu d'appeler une poire, ou si vous voulez, un "fish", ce vocable yankee ayant plus de vogue dans notre bonne vieille province. Donc, Allister X, fils d'un banquier de Chicago, est tout ce qu'il y a de plus andouille.

Il aime depuis plusieurs années une jeune fille impossible, fille elle aussi d'un riche banquier (tout le monde étant banquier aux Etats-Unis). Cette jeune personne est légère, capricieuse et enfant gâtée. Son plus grand plaisir est de faire le désespoir des beaux messieurs, jeunes et vieux, qui lui font la cour. S'apercevant de l'attachement que lui porte notre numéro

en question, elle décida de le torturer. Deux mois après avoir fait sa connaissance, Allister demanda sa main. Elle consentit à devenir son épouse.

Le jour du mariage fut vite fixé. Des invitations innombrables furent lancées dans toutes les parties du pays. Ce devait être une grosse affaire mondaine. Accompagné de son père, le fils Allister se rendit à l'église et attendit là sa femme, sa future femme, pendant une bonne demi-heure, au milieu de l'impatience générale.

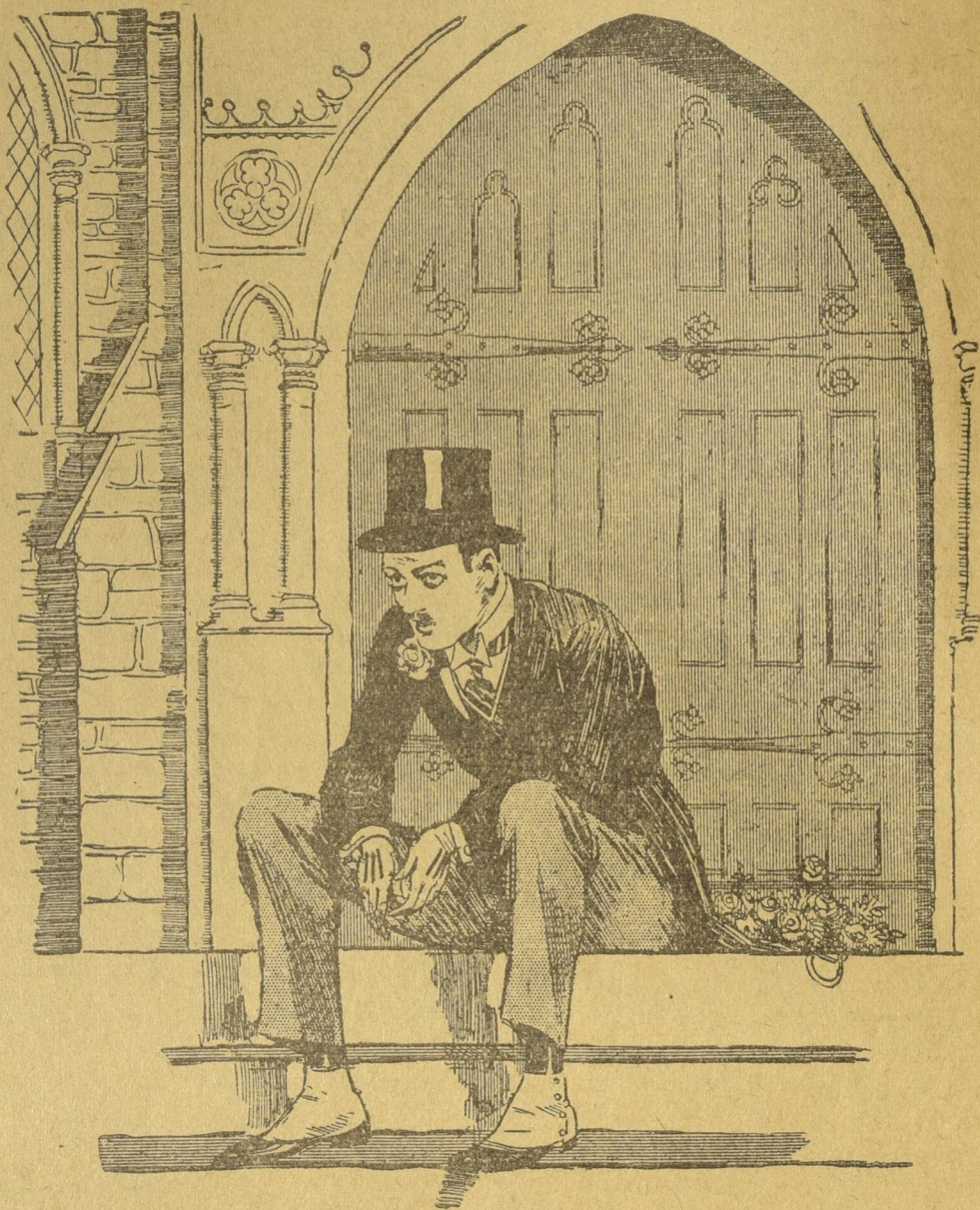
Au lieu de la fiancée arriva un chasseur d'hôtel, porteur d'un message ainsi libellé: "Décommandez la cérémonie. Je ne suis pas en air de me marier, ce matin. Ce sera pour une autre fois. Mary."

Tête du fiancé!

Cette abstention très déplacée contraria sans doute fortement le bon Allister, mais il n'en aima pas moins pour cela l'espiègle Mary. Il la revit plusieurs fois avant d'apprendre, deux jours avant l'époque fixée de nouveau pour la reprise du mariage (deuxième édition) que la charmante Mary, sa fiancée, était partie avec sa mère pour l'Angleterre.

Il tomba dans le plus noir désespoir.





Une lettre cependant vint bientôt lui donner du cœur. Une lettre de la femme qu'il aimait. Elle lui annonçait avec des mots caressants qu'elle s'amusait beaucoup en Angleterre, que l'Angleterre était un pays merveilleux et que s'il tenait encore à l'épou-

ser (le méchant!) il n'avait qu'à venir la rejoindre chez les britanniques.

Allister ne fit ni une ni deux. Il retint un billet, fit monter dans le paquebot ses quarante valises et fit ses adieux à la Statue de la Liberté.



Dix jours plus tard, il était auprès de sa belle. On devait se marier dans une quinzaine et se rembarquer ensemble pour l'Amérique. Allister s'occupa de tous les préparatifs, retint son jour à l'église anglicane et sa suite nuptiale sur le plus gros transatlantique de la plus grosse compagnie.

Le jour des noces, comme d'habitude (c'était sa troisième expérience) il arriva le premier à l'église et attendit. Il attendit bien une autre demi-heure. Même coup, Mary le fit prévenir par un valet qu'elle était indisposée et incapable de se rendre auprès de lui.

Que fit Allister? Il alla se jeter dans la Tamise? Pas grand danger! Il occupa seul la suite nuptiale sur le bateau qui le ramenait en Amérique et là, de retour chez sa mère ou sa tante, attendit que sa bien-aimée lui donnât par lettre quelques explications et certainement des excuses sur son ingratitude et sa mauvaise conduite à son égard.

Mais, les dites excuses ne vinrent pas vite, je vous prie de le croire.

Au lieu de ça, c'est la fidèle Mary qui s'amena après avoir fait un long voyage en Angleterre, en France et dans tous les autres pays où les Américains peuvent trouver les distractions (tels que vins, alcools, etc.,) qui leur sont refusées chez eux.

Elle retrouva le doux et patient Allister toujours aussi attaché à sa personne et toujours prêt, malgré sa triple déconvenue, à lui offrir son cœur et son immense fortune.

Il insista tellement que de guerre lasse, Mary promit de l'épouser enfin. Mêmes préparatifs et même épilogue. Mary ne se rendit pas à l'église où l'attendait Allister assis sur les marches

du portail, la tête dans les mains, les yeux vagues...

Ce mariage extraordinaire est remis au mois de décembre... Nous en parlerons.

—o—

## CHAMPLAIN ET SON HORLOGE

Quand Champlain débarqua, il y a trois cents ans, les sauvages étaient émerveillés des choses qu'il apportait de France.

Mais l'objet par excellence de leur admiration, c'était une horloge. Pendant des heures et des heures, chefs, squaws et papoose restaient assis devant l'horloge, attendant qu'elle parlât. Si bien que Champlain, ennuyé de cette assiduité envahissante et d'autre part, n'osant point brusquer ses visiteurs, s'avisait de tirer une morale de cette admiration.

A telle heure, dit Champlain, à ses alliés, l'horloge quand elle parle, vous dit qu'il est temps de partir pour la chasse ou la pêche. A une heure, l'horloge vous commande de préparer vos repas, et quand elle sonne six heures, elle vous ordonne de vous retirer dans vos wigwams.

Cette interprétation très large des sonneries d'heures, ne fit qu'augmenter l'admiration des sauvages, mais elle eut le résultat qu'en attendant Champlain. Les sauvages qui auraient probablement pris fort mal les reproches de Champlain s'empressèrent de suivre à la lettre les commandements de l'horloge et le fondateur de Québec se débarrassa ainsi sans misère et sans heurts de ses encombrants visiteurs.

—o—

L'éducation doit être tendre et sévère et non pas froide et molle.



## CE QUE PEUVENT L'AMOUR ET LA HAINE

**La femme qui aime est capable de tous les dévouements et de tous les sacrifices. La haine entre-t-elle dans son coeur; elle est capable des pires choses.— Histoire dramatique d'un ménage de criminels.**

Ecoutez l'histoire d'une jeune femme de vingt ans à qui l'amour et la haine firent tour à tour faire des bêtises, qui, pour l'amour et la haine, tua et finit ses jours au pénitencier. Ce sont là des bêtises qu'on pourrait facilement appeler des crimes. Quand elle aima Paul Hervé, Ida Hervé, sa femme, participa à ses vols et tua son geôlier pour le tirer de prison. Mais, maintenant, c'est de la haine qu'elle ressent pour lui et enfermée dans une prison, elle n'attend le jour de sa délivrance que pour pouvoir assister à la pendaison de son mari, parce que celui-ci l'a trahie de la façon la plus ignoble. Autant dire tout de suite que les femmes savent aussi bien haïr qu'elles savent aimer.

Ida Hervé, aujourd'hui pénitencière, fut donc alternativement une tigresse de l'amour et une tigresse de la haine.

L'action se passe dans une cité canadienne où se rencontrent Ida, blonde aux yeux ardents, et Paul, jeune aventurier dont elle ne connaît que la mâle beauté et l'attachement qu'il semble lui porter.

Ils se marièrent en 1915. Elle était entourée de tous ses parents et amis. Lui n'avait pour connaissance que le jeune homme qui lui servait de père.

Deux mois après leur entrée en ménage, un certain soir, alors qu'elle était à préparer le repas de son mari, on frappa à la porte. Elle ouvrit et un homme de forte taille entra et découvrant une étoile d'argent qu'il portait épinglée à son gilet, demanda à



*D'un coup de feu, elle étendit l'agent par terre.*

voir Paul Hervé. Il venait l'arrêter pour tentative de meurtre. La pauvre femme n'en croyait pas ses yeux. Il était impossible que son mari eût pu attenter à la vie d'un homme, lui qu'elle savait si bon et si honnête. Elle implora le détective d'avoir pitié d'elle. Ils n'étaient mariés que depuis



deux mois et son mari était toute sa vie. Sans lui, que ferait-elle?

Il lui permit de l'accompagner et tous trois prirent le train dans la soirée, le prisonnier, les menottes aux

en enlever une. Par pitié, il le soulagea de la plus grosse paire, pour un petit moment et continua de contempler le paysage.

Pendant la nuit, alors que tous les voyageurs s'étaient assoupis, la femme, profitant d'un moment d'inattention de l'agent, tira son revolver et d'un coup de feu l'étendit par terre, mort. Secouant alors vigoureusement le cordon d'alarme, elle fit ralentir le train, puis tenant les voyageurs en respect à la pointe de son revolver, sauta avec son mari dans les bois que le train traversait à ce moment.

Le personnel du train s'occupa d'abord du corps du pauvre détective et quelques heures après organisa la



*Le train ralentit sa marche et tenant alors les voyageurs en respect à la pointe du revolver, elle s'enfonça dans le bois avec son mari.*

chasse dans les bois, avec des guides sauvages et des chiens de chasse. Finalement, la faim fit sortir les deux fugitifs du bois et ils furent arrêtés.

La femme fut jugée la première.



L'amour la poussa au crime. C'était de la folie, de l'amour hystérique. Du moins, c'est ainsi que ses avocats considérèrent son crime. Elle confessa: "Oui, je l'ai tué cet homme parce qu'il était venu me ravir brutalement l'homme qui était toute ma vie."

Naturellement, elle fut acquittée...

Les jurés déclarèrent qu'elle n'était qu'un instrument aux mains de son mari, que lui, le mari, devait être considéré comme le véritable meurtrier. Il fut condamné à la détention perpétuelle. En entendant prononcer cet arrêt, Ida fit une crise. "Il n'est pas coupable. Il est innocent. C'est moi qui ai tué. Envoyez-moi en prison à sa place ou au moins enfermez-nous tous les deux dans la même prison."

Le tribunal ne voulut pas consentir à cet arrangement, mais Ida s'en vengea en allant vivre sous les murs mêmes du pénitencier où était interné son mari. Deux fois par semaine, elle frappait à la porte de la prison et demandait à voir son homme. Deux fois par semaine, ils se voyaient et s'embrassaient à travers les barreaux de fer. De temps à autre, elle lui emportait des gourmandises, des sucreries. Dans les premiers temps, ses paquets étaient soigneusement examinés. Par ce moyen, la surveillance se ralentissant un peu, elle réussit à passer à Paul des petites scies et des limes.

Un certain soir, quand les travaux de délivrance furent terminés, il fut convenu que Paul et les compagnons de chaîne qui réussiraient à se sauver avec lui trouveraient Ida, à une centaine de pieds de la prison, dans une automobile, les attendant.

La fuite s'opéra dans le plus grand silence. Deux de ces échappés furent retrouvés quelques jours plus tard,

mais, quant au couple Hervé, il savoura le plus grand des bonheurs pendant deux mois entiers, jusqu'au jour où ils furent de nouveau arrêtés par la police.

Cette fois, Ida condamnée en même temps que son mari à plusieurs années de prison. Mais elle s'en trouva toute heureuse, parce que pour la première fois elle partagea le sort de son mari.



*La fuite s'opéra dans le plus grand silence.*

Pendant, tous les gens des environs, des médecins, des psychologues, des écrivains s'intéressèrent au cas des époux Hervé qui, à leurs yeux, représentaient l'idéal de la fidélité et de la solidarité conjugales. Bien que les sachant coupables et criminels, on les prenait en pitié et les autorités de la prison leur rendaient la vie douce et agréable.



Pendant ce temps, Paul Hervé qui n'était pas un imbécile et eût bien réussi dans le monde s'il n'avait pas eu un instinct de malfaiteur, travaillait à une invention remarquable. Son affaire terminée, il donna une démonstration aux autorités de l'établissement qui furent surpris de sa réussite.

Pour le récompenser, on accorda deux mois de liberté provisoire à Paul Hervé pour lui permettre de se rendre dans la métropole, d'y consulter un avocat et de faire breveter son invention.

La séparation fut des plus tristes. Sa femme le laissa partir dans les larmes comme si jamais elle ne devait le revoir.

Qui eût douté du prompt retour du prisonnier? Sa femme qui avait maintes fois risqué sa vie pour le sauver, n'était-elle pas le gage certain de son retour, la rançon de sa liberté?

Mais le scélérat ne revint pas.

Quand, ses vacances terminées, Paul Hervé ne répondit pas à l'appel, les autorités en conclurent tout de suite qu'il avait pris pour tout de bon la clef des champs. Ida seule doutait encore de sa trahison.

"Il ne m'abandonnera jamais ainsi, disait-elle dans ses sanglots. Quelque chose d'imprévu a retardé son retour. Il sera à son poste demain."

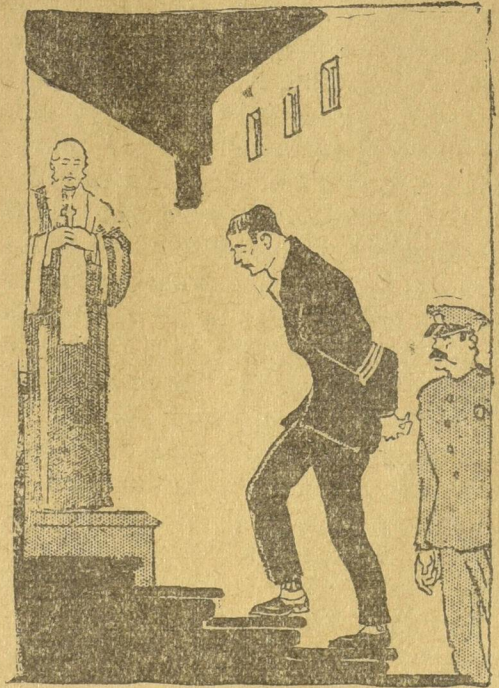
Mais bien des jours se passèrent encore sans apporter de nouvelles du fugitif. Il avait pris goût à la liberté, au point d'oublier son amour et de forfaire à l'honneur.

Mais une subite transformation s'opéra dans le coeur de cette femme ardente. Autant elle avait aimé cet homme, autant elle le haïssait aujourd'hui.

Ce n'est que deux ans plus tard qu'on entendit parler de Paul. Il était de nouveau arrêté pour meurtre.

Sitôt sorti de prison, il avait changé de nom et s'était lancé dans les affaires, puis s'était épris d'une jeune personne qu'un jour il tua par jalousie d'une balle de revolver.

Apprenant ces horribles détails, cette femme que la détention avait exaspérée autant que la trahison dont elle était la victime, se contenta de dire, avec un rictus affreux: "Je souhaite qu'il soit pendu".



*Pour tous ses crimes, il fut enfin condamné à monter sur l'échafaud.*

Le jury, après dix minutes de délibérations, le condamna à l'échafaud. Il attend sa mort dans une prison et Ida attend dans une autre qu'on exécute cette sentence, en jouissant de sa vengeance.

Voilà comment une femme peut aimer et comment elle peut haïr.



## CONSTANTINOPLÉ

Nous extrayons du "Bulletin de la Société de Géographie de Québec" le résumé le plus précis que nous connaissons de l'histoire de Constantinople, l'ancienne Byzance, capitale de l'empire grec d'Orient. Les documents qui nous restent de cette ville somptueuse qui jeta Villehardouin et les Croisés dans une admiration mêlée de terreur sont nombreux mais ils n'ont jusqu'ici fait les délices que de rares historiens ou archéologues. Une histoire byzantine proprement dite n'a jamais été composée, bien que des savants français comme Charles Diehl, Gustave Schlumberger et de nombreux allemands et anglais aient travaillé et travaillent encore à la vulgarisation de l'art byzantin et de l'histoire des nombreuses dynasties qui se succédèrent sur le trône de Constantin de 330 à 1453, date de la prise de Constantinople par les Turcs, qui marque la fin des temps moyen-âgeux.

"Il nous faut remonter à 2,500 ans en arrière, à l'an 658 avant l'ère chrétienne, alors qu'un peuple de colons, les Mégariens, fondaient l'ancienne Byzance.

En l'an 196 de l'ère chrétienne, Byzance fut prise et détruite par les légions romaines sous l'empereur Severus qui la rebâtit sous le nom d'Antonina.

En 330, Constantin le Grand, né à Naïssus en 274, empereur en 306 et mort en 337, transporta le siège de l'empire à Byzance et donna une extension telle à la ville qu'on lui donna son nom. Constantinople devint la capitale de l'empire romain en Orient. Se faisant le défenseur du christianisme, il eût à lutter contre l'empe-

reur romain Maxence sous les murs mêmes de Rome. C'est à lui que l'on doit la devise: "In hoc signo vinces", "Tu vaincras par ce signe". A ce sujet, l'histoire rapporte que Constantin allait combattre contre Maxence, une croix apparût dans les airs à son armée avec ces mots: "In hoc signo vinces". Il fit peindre le signe sur son étendard, en latin "labarum". L'empereur romain Maxence vaincu se noya dans le Tibre. La victoire de Constantin décida définitivement l'établissement du christianisme comme religion officielle de l'empire.

Constantinople fut ensuite le point de mire de bien des assauts qu'elle soutint avec des alternatives de succès et de défaite.

En 1203, les Croisés enlevaient Constantinople aux Turcs. Mais, le 29 mai 1453, l'empereur Constantin XIII, Paléologue dit Ilracosé, succomba en défendant la ville contre une invasion des Turcs sous Mahomet II, sultan ottoman. Celui-ci n'eût rien de plus pressé que de transformer en mosquée l'église de Sainte-Sophie qui avait été bâtie en 532 par Justinien I, empereur d'Orient. Ce ne fut pas la seule: presque toutes les églises catholiques furent ainsi transformées en mosquées.

Constantinople devint alors la capitale de l'empire turc.

La ville moderne se divise en trois quartiers: Stamboul, soit le site primitif de Byzance, au sud du Croissant d'or, Galata, le quartier des affaires, des négociants européens, et Pera, le quartier de la diplomatie et des touristes. Le pont de Galata, qui relie ce quartier à celui de Stamboul, a de la renommée à cause de la population étrangement cosmopolite qui y circule journellement."



## TRISTE SORT DE L'EMPEREUR DE PEKIN

A quoi bon descendre de la plus vieille famille du monde? d'avoir des ancêtres qui remontent à dix milles ans si vous n'avez pas assez d'argent pour vous marier d'une manière convenable? A quoi bon être empereur—et surtout empereur de Chine—si l'on ne peut pas même épouser une femme à son gré? Telles sont les imprécations que lance au ciel courroucé Sa Majesté Impériale Hsuan Toung, empereur "Fils du Ciel", assis à l'ombre de son pavillon principal, dans les murs de la Cité Défendue, à Pékin, capitale de la Chine.

Sa Majesté a seize ans, quatre mois et quelques jours, suivant notre manière de compter. Elle en a dix-sept en Chine puisqu'il est convenu en Chine que l'enfant en naissant est déjà âgé d'un an! D'ailleurs, cette question ne l'intéresse aucunement. Il vient de choisir deux jolies petites chinoises de la vieille noblesse pour en faire ses épouses et les aimer jusqu'à la mort et il voudrait à tout prix faire les choses en grand. Mais, voilà, il est pauvre comme Job! Quand il abdiqua, en l'an 1912, la république promit de lui payer deux millions de rentes viagères et annuelles, mais la république en banqueroute et en révolution est devenue insolvable. De sorte que l'ancien empereur est dans une purée des plus démocratiques.

Le jeune Hsuan Toung est un pâle et maigre garçon, court de taille. Il a de beaux yeux et un nez bien formé.

Son père, le prince Choun, est le frère cadet de l'ancien empereur

Kwang Hsou qui fut emprisonné en 1908 par ordre de l'impératrice pour qu'il mourût avec elle. Elle désigna l'enfant de Choun pour son successeur et lui donna le nom de Hsuan Toung. Ce nom devait lui porter bonheur. Il ne tint pas parole.

Un précepteur anglais, auteur de nombreux ouvrages sur la Chine, essaya d'en faire un homme. Il lui enseigna les langues anglaise et française et différentes autres connaissances occidentales. Mais toute cette science ne donnait pas la sagesse au jeune Toung qui semblait de bonne heure vouloir renouveler toutes les folies de ses ancêtres.

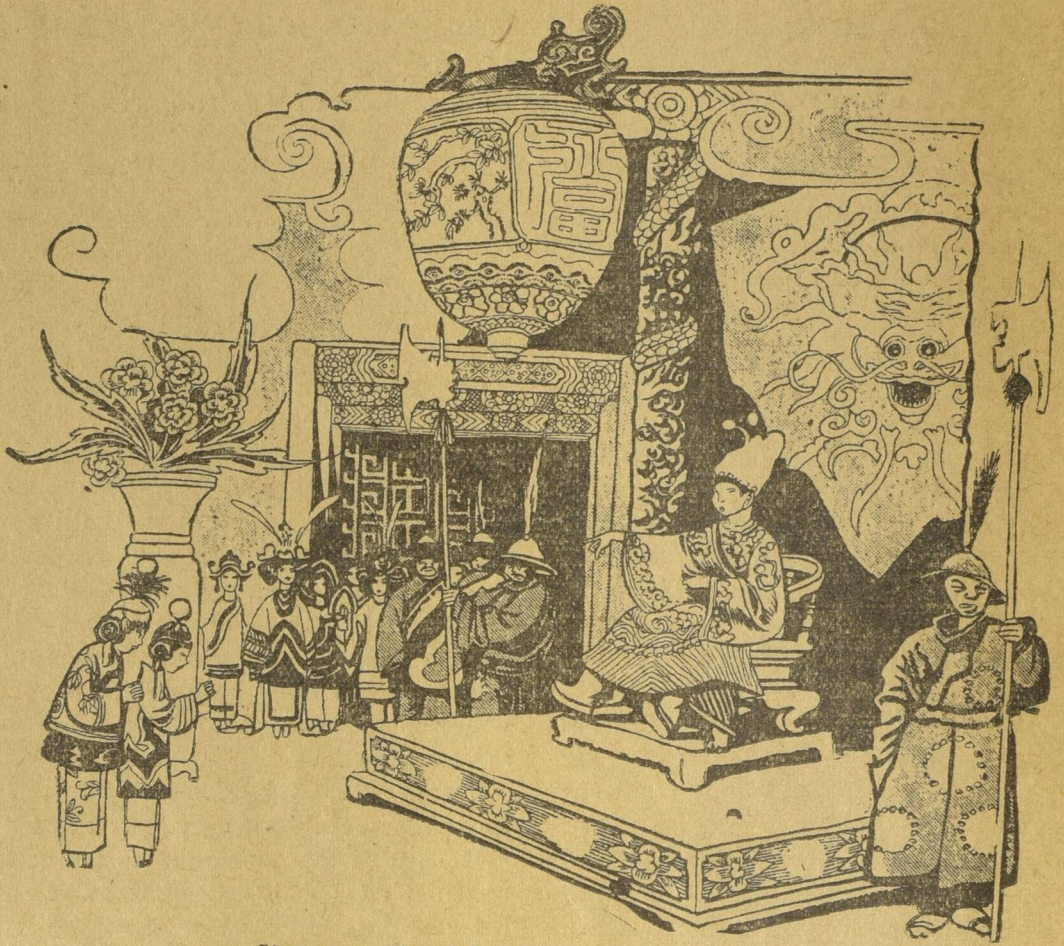
Depuis plusieurs générations en effet, ce sont les "loups et les renards", c'est-à-dire les eunuques et les concubines du harem, qui conduisaient les affaires de l'empire et gardaient les souverains plongés dans tous les plaisirs.

Ces deux jeunes filles qui furent présentées à Hsuan Toung sont madame Jung et madame Touan, cette dernière, petite-fille d'un vaillant guerrier qui défendit les colonies européennes, lors de l'insurrection des Boxers en 1900.

La première, la grande dame Jung est, paraît-il, une merveilleuse petite beauté chinoise. Elle a conséquemment les bras bien en chair, bien potelés et est en général, grassouillette. En plus, très gaie et très intelligente.

Très hauts sont les murs et épaisses sont les portes de la Cité Défendue où vivent le ci-devant empereur





*L'empereur détrôné de Pékin se cherche une épouse.*

et sa cour qui fut renversée avec lui, lors de la révolution de 1912. Contrairement à ce qu'ont publié certains journaux d'Amérique très peu au fait de ce qui se passe en Chine, l'Empereur enfant n'a jamais quitté ce palais. Il y est effectivement prisonnier ; c'est un prisonnier d'Etat de grande importance.

Le palais se compose de plusieurs pavillons, de cours et de corridors recouverts. Il est enjolivé de plusieurs couleurs éclatantes. Des sentinelles montent la garde à sa porte, jour et nuit, sur les murs et même dans les cours intérieures. La consigne est sé-

vère ; ils répondent sur leur vie de la présence de l'empereur en ces lieux.

Et c'est dans cette enceinte que le jeune Fils du Ciel fait venir devant lui les plus fines fleurs féminines de l'antique noblesse chinoise pour en cueillir deux qui seront ses épouses.

Mais elles doivent consentir à se marier simplement, l'empereur n'étant pas riche... S'il était riche, il ferait comme son père, son grand-père et tous ses aïeux, il épouserait sept cents femmes. Comme les temps sont durs ! se dit-il. Et les gardes du palais de répéter : Si jeune et déjà polygame !



## TREIZE ANS CHEZ LES CANNIBALES

**Une femme revient dans son pays, après avoir passé treize ans de sa vie dans les tribus les plus barbares de la Nouvelle-Guinée.— Les mangeurs de chair humaine.— Moeurs atroces de ces indigènes.— Esclavage des femmes.**

Une femme est de retour dans son pays, après avoir passé quinze ans au milieu des peuplades les plus barbares de la Nouvelle-Guinée ou Papouasie. La Nouvelle-Guinée est, après le Groënland, la plus grande île du monde, située au sud de l'équateur et au nord de l'Australie.

Pendant son long séjour là-bas, la vie de Béatrice Grimshaw fut souvent mise en danger par les indigènes, mais elle sut toujours s'en tirer, grâce à sa force physique, son sang-froid, sa mine déterminée et aussi, grâce à sa bonne étoile.

Toute sa vie, elle avait rêvé de voyages, d'aventures extraordinaires, de coins sauvages et barbares. Elle se rendit en Nouvelle-Guinée et fut bien servie. En effet, il n'est pas au monde de pays plus barbares.

Le cannibalisme ou anthropophagie y sévit dans presque toute son étendue, parce que cette île est immense, peu surveillée par la police anglaise ou autre et que ses indigènes sont des sauvages de la pire espèce. Le gouverneur anglais de l'île essaie fréquemment de les corriger de cette sale habitude (!) qu'ils ont de se maneger entre eux, mais sans succès.

Les sauvages répondent aux invitations à l'humanité du gouverneur : "Pourquoi nous gêner, si cela nous plaît?"

La nuit, des bandes s'organisent qui pillent les villages et s'emparent des hommes et des femmes endormis. Ils les emportent au loin pour les dévorer. L'horrible superstition qui est toute la religion de ces gens les pousse à manger de préférence les habitants des villages voisins avec qui ils ont longtemps combattu plutôt que de s'en prendre à des tribus lointaines.

Ils font leurs orgies secrètement, dans leurs propres villages. Aucun étranger n'est admis à ces fêtes.

Les prisonniers sont engraisés pendant au moins un mois. Puis, le jour de la grande solennité arrivé, on approche un cuveau en pierre auprès de la hutte où il est tenu et on le jette dedans pour qu'il y soit grillé ou bouilli, suivant les goûts des célébrants. On mange ses semblables de toute façon. Les autres les préfèrent rôtis et d'autres bouillis.

Pendant que dure l'engraissement des victimes, on leur brise les os pour les empêcher de se sauver.

Il est peu probable que des étrangers aient jamais assisté à ces orgies. Les indigènes se cachent pour manger l'un des leurs et si d'aventure un étranger les surprend, il est fatalement tué.

Ces cannibales mangent de la chair humaine parce qu'ils sont sous l'impression que la force des victimes passe en eux.





*La pauvre femme pensa bien que sa dernière heure était venue. Mais elle reprit son sang-froid et sauta à la main du sauvage.*

Ils gardent les crânes de leurs victimes pour décorer leurs cabanes et il se trouve même des indigènes qui portent à leur cou un collier de mains humaines... Toutes les guerres entre tribus se font pour le butin. Leurs querelles se limitent à leurs voisins les plus rapprochés, de sorte que toute

l'existence de ces gens est basée sur le meurtre.

Mais que faisait cette brave Béatrice Grimshaw au milieu de ces animaux? Sa vie devait être tous les jours menacée? Elle l'était en effet. Un jour, elle fut attaquée au couteau par un sauvage, fou de rage, parce qu'elle



avait repris une chaudière qu'il lui avait volée.

Ces gens sont d'une grande force musculaire et capables de tout, quand ils sont en colère. La pauvre femme pensa bien que sa dernière heure était venue. Mais elle reprit son sang-froid et sauta à la main du sauvage, et l'empêcha ainsi de frapper, en lui disant: "Vas-y et je jette un sort sur toi!" Il lâcha prise, tellement le son de sa voix l'avait impressionné et elle courut à sa cabane pour revenir avec un revolver, calibre 44, qui le mit en fuite.

Une autre fois, elle tomba malencontreusement dans un groupe d'une dizaine d'hommes qui célébraient une cérémonie religieuse des plus sangui- naires. Elle eut juste le temps de tirer quelques coups de revolver dans l'air pour les effrayer et de s'enfoncer dans le plus profond des bois.

Et combien d'autres aventures encore lui sont-elles arrivées! Il faudrait tout un volume pour les raconter.

Pour en revenir à cette question de cannibalisme, disons que la plupart du temps, les indigènes de la Nouvelle-Guinée ne mangent que leurs ennemis. Cependant, dans certaines tribus, les gens se dévorent entre eux, et même les maris mangent leurs femmes, les pères leurs fils.

La sorcellerie sévit là-bas autant que le cannibalisme et y fait presque autant de ravages, les sorciers n'étant que des assassins, n'employant leur art qu'à tuer pour de l'argent ou du butin.

Ils élèvent des serpents, qui deviennent leurs complices. S'agit-il de tuer un homme? Ils vont déposer le serpent la nuit dans sa hutte. Celui-ci mord son homme et s'en revient chez

le sorcier. Le coup est fait, cette morsure ne pardonnant pas.

Mais la plus terrible institution de cette île barbare est encore la "Maison Nobo". Quiconque pénètre dans cette maison n'en sort jamais. Celui qui y met les pieds est battu jusqu'à la mort par les prêtres qui s'y trouvent. Ses os et son crâne servent à orner les parois intérieures de ce temple. Chaque année, des centaines d'indigènes y entrent cependant, bien que convaincus qu'ils n'en sortiront jamais. C'est la curiosité que les pousse à une mort certaine. Ils veulent au prix de leur vie voir l'intérieur de ce temple dont ils ont tant entendu parler.

Cette maison est construite aussi solidement qu'une forteresse ou une prison. Ces indigènes ne croient pas à la survie, à la vie future.

Ils se révèlent de vrais artistes dans l'ornementation de leurs cabanes et dans leurs danses. Leurs danses sont de toute beauté.

Naturellement, tous les indigènes sont vicieux, méchants et sournois. Ils se montreront excellents amis avec vous pendant des mois et des années pour seulement trouver une occasion de vous assommer facilement.

Les femmes y sont maltraitées. On les échange contre des cochons, des bracelets ou contre de l'argent. Sept petits cochons sont considérés comme un gros prix pour une jeune et jolie femme. Si elle ne fait pas l'affaire du mari, elle est battue à mort.

C'est la femme qui demande l'homme en mariage. Quand elle a atteint l'âge de treize ans, ses parents l'envoient chercher un mari.

La civilisation a quelque chose à faire, dans ce pays barbare, comme on peut le voir.



## Le trésor fabuleux des sept cités de Cibola

Le nom de Cibola est celui d'une contrée de l'Amérique du Nord, célèbre au XVI<sup>e</sup> siècle par sa richesse, et à la recherche de laquelle partit l'explorateur espagnol Diego Vasquez de Coronado, en 1540. On identifie actuellement les "sept cités merveilleuses de Cibola" avec Ciboletta et les localités voisines (Nouveau-Mexique) ou avec Zuni et ses alentours, ou avec le territoire de Chaco.

Avant de donner dans ses détails le récit de cette expédition fameuse qui ne rapporta rien et coûta inutilement la vie à des centaines d'aventuriers espagnols, voici en quelques lignes la biographie de l'explorateur espagnol qui avec le "Noir Etienne", ancien esclave de Pizarro, le découvreur du Pérou, est le héros de cette histoire.

Vasquez de Coronado naquit à Salamanque et mourut en 1548, huit ans après l'expédition qui devait le ruiner. Nommé en 1538 gouverneur de la Galicie, au Mexique, par le roi d'Espagne, il pacifia ce pays puis partit pour coloniser les Sept-Cités. Il s'avança jusqu'à Quivira, dans le Kansas, puis revint au Mexique en 1542, sans avoir découvert d'or ni de pays riches et civilisés.

Après ses premières expéditions qui furent fructueuses et furent d'un grand bien pour l'Espagne et la chrétienté, Coronado prêta malheureusement l'oreille aux histoires que racontait le "Noir Etienne". Celui-ci, avec Marcos de Niza, un moine franciscain, voulut l'entraîner dans une expédition qu'il organisait en vue de s'emparer

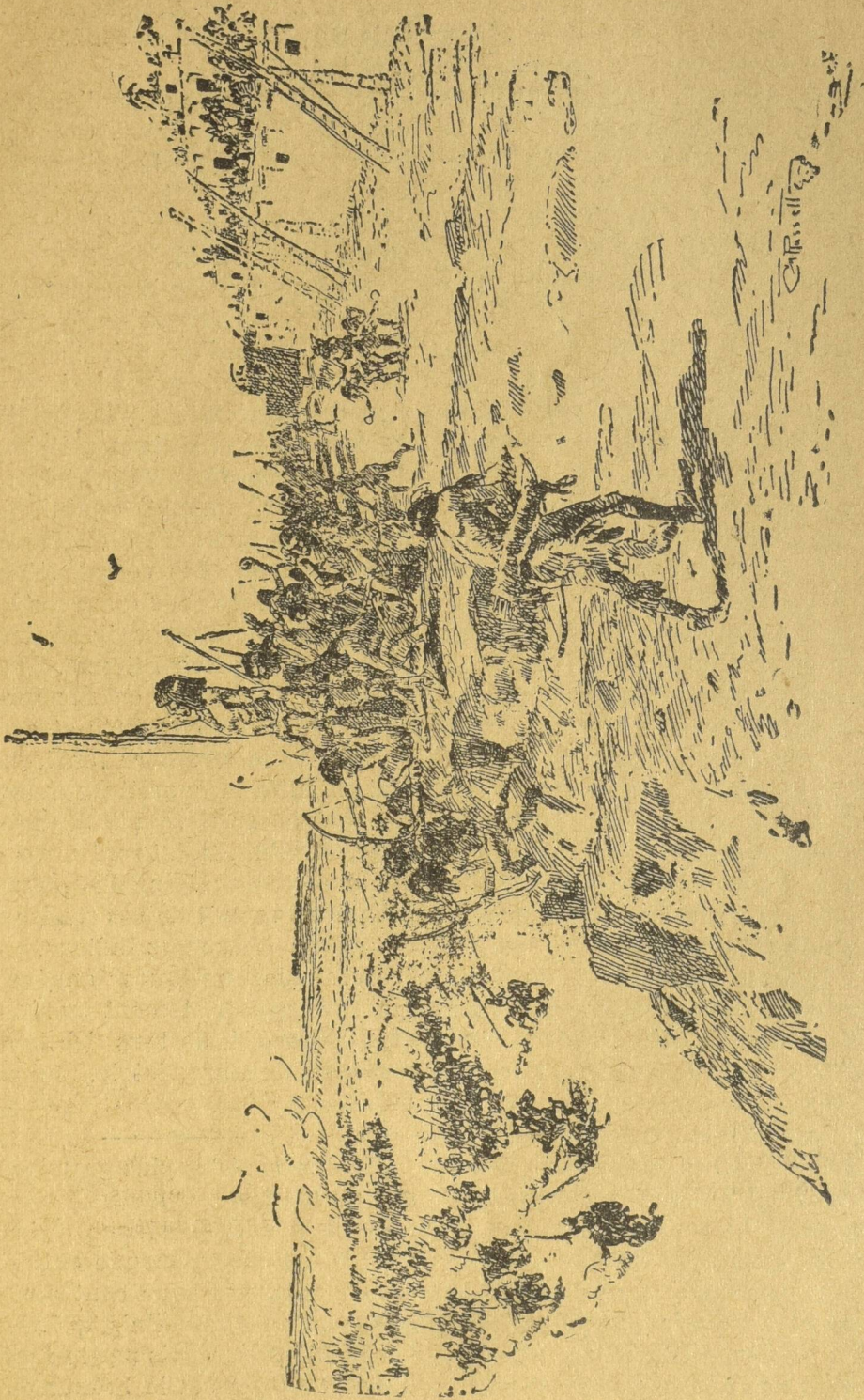
des Sept-Cités où, disait-il, se trouvaient réunies toutes les richesses de la terre. Coronado déclina heureusement, cette fois, son invitation.

Tout le monde racontait à cette époque que les richesses de Cibola étaient inimaginables. On y trouvait tellement d'or que le quart de la population mâle était composé d'orfèvres et que les ustensiles de cuisine les plus ordinaires étaient faits d'or massif. Les turquoises étaient en si grand nombre que les gens en pavèrent les parquets de leur maison. On racontait aussi que les habitants de Cibola étaient d'une civilisation plus raffinée, supérieure à celle des Astèques. Ces sept cités, disait-on encore, étaient élevées sur sept collines. Ce peuple, énervé, ramolli par tant de richesses, avait oublié l'art de faire la guerre. La conquête de Cibola était le sujet de conversation ordinaire de tous les nobles espagnols du Mexique, venus dans le nouveau monde y chercher les aventures et les richesses.

Quand le roi Philippe nomma Antonio de Mendoza, vice-roi du Mexique, il lui recommanda d'étendre le dominion espagnol plus au nord et de s'emparer des sept cités. Mendoza choisit pour diriger cette expédition Francesco de Coronado. Ce dernier était puissant et riche et avait épousé une femme, dernière descendante de Montezuma, le dernier des empereurs Astèques, et de Cortez, son vainqueur.

Pendant que s'organisait cette expédition, Francesco Vasquez de Coronado envoya le moine Niza et le





*La cité de Cibola fut prise d'assaut, après un violent combat.*



Noir Etienne en reconnaissance dans la contrée de Cibola. Ces deux chefs se firent accompagner de centaines de guerriers indiens. Le Noir Etienne devint rendre compte à son maître de la richesse véritable de ces cités fameuses.

Pendant toute sa marche de progression, le succès sembla sourire à Etienne, l'ancien esclave Maure. Les portes de Cibola s'ouvrirent devant lui et toutes les plus belles femmes du pays se prosternèrent à ses pieds. Pendant ce temps, le gros de l'expédition se tenait dans la plaine. On pria le Noir Etienne d'entrer seul d'abord dans la plus grande des cités de Cibola. On le conduisit sur le mur le plus élevé de la ville et tous ses amis Indiens, répandus dans la plaine, l'acclamèrent. Mais, quelle ne fut pas leur surprise de voir bientôt une forme humaine tomber de ces remparts et s'écraser à leurs pieds. C'était le Noir Etienne que les habitants de Cibola venaient de jeter à bas des murs sur lesquels il se préparait déjà à planter le drapeau espagnol. Puis, on fit dire à ses hommes que tel serait le sort de quiconque voudrait les soumettre à la domination étrangère.

Mais Niza, le moine, ami du Noir Etienne, revint quand même raconter au vice-roi que la légende était bien fondée et que la puissance et la richesse des Ciboliens étaient plus grandes que celles des Astèques.

Coronado fut alors choisi pour s'emparer des Sept-Cités. Trois cents nobles et mille guerriers indiens se groupèrent autour de lui.

En juin, Coronado arriva devant la première cité. Sa prise devait en faire l'un des plus puissants conquistadors d'Espagne. En présence de son armée, il baptisa cette ville Grenado, en hon-

neur du vice-roi. Les habitants de Cibola refusèrent de se rendre et livrèrent bataille.

La ville fut vite prise d'assaut, avec quelques pertes de vie. Coronado fut légèrement blessé. Les six autres villes, apprenant cette nouvelle, ouvrirent leurs portes aux avinqueurs. Mais ce fut une triste victoire!

Tout ce que les Espagnols trouvèrent de butin furent quelques turquoises, mais d'or, point! Ils avaient soumis un petit peuple qui ne savait rien de l'agriculture. Comparés aux Astèques, les Ciboliens n'étaient que des sauvages des plus grossiers. Leur richesse était un mythe qui n'avait jamais existé que dans l'imagination du Noir Etienne. Les soldats étaient si furieux de cet échec que sans l'intervention du moine Niza, ils eussent violé la tombe du Noir Etienne.

Coronado envoya en Espagne des nouvelles de sa conquête et continua d'explorer le territoire environnant. Mais bientôt la nourriture manqua et les soldats se mirent à désertier en grand nombre. Il dut rentrer au Mexique avec une centaine d'hommes, tout ce qui lui restait de ses treize cents chevaliers et archers indiens.

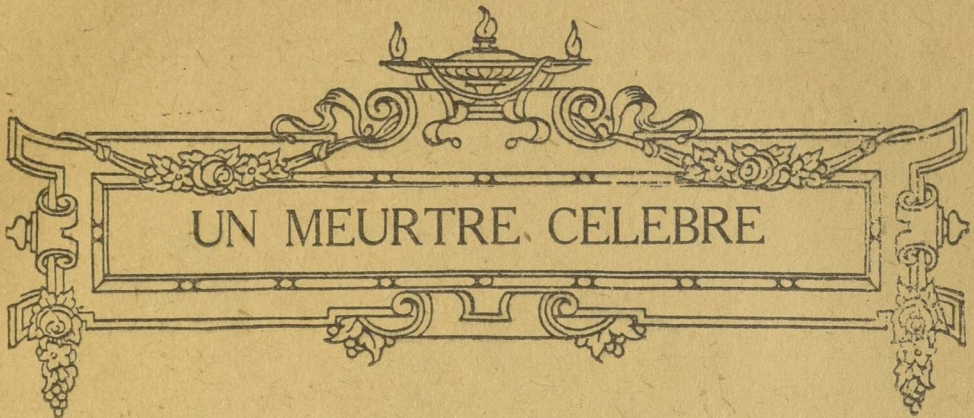
Coronado, quelques années plus tard, mourut tristement après avoir été dépossédé de tous les honneurs que ses anciennes victoires lui avaient mérités.

—o—

Quelles sont les plus grandes marines du monde?

— La Grande-Bretagne a la plus grande marine du monde entier. Elle est de quarante pour cent plus forte que celle des Etats-Unis, qui viennent en second lieu, suivis par le Japon, en troisième place, et la France en quatrième.





## UN MEURTRE CELEBRE

**La fameuse poétesse et suffragette, Mme Bessarabo, accusée, il y a deux ans, d'avoir tué son mari, à Paris, et d'avoir expédié son cadavre dans une malle, à Nancy, vient d'être condamnée à vingt ans d'emprisonnement.— Sa fille, arrêtée pour complicité, est acquittée.— Un procès fameux.**

Le célèbre procès de madame Marie-Louise Bessarabo, poétesse française, et de sa fille, Paulette Jacques, toutes deux accusées du meurtre de l'époux Bessarabo, mari de la première et beau-père de la seconde, vient de se terminer à Paris, par la condamnation de Mme Bessarabo à vingt ans d'emprisonnement et par l'acquittement de sa fille. Mme Bessarabo, sous le pseudonyme de Héra Mirtel, écrivit des oeuvres littéraires remarquables.

Ce procès fut pourtant bien plus dramatique que toutes les oeuvres que composa cette femme; aussi dramatique que la plupart des oeuvres adoptées par les répertoires théâtraux. Ce mélodrame, digne de Victorien Sardou, durait depuis deux ans lorsque le tribunal prononça sa sentence. La dernière séance des Assises donna elle-même lieu à plusieurs coups de théâ-

tres destinés à rendre cette lamentable affaire inoubliable.

Avant que commençassent les procédures, il y eut la confrontation ordinaire en droit pénal français. Les deux prisonnières, la mère et la fille, le juge et les membres du jury furent amenés devant le cadavre à Nancy. Les restes de cet homme étaient attachés avec des cordes et roulés dans un imperméable pour que le sang ne se répandît pas par terre. Madame Bessarabo regarda cet amas de chairs pantelantes avec horreur et répulsion, sans perdre complètement son sang-froid.

La victime était un riche spéculateur qu'on a soupçonné d'avoir fait de l'espionnage pendant la guerre. Sa femme, une belle et talentueuse personne de vieille famille, auteur de très beaux livres et ardente féministe. On a raconté que leur ménage ne marchait pas très bien, que même Monsieur battait souvent Madame. lui passait assez fréquemment de copieuses taraudées. En plus, il eut la maladresse de faire de l'oeil à la fille de sa seconde femme.

Le premier mari de Mme Bessarabo, mauvaise coïncidence, mourut lui aussi de mort violente et mystérieuse. On le retrouva la tête traversée d'une bal-



le... De même quand mourut Bessarabo, personne ne le sut. Sa mort resta ignorée, jusqu'à ce qu'on retrouvât le cadavre du mari dans une malle, sur le quai d'une gare, entre Nancy et Paris. Sa fille et sa femme étaient

nel de la "Revue Populaire", l'an dernier, et c'est pourquoi nous ne parlerons cette fois que du procès et de la condamnation.

Pendant deux ans, Mme Bessarabo



*On retrouva le cadavre du mari dans une malle, sur le quai d'une gare, entre Nancy et Paris.*

seules dans sa maison, le jour présumé de sa mort. Sa femme et sa fille, ou l'un ou l'autre, pouvaient seules l'avoir tué. Elles furent donc arrêtées.

Nous avons déjà raconté tout ce **drame** dans un article très sensation-

l'attendit, ce procès. On retardait à commencer les procédures, faute de preuves directes. Quand la justice fut suffisamment documentée, on transquestionna d'abord à fond la petite Paulette Jacques.



Après cet interrogatoire, sa mère, Mme Bessarabo, dit au juge: "Ma fille doit se taire. Elle est innocente et c'est moi qui assume toute la responsabilité de cette affaire."

"Quant à moi, continua-t-elle, je n'ai jamais tué mon mari!"

Le juge, à ce moment, lui fit remarquer qu'en se disculpant, elle accusait sa fille puisqu'il fallait absolument que l'une des deux l'eût tué.

"Elle ne l'a pas tué non plus. J'ai menti jusqu'ici, mais j'ai menti pour sauver ma fille. Ce n'est pas moi qui ai tué mon mari et placé son corps dans une malle."

La justice faisait à ce moment allusion à une confession générale que fit l'an dernier Mme Bessarabo pour sauver sa fille, laquelle, ayant entendu parler ainsi sa mère, dit au juge: "De grâce, Monsieur, soyez humain, ne faites pas de mal à ma mère!"

On prétendit que la mère exerçait une influence hypnotique sur sa fille et l'empêchait ainsi de faire une confession. Finalement, la mère perdit sa commande sur l'esprit de sa fille et celle-ci fit les aveux qui amenerent la condamnation immédiate de Mme Bessarabo.

"Je croyais, a déclaré cette fille, en l'innocence de ma mère; je crus en son innocence jusqu'au jour où elle me dit en espagnol qu'il me coûterait cher de dire la vérité — convaincue qu'elle était que je la connaissais."

Elle vit un matin le cadavre de son beau-père dans une malle — dans la maison. Sa mère lui déclara à ce moment qu'il s'était tué et que pour éviter un scandale elle l'expédierait quelque part. Elle voulut appeler la police, mais sa mère l'en empêcha. Les membres du jury étaient maintenant sûrs de leur affaire.

A cause de certaines circonstances atténuantes, comme la brutalité de son amri, de son espionnage pendant la guerre, etc., ils ne la condamnèrent qu'à vingt ans d'emprisonnement et acquittèrent la fille.

Puis, après avoir entendu sa sentence, Mme Bessarabo, très digne, très froide, dit d'un ton sarcastique: "Je ne vois que des hommes ici. Il y a environ 15,000 femmes dans vos prisons, mais pas une parmi mes juges."

Le dernier trait était lancé par la suffragette...

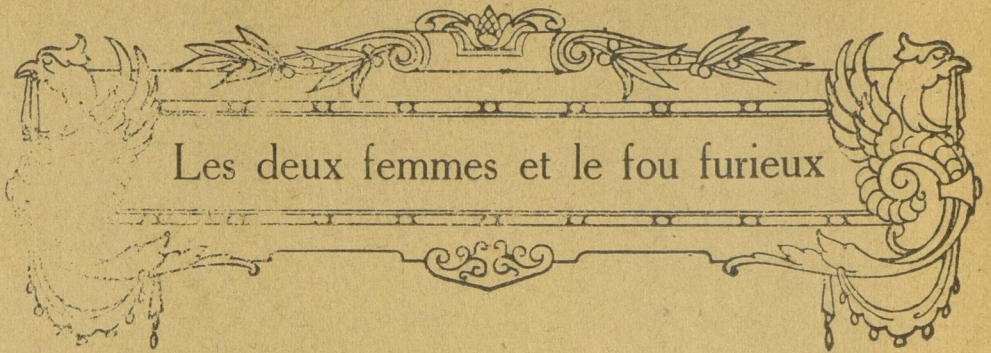
Il est très possible que son emprisonnement ne dure pas longtemps. On s'attend à ce qu'elle soit bientôt relâchée.

—o—

## LA MEMOIRE DE SILVIO PELLICO

La Tchécoslovaquie s'apprête à célébrer la mémoire de Silvio Pellico qui fut, comme on sait, une des victimes du régime autrichien et passa une partie de sa vie emprisonné dans les casemates du Spielberg, près de Brno, ou les "plombs" de Venise. A cette occasion, l'Italie organise un pèlerinage en Tchécoslovaquie. Plus de 450 personnes y prendront part. Ce groupe important d'admirateurs du grand écrivain italien, arrivera à Brno le samedi. Le lendemain, dimanche, il assistera à l'inauguration de la plaque commémorative apposée sur le Château du Spielberg. Les hôtes italiens de la Tchécoslovaquie visiteront ensuite le champ de bataille d'Austerlitz et les grottes de la Macocha, dans les Causses moraves; puis se rendront à Prague où des fêtes, organisées par les soins de la Ligue italo-tchécoslovaque, seront données en leur honneur.





## Les deux femmes et le fou furieux

**Un fou furieux s'empare de deux jeunes femmes, les emprisonne dans une cabane, perdue dans les bois, les enchaîne et les jette dans une fosse pour les enterrer vivantes. — Histoire macabre qui rappelle les emmurements du moyen âge.**

Ceci se passait, il y a dix ans. Deux jolies jeunes femmes attendaient le tramway, au coin d'une rue passante, dans la petite ville de X..., province de Québec. C'étaient deux bonnes amies, Catherine X... et Jeanne Y... Les minutes passaient et le tramway ne venait pas. Toutes deux perdaient patience, attendues qu'elles étaient, la première par son mari et la seconde par son fiancé. Elles venaient à peine de décider de faire la marche à pied qu'un automobiliste les interpella en ces termes: "La ligne est en mauvais ordre, à un quart de mille d'ici. Si vous vous rendez dans mon bout, je ne demande pas mieux que de vous offrir une place dans ma voiture." Cet homme avait bonne mine. Il avait l'allure d'un fermier et son visage respirait l'honnêteté. Les deux jeunes femmes acceptèrent son invitation, qui venait d'ailleurs à propos.

Elles lui donnèrent leur adresse et l'automobile prit la direction de leur

maison respective. Comme il arrivait à la hauteur de leur rue, les deux femmes ramassèrent leurs petits paquets et se préparèrent à remercier chaleureusement le brave homme. Mais au lieu de ralentir à cet endroit, le chauffeur inconnu prit de la vitesse et s'élança à quarante milles à l'heure.

Catherine, inquiète, toucha l'homme à l'épaule: "Hé, dites donc, mais nous sommes loin de notre rue. Retournez au plus vite!"

Mais l'homme sembla ne rien entendre. Elles crièrent ensemble qu'ils les amenait trop loin. Pour toute réponse, le chauffeur accéléra sa vitesse. A ce moment, l'homme tourna la tête et l'expression que les deux femmes virent sur sa figure les jeta dans la plus grande terreur.

Son visage à cet homme était si horrible, si peu humain, qu'elles se rendirent compte tout de suite, en une seconde horrible, qu'elles étaient tombées entre les mains d'un Fou!

Sans ralentir son automobile, l'homme se retourna de nouveau de leur côté. Tenant son volant d'une main, il braqua de l'autre un revolver sur les deux jeunes femmes et leur dit: "Si vous criez, je vous tue toutes les deux."



Elles se turent, espérant que quel-  
qu'un passant par là, intrigué par la  
vitesse de l'automobile, viendrait à  
leur secours.

La voiture allait toujours plus vite.  
Puis, elle tourna à droite et prit un  
chemin de campagne, absolument désert.  
Plus d'espoir! Elles étaient en  
son pouvoir irrévocablement.

L'automobile arrêta devant une ca-  
bane, perdue dans un bois.

"Criez maintenant tout à votre ai-  
se, dit l'homme; personne ne peut  
vous entendre!"

Les femmes, à ce moment, essayè-  
rent de se sauver. Il tira un coup de  
revolver à leur pied qui les arrêta,  
glacées d'effroi. Puis, il les prit d'une  
main avec la force d'un gorille et les  
rejeta dans l'automobile. "Essayez en-  
core de vous sauver et vous allez voir!"

Il sortit de son automobile une lour-  
de chaîne, longue de huit pieds. Il en  
passa un bout au cou de Catherine et  
l'autre au cou de Jeanne et ferma les  
deux extrémités au moyen de deux  
cadenas. Les deux filles étaient main-  
tenant liées ensemble avec cinq pieds  
de chaîne entre elles.

L'une d'elles se rappelant alors  
avoir lu quelque part qu'on peut désar-  
mer les fous avec la douceur, en  
leur persuadant que leur conduite est  
normale, dit: "Alors, vous vous amu-  
sez beaucoup? Vous avez assez ri com-  
me ça?"

Mais l'homme répondit: "Non, je  
n'ai pas encore assez ri. Attendez le  
plus drôle." Il prit la chaîne et les en-  
traîna à l'intérieur de la cabane. Elles  
se mirent à crier de toutes leurs for-  
ces, mais il tirait dessus tellement  
qu'elles devaient avancer. Une fois à  
l'intérieur, il ferma la porte sous lui  
et en mit la clef dans sa poche. Là,

elles virent qu'il se trouvait une trap-  
pe au milieu de la pièce.

Le fou souleva la trappe qui sem-  
blait très lourde. Après l'avoir jetée  
sur le côté avec beaucoup de peine, il  
se mit à danser autour d'elles. Les  
femmes implorèrent une dernière fois  
sa pitié.

Leur indiquant la trappe: "Descen-  
dez maintenant!"

Et comme elles reculaient: "Des-  
cendez, vous dis-je, m'entendez-vous.  
Allez-vous me forcer à vous jeter de-  
dans?"

Et il les jeta dedans, toutes les  
deux. Mais la chute n'était que de  
quelques pieds. Le fou descendit à son  
tour par l'échelle et ramena le cou-  
vercle au-dessus de lui. Tous les trois  
étaient maintenant prisonniers, dans  
ce trou humide.

Après un moment de silence, elles  
l'entendirent marcher. Il frotta une  
allumette et alluma une bougie, plan-  
tée dans le goulot d'une bouteille.

Puis, l'homme s'assit sur une pier-  
re, tout près d'elles.

Aucun doute, cet homme, ce fou  
furieux voulait les torturer avant de  
les tuer!

Un miracle seul pouvait maintenant  
les sauver!

—Savez-vous, dit le fou, pourquoi  
je vous ai amenées ici?

—Non.

—Pour vous tuer, répliqua-t-il. Ce-  
la vous surprend?

—Mais que vous a-t-on fait pour  
que vous vouliez nous tuer?

—Rien. Et comment auriez-vous  
pu me faire quelque mal. C'est la pre-  
mière fois que nous nous voyons. Je  
ne sais même pas vos noms. Mais, peu  
importe après tout. Il faut que quel-  
qu'un meure, et c'est aussi bien que  
ce soit vous autres.





*"Je vous ai dit que je vous tuerais, reprit le fou. Non, je ne vous tuerais pas. Je vais vous enterrer vivants!"*



—J'ai un mari qui m'attend, des enfants qui comptent sur mes soins. Pitié !

—De mieux en mieux. Il ne saura jamais, votre mari, comment vous êtes morte. D'ailleurs, pourquoi vous plaindre. Soyez philosophes toutes les deux. Vous allez mourir, prenez-en votre parti.

Une minute se passa et l'homme alla chercher une pioche et une pelle dans un coin et se mit à creuser la terre : "Je vous creuse une belle tombe, dit-il simplement."

Puis il ajouta : "Je vous ai dit que je vous tuerais. Non, je ne vous tuerais pas. Je vais vous enterrer "vivantes!"

Et là-dessus, le fou, pris soudain d'une envie de rire extravagante, se mit à monologuer sur la "beauté" et la "lenteur" des tourments qu'il allait leur faire endurer.

Il les jetterait toutes les deux dans le trou et les recouvrirait de terre petit à petit pour qu'elles pussent voir venir la mort de très loin. Et quand leurs corps seraient complètement recouverts, qu'elles sentiraient l'humidité de la terre leur entrer dans la peau, il se réjouirait de lire dans leurs yeux et sur toute leur figure la frayeur qui précède la mort. La dernière pelletée qui amènerait la mort en quelques secondes ne serait jetée que beaucoup, beaucoup plus tard.

Pendant ce monologue horrible, l'une des femmes s'évanouit. Il prit de l'eau boueuse qui stagnait dans un coin et lui jeta sur la figure. Elle revint à elle pour l'entendre lui dire : "Prenez courage, ma chère enfant, le pire est à venir. Il vous faudra des forces pour endurer tous les tourments que je vous réserve."

Là-dessus, il enleva son veston, le roula en boule et s'étendant tout son long, y mit sa tête et s'endormit.

La pelle était à la portée de la main de l'une des femmes. Elle la prit et au moment où elle allait frapper son bourreau, celui-ci ouvrit les yeux.

"Je savais bien, cria-t-il, que vous tenteriez de me tuer. C'est pourquoi, j'ai fait semblant de dormir. Allons, je vois qu'il vaut mieux en finir tout de suite."

Au moment où il allait les jeter dans le trou, un bruit se fit entendre au dehors.

Un fermier, passant par là, entendit les cris des femmes. Il enfonça la porte et entra. Mais le fou avait eu le temps de se poster derrière cette porte, armé d'une pioche. Il en asséna un coup sur la tête du fermier au moment où celui-ci entra et l'étendit par terre, sans connaissance. Quand ce dernier se remit de son choc, il était enchaîné comme les deux femmes, dans la soupente.

Puis, le fou regarda ses trois prisonniers et sortit pour mettre son automobile à l'abri. Les deux femmes et le fermier l'entendirent fermer la porte. Le fermier ne perdit pas la tête. Tâtant de tous les côtés, par terre, sur les murs, il toucha un objet solide : c'était un tournevis. Un éclair de joie brilla dans leurs yeux. Il entra le tournevis dans une des mailles de sa chaîne et après une demi-heure d'efforts surhumains, il réussit à la briser. Il était libre, sa chaîne retenue seulement à son cou par le cadenas.

Les filles le supplièrent de sortir et d'aller chercher la police. Il leur répondit que ce serait une pure folie, qu'il valait mieux attendre patiemment le retour du fou et le tuer avec ce tournevis. En même temps, il es-

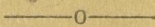


saya de délivrer les deux femmes de la même façon, mais inutilement. Aucun anneau ne voulut céder.

Mais des heures et des heures revinrent sans amener le retour du fou. Le fermier se décida à aller forcer sa sortie. La trappe était boulonnée. Rien à faire de ce côté. Il essaya un autre côté et revint à la trappe en la poussant cette fois de toute la force de ses épaules. Elle céda. Il courut à sa ferme et téléphona à la police.

Il revint vers la cabane et les agents de police en nombre ainsi que les parents des deux femmes survinrent sur les lieux quelques minutes après. Délivrées enfin, les deux femmes perdirent connaissance.

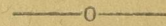
Quant au fou, dont la police avait le signalement, il ne fut retrouvé que deux ans plus tard, alors qu'il voulut retourner à sa cabane. C'était un ancien forçat.



### LE BON SAINT-ANTOINE, PATRON DES GENS DISTRAITS

De tous les fils du patriarche d'Assise, le plus connu, le plus puissant devant les hommes, et devant Dieu, est Antoine. Sa vie fut courte: à trente-cinq ans il s'envolait au ciel. Mais ce petit nombre d'années n'avait pas empêché le Seigneur de préparer longuement son élu au ministère merveilleux qu'il devait remplir: tant il est vrai que, dans les hommes apostoliques, ce qui importe pour Dieu et doit faire d'eux l'instrument du salut d'un plus grand nombre d'âmes, est moins la durée de temps qu'ils pourront consacrer aux oeuvres extérieures, que le degré de leur sanctification personnelle et leur docile abandon aux voies de la Providence.

Dans la ville de Montpellier où il enseignait la théologie aux frères, son Commentaire des Psaumes ayant disparu, le voleur fut contraint par Satan lui-même à rapporter l'objet dont la perte causait au saint les plus vifs regrets. Plusieurs voient dans ce fait l'origine de la dévotion qui reconnaît Antoine comme le patron des choses perdues: dévotion appuyée dès l'origine sur les miracles les plus éclatants, et que des grâces incessantes ont confirmé jusqu'à nos jours.



### LA RUE EMILE-FAGUET

Le maire de Poitiers nous avise qu'une rue de la ville va porter le nom d'Emile Faguet. La capitale de la Vienne devait bien cet hommage à l'un de ses plus illustres enfants.

Faguet avait toujours gardé des liens étroits avec sa cité natale. Il aimait à aller retrouver de temps à autre la vieille maison où il avait vu le jour. C'est une petite maison carrée, entourée d'un jardinet, et située en un endroit élevé qui domine la vallée. Rien n'y a été modifié. On y revoit les vieux meubles, les objets familiers et, au dernier étage, la petite pièce qui servait de salle d'études au petit Emile. Il s'y enfermait avec joie: il y passait des heures laborieuses et qui lui semblaient délicieuses. Déjà il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main et commençait à meubler son prodigieux cerveau. Quand il n'allait pas à Poitiers, il y écrivait à une sienne nièce qui lui était chère. Des milliers de lettres sont là, empilées dans des caisses et qui renferment des trésors d'érudition, de philosophie et de finesse.

Car notre Oncle était un épistolier incomparable...



## UNE RECONCILIATION RETENTISSANTE

**Les petites chicanes domestiques des familles connues par leur fortune, leur position sociale, intéressent une bonne partie de la terre, sans aucune raison—Comment s'y prend une adroite jeune fille pour se réconcilier avec son père.**

Une dispute de famille, connue de tout le monde en Angleterre, vient de se régler. Il s'agit de la brouille de Lord Inchcape et de sa fille, l'honorable Elsie Mackay. Lord Inchcape, ceci pour ceux de nos lecteurs qui ne le connaissent pas intimement, est un multi-millionnaire anglais, armateur et diplomate.

Armateur et diplomate, cela va très bien ensemble, ne trouvez-vous pas? Sa fille est une jeune personne, de jolie tournure et très libre, très indépendante.

Pendant la guerre, garde-malade dans un grand hôpital, elle s'éprit d'un brave mais obscur combattant, le capitaine Denis Wyndham, qu'elle soigna d'une grave blessure et qui revint à la vie, grâce à ses soins. Naturellement, cela ne pouvait pas aller sans une intrigue d'amour. Le capitaine s'éprit de sa garde-malade et celle-ci de son beau et brave malade. Le père Inchcape (qu'on nous pardonne cette familiarité déplacée) mis au courant des amours de sa fille, lui fit sentir qu'un mariage avec un simple capitaine, sans fortune, n'entraînait pas dans ses vues. Elle fit mine de se rendre à ses raisons, mais un soir, le capitaine s'échappa de la maison où

se traînait sa convalescence et se rendit au château de sa belle qu'il enleva, sous le nez des gardiens. De là, les deux amoureux allèrent se marier en Ecosse et le capitaine Denis Wyndham retourna aux tranchées.

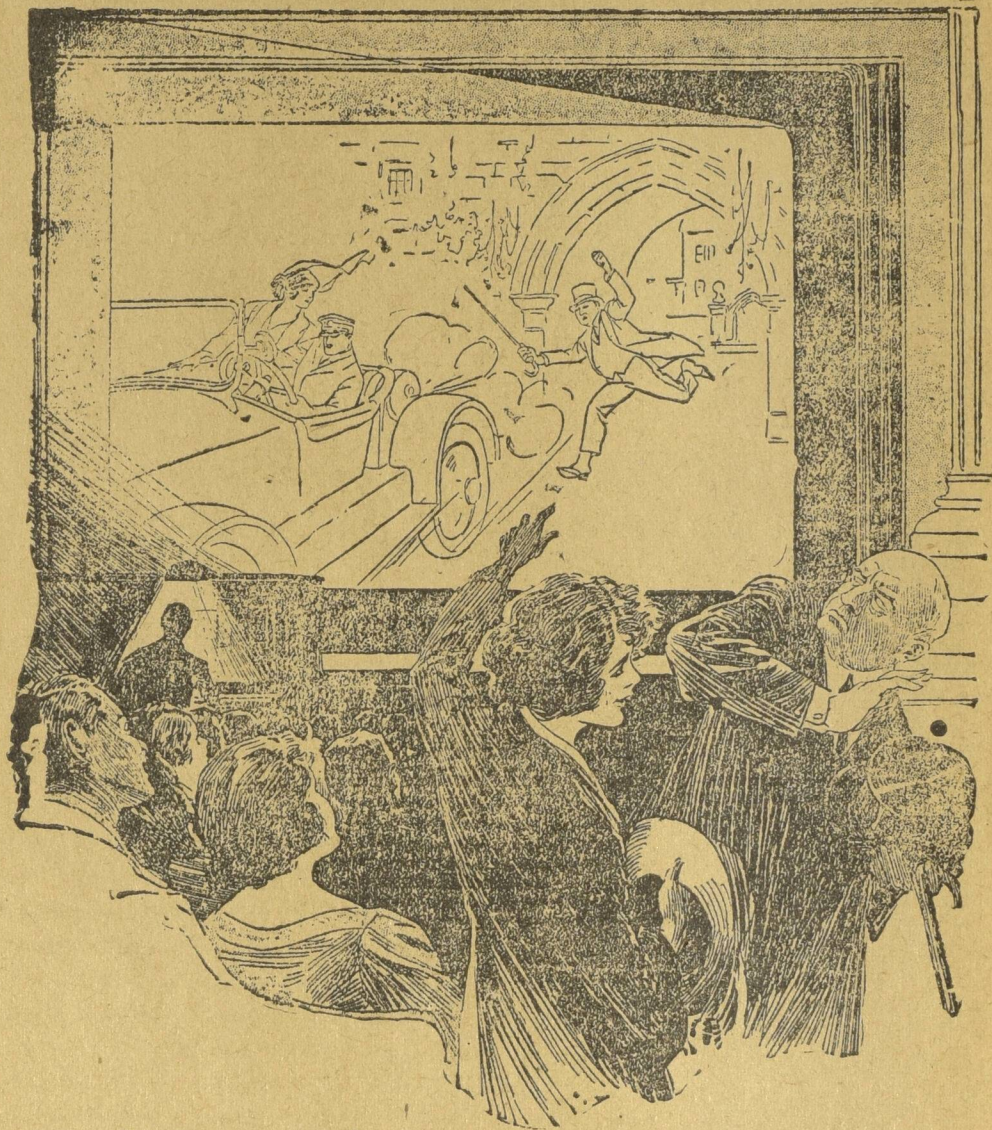
M. Inchcape renia sa fille, la déshéritait et lui fit savoir qu'il ne voulait plus entendre parler d'elle. Les choses se corsaient!

L'honorable Elsie irait-elle se jeter aux pieds de son père et implorer son pardon? Elle n'y pensa pas une minute. Elle était déterminée à gagner sa vie et en plus assez d'argent pour envoyer des gourmandises et des cigarettes à son mari, dans les tranchées.

Tout d'abord, elle trouva de l'ouvrage dans une usine de guerre, puis ensuite au cinéma. Un directeur l'engagea et grâce à sa beauté, à ses talents et à son nom, elle devint rapidement une vedette de l'écran anglais.

Ayant pratiqué dès son jeune âge tous les sports, elle était un peu là (comme on dit en Angleterre) pour tenir des rôles chers à Ruth Roland ou à June Caprice, étant capable de traverser une rivière à la nage en deux ou trois brassées, de rester suspendue au garde-fou d'un pont, au-dessus d'un torrent, pendant une journée entière, de sauter d'un train en marche dans une automobile filant à 60 milles à l'heure, de bondir d'une aéroplane en marche sur le dos d'un bandit pour l'écraser de son poids, etc., etc., autant de choses que pratiquent couramment, sans une égrati-





*"Alors, il faudra vous voir! La tête que vous ferez et les difficultés que vous aurez à... ne pas nous rattraper!"*

gnure, toutes les bonnes artistes du cinéma.

Mais là, les choses se compliquèrent, non pas qu'elle eut à se plaindre de ses directeurs, mais parce que son mari, revenu du front, faisait des bêtises. Elle demanda que son mariage avec lui fut annulé et il le fut sans difficulté parce qu'il n'avait pas, paraît-il, été régulièrement célébré.

Le père entendit parler de cette rupture avec quelque plaisir et s'attendit à ce que sa fille lui revint, repentante et soumise. Mais les choses n'allèrent pas tout à fait comme il était en droit de s'y attendre. Le pardon, ce n'est pas la fille qui le demanda, mais c'est le père qui le donna de lui-même. Et voici comment:



L'honorable Elsie demanda à son père une entrevue. Celui-ci lui fixa un jour, certain que cette fois-ci, ça y était. Ils se retrouvèrent au lieu convenu. Elsie prit la parole :

— Papa, dit-elle, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

— Tiens, tiens, fit-il, allez-y, mon enfant, ne vous gênez pas.

— Oui, je dois prochainement tourner un grand film, et comme les sujets n'abondent pas, j'ai décidé de représenter au cinéma ma propre aventure.

(Tête de Lord Incheape.)

... Dans ce film, on verra le capitaine Wyndham, mon ancien mari, se glisser dans mes appartements et m'enlever sous le nez de mon père. Naturellement, je comprends très bien que vous ne vouliez pas jouer vous-même le rôle du père. Mais nous avons dans notre troupe un vieux comédien qui vous ressemble comme un frère et c'est à lui que je confierai ce rôle délicat.

— Mais, c'est une honte, tu ne feras jamais cela ! Tu n'auras jamais assez d'audace pour donner autant de publicité à une affaire de famille et nous ridiculiser de la sorte dans tout le pays !

— Ne m'interrompez pas, je vous en prie. Or donc, vous... ou votre sosie, dans le rôle du lord, s'apercevant de la disparition de sa fille, nous donnera la chasse en automobile. Alors, il faudra vous voir ! La tête que vous ferez et les difficultés que vous aurez à... ne pas nous rattraper !

A ce moment, le père, comprenant que rien ne pourrait désarmer sa fille et que sans changer de tactique, il se verrait fatalement la risée de toute l'Angleterre, par la faute de sa fille et de son damné film en préparation, lui

dit : "Faisons une chose, pardonnons-nous l'un l'autre, oublions le passé. Je t'offre de revenir chez moi et je te fais de nouveau ma légataire universelle."

La fille retourna dans la maison de son père, puis quand la réconciliation fut parfaite, lui confessa que jamais elle n'avait eu l'intention de se moquer ainsi de lui, qu'elle n'avait pas perdu la notion du respect que l'on doit à son père, et que toute cette force n'avait été imaginée par elle que pour l'obliger à la reprendre.

Aujourd'hui, le père et sa fille, très unis, font le tour du monde en compagnie.

— o —

## LES ARTISTES INDUSTRIELS

Jacques Puccini, le célèbre compositeur, a la réputation d'être... surtout un homme d'affaires et il vient d'affirmer éloquemment les droits qu'il a à cette réputation. Cet artiste industriel et mercantile n'a pas craint de vendre à une compagnie américaine, pour la somme de \$120,000, le privilège de "jazzer" toute la musique de l'opéra "La Tosca".

A la même époque, ce bel artiste venait de percevoir la somme de 800,000 livres, représentant le paiement des assurances maritimes prises sur un vaisseau marchand lui appartenant, lequel périt en mer l'an dernier. Mais la compagnie d'assurances, après avoir effectué ce paiement, découvre que le vaisseau de M. Puccini ne vaut pas la moitié de la somme payée et lui fait des misères.

Ce n'est donc pas pour répondre à un besoin d'argent que Puccini prostitue ses oeuvres. Mais, au fait, qui est-il, ce Puccini ? Italien ou Israélite ?



## LES PRECURSEURS DE L'IMPRIMERIE

Tout le monde sait que Jean Gutenberg de Mayence, est l'inventeur de l'imprimerie. Ce fut vers 1440 qu'il fit les premières applications de son invention en imprimant un livre à l'aide de "caractères mobiles en bois".

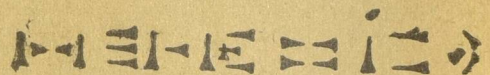
Est-ce à dire qu'avant Gutenberg on n'ait jamais recouru à quelques moyens d'impression? En aucune façon. Les caractères de Gutenberg, les Chinois les connaissaient déjà au IXe siècle. A cette époque, en effet, un forgeron nommé Pi-Ching grava des signes sur des blocs d'argile qu'il durcit à la cuisson et, à peu près à la même date, un autre Chinois fonda des caractères d'imprimerie en plomb.

Or, ces essais ne satisfirent point les Chinois et l'impression en caractères mobiles fut abandonnée pour le procédé plus ancien de l'impression "tabellaire" ou "xylographique". Le procédé était simple. Il consistait à graver des caractères en relief sur une planche en bois (de là le nom d'impression tabellaire ou xylographique) et à tirer des copies en pressant une feuille de papier contre le bois, c'est-à-dire en imprimant, une fois que les caractères avaient été enduits d'encre. Le défaut de cette combinaison sauta aux yeux. Une planche pouvait seulement servir à l'impression d'un certain texte. Il fallait refaire une autre planche, c'est-à-dire recommencer le long travail de graver à nouveau d'autres caractères d'imprimerie si l'on voulait imprimer un autre texte.

Il est clair que si ces caractères gravés sur la planche avaient été mo-

biles, comme ceux du forgeron Pi-Ching ou comme ceux de Gutenberg, on aurait pu les enlever pour les remplacer dans un autre ordre et ils eussent pu de la sorte servir à l'impression d'un autre texte.

C'est pour ne pas avoir poursuivi avec persévérance l'application et le perfectionnement des caractères mobiles que les Chinois se sont vu enlever les lauriers d'avoir été réellement les inventeurs de l'imprimerie.



*Caractères cunéiformes.*

Ajoutons, pour être complets, que d'autres peuples recoururent à l'emploi de moyens mécaniques pour la reproduction rapide des idées par des signes. Dans les antiques cités de Ninive, de Babylone, d'Ectabane et de Suse, on a retrouvé, au cours de fouilles, de nombreuses briques sur lesquelles se voient des inscriptions imprimées au moyen de formes gravées en relief.

Notre illustration place précisément sous vos yeux quelques-uns de ces caractères dits "cunéiformes", mot qui signifie "en forme de coin". L'écriture cunéiforme était celle des Mèdes, des Perses et des Assyriens. Elle est formée, comme vous pouvez vous en rendre compte, de figures en fers de lances ou en clous diversement combinées.



UN ROMAN COMPLET

## SAUVAGETTE

Par JEAN BARANCY

## I

Le trot d'un cheval et le bruit d'une voiture, roulant tout près de là, troublèrent soudain le calme du soir et attirèrent l'attention des gens assis sur le seuil des portes, par groupes et causant entre eux.

D'un commun accord, d'un bout à l'autre de la rue large mais caillouteuse, éclairée seulement par un beau croissant de lune, les bonnes gens se tournèrent en même temps du côté d'où venait le bruit et, interrompant soudain leurs conversations, regardèrent, curieux et intrigués.

Peut-être était-ce M. Claude Gervais avec, enfin! sa femme et sa fille, dont le cocher pouvait avoir fait passer la calèche par le "raccourci" pour aller chercher ses maîtres à la gare et qui, maintenant, rentrait par la ville.

M. Claude Gervais, un important et très riche industriel, retiré depuis peu des affaires, venait d'acheter, à un kilomètre à peine de Pardennes, le joli château des Ondettes.

On avait appris par le cocher, que son maître viendrait avec sa famille, vers la fin avril, pour s'installer aux Ondettes, d'où personne ne s'absenterait plus, si ce n'était pendant les trois plus mauvais mois de l'hiver.

C'était tout ce qu'on savait à Pardennes—petit coin de province perdu dans de beaux bois et ne comptant guère plus de trois mille habitants—du nouveau châtelain et de sa famille, qu'il tardait à presque tout le monde de connaître et de juger.

Or, on était au commencement de mai; le cocher et la cuisinière habitaient le château depuis une huitaine de jours, le jardinier ne cessait de ratisser et d'orner le jardin précédant l'entrée, et l'on devait s'attendre à l'arrivée très prochaine de leurs maîtres.

C'est pour cela qu'en entendant ce trot rapide d'un cheval et ce roulement de voiture, les curieux interrompirent leurs conversations et se tournèrent du côté d'où leur venait le bruit.

Presque en même temps, en effet, les deux lampes vivement éclairées d'une voiture que l'on ne pouvait cependant pas encore distinguer facilement, trouèrent le fond sombre de la rue et, moins d'une minute après, projetaient leur lumière sur les pavés inégaux, tandis que la calèche de M. Gervais filait à toute vitesse du côté des Ondettes.

Bien que les gens eussent à peine eu le temps d'apercevoir Mme et Mlle Gervais, elles leur avaient paru, l'i-



magination aidant, des personnes "bien comme il faut" et Pierre Jobin, le galochier, affirmait que la demoiselle était "tout plein gentille".

—Pas vrai, monsieur André, qu'elle est tout plein mignonne? continua-t-il en interpellant soudain un grand jeune homme qui, juste à ce moment, passait près de lui.

M. André, un fort beau garçon d'environ vingt-cinq ans, portant avec élégance la tunique des gardes généraux, regarda son interlocuteur d'un air étonné et répondit à sa question par une autre question:

—De qui parlez-vous? demanda-t-il en se tournant vers un groupe de petites filles dansant une ronde au milieu de la rue; toutes ces enfants sont mignonnes et jolies.

—Ce n'est pas d'elles qu'il s'agit, riposta le bonhomme, mais de la demoiselle à M. Gervais.

—La demoiselle à M. Gervais? répéta-t-il ne comprenant pas encore.

—Eh oui! la jeune demoiselle du château, vous savez bien.

—Oui, certainement, je sais. Je connais le château, mais non pas la demoiselle; je ne l'ai jamais rencontrée nulle part, et je croyais qu'elle n'habitait pas ce pays.

—Elle est arrivée tout à l'heure, interrompit une femme. Vous avez bien remarqué une calèche, n'est-ce pas?

Il fit un signe de tête affirmatif.

—Eh bien! c'est celle de M. Gervais et même que le cocher a fait claquer son fouet et a crié après vous pour que vous sortiez du milieu de la rue. Ainsi!

—Ça se peut bien, dit-il.

—A quoi pensiez-vous encore, monsieur André? ajouta, en minaudant un peu, la mercière d'à-côté qui, en entendant parler, venait de quitter sa

boutique et de s'approcher du groupe. Vrai, il n'y a personne d'aussi distrait que vous! Quelque poésie, peut-être? Si je ne me trompe, composez-la vite, et puis vous me la lirez, n'est-ce pas?

—Certainement, si cela peut vous être agréable, mademoiselle Julie, répliqua-t-il galamment.

—Vous ne m'en dédieriez donc jamais?

—Mais... balbutia-t-il étonné.

—Cela me ferait tant de plaisir! reprit-elle en baissant les yeux.

André ne répliqua rien et, pour ne pas rire, se mordit les lèvres.

Mlle Julie avait trente-neuf ans, la taille épaisse et des prétentions.

Elle lui tendit sa main, grassouillette et bien soignée, qu'elle croyait distinguée comme toute sa personne. Il n'osa pas la refuser, mais il salua et s'éloigna.

André loin maintenant, la mercière rentra dans son magasin, jeta un coup d'oeil sur la petite glace derrière le comptoir, se sourit et, le cœur en fête parce qu'elle pensait à la poésie promise, remit en ordre les articles déplacés par sa vente de la journée.

André Dechaume, insouciant et ne se rappelant déjà plus la promesse en l'air qu'il venait de faire, se dirigeait vers la maison des Arit chez qui il logeait et avait pris pension pour ses repas.

C'était une jolie ferme, située à un demi-kilomètre environ de la petite ville. On l'appelait "Les Ormeaux".

La mère et le fils, un vieux garçon de quarante-sept ans, étaient de bonnes gens. Le garde général avait trouvé dans leur logis hospitalier comme une seconde famille, pas beaucoup plus rustique que la sienne même, car il était fils et petit-fils de paysans.



Les Arit avaient mis à sa disposition, pour un prix très modéré, les deux plus belles chambres de leur maison, l'une lui servant de bureau et attenant à celle où il couchait, meublée comme une chambre de bourgeois...

Tout de suite le garde général s'était plu dans cette maison propre et gaie, comme, tout de suite, il avait aimé la vieille paysanne, son fils, Simon Arit, et jusqu'à leur servante Monique, une fillette si menue, avec un air si ingénu, qu'elle ne paraissait pas son âge et que tout le monde, suivant l'exemple de sa maîtresse, appelait "Niquette".

Bien que ce nom évoquât plutôt l'idée d'une chevrette que d'une jeune personne bonne à marier, l'on savait bien qu'elle était, maintenant, d'âge à se pourvoir.

Et même deux ou trois garçons le lui avaient déjà dit. Mais elle semblait ne pas vouloir se mettre encore en esne pas vouloir se mettre encore en esclavage ou, du moins, le disait-elle ils l'aimaient autant que si elle eût été leur fille.

L'hospice où sa mère était morte en la mettant au monde la leur avait confiée, quand elle avait douze ans, pour garder les moutons et les oies et, depuis, elle demeurait aux Ormeaux, travaillant bien et sachant s'attirer l'affection de tous.

Pourtant cette fillette avait parfois le caractère un peu étrange et la vieille Arit l'attribuait au sang de ses veines, parce que c'était du sang de bohémiens, son père et sa mère ayant été de ces vanniers ambulants, noirs de cheveux et de peau, dont les roulettes campent sur la place des villages ou au bord des chemins.

Très primesautière, aimant les bois et la solitude, ne cherchant jamais à frayer avec les autres jeunes filles, sa grande joie consistait surtout à mener paître ses troupeaux loin de tout regard.

Cela ne l'empêchait pas, cependant, d'être un peu coquette. André l'avait souvent rencontrée, dans ses courses en forêt, avec une fleur à son corsage ou crânement plantée dans l'ébouriffement de ses cheveux.

Même il la trouvait jolie ainsi et le lui avait dit une fois, en passant, sans nulle arrière-pensée.

Cela datait du dernier automne.

Parti de fort bonne heure en tournée d'inspection, le garde général allait, content de vivre et le coeur en fête, sous les arbres merveilleusement vêtus d'aurore et de pourpre, ruisse-lants de lumière dorée.

Il marchait dans cette splendeur de la forêt comme dans une apothéose, le front haut et les lèvres entr'ouvertes aux arômes vivifiants.

Orphelin, n'ayant à penser qu'à lui et ignorant l'ambition, il s'estimait riche dans ce coin de province.

Avoir la vie assurée, passer le plus clair de son temps dans les bois et pouvoir, quand l'envie lui en prenait, écrire des vers, c'était plus qu'il ne lui en fallait pour être heureux.

Ce matin d'automne, comme il allait rêvant et rimant, voici que, tout à coup, il se trouve face à face avec Niquette qui gardait ses moutons dans une clairière et s'était amusée à se parer de guirlandes de feuilles.

Un ruisselet courait à ses pieds, un joli ruisselet clair, large comme rien dans son cadre de mousse et de graminées, mais pouvant cependant, refléter tout ce qui s'inclinait sur lui, et Niquette, agenouillée, coquette pour



elle seule, cherchait à y mirer ses yeux bruns et son front couronné de feuillage.

André, qui la surprit ainsi, sourit et toussa pour attirer son attention.

Elle se redressa brusquement et, soudain, devint rouge commé une baie d'églantiers.

—Oh!... fit-elle en se mordant la lèvre.

Mais elle ne trouva pas autre chose à dire et resta debout devant lui, penaude et honteuse.

—Tu es bien gentille, lui dit André, tu ressembles à une petite nymphe.

—Vous vous gaussez de moi, répliqua-t-elle, l'air un peu boudeur.

—Non, par exemple! reprit-il en riant. Jamais de la vie! On ne se moque pas des enfants.

—Je ne suis plus une enfant, riposta-t-elle avec un dépit non déguisé.

—Vraiment? j'aurais cru...

—Quoi donc? que j'avais quatorze ans peut-être? Bien, vrai! Il faudrait donc que, pour moi, le temps s'arrête de marcher! j'en ai dix-huit.

—Tu as dix-huit ans? s'écria-t-il, franchement surpris.

A la voir fluette et peu grande, il l'avait toujours considérée comme une petite fille et l'idée ne lui était même jamais venue de s'informer de son âge. Mais si d'apprendre qu'elle avait dix-huit ans l'étonna, cela ne l'émut d'aucune façon et ce fut avec la même insouciance comme avec la même conviction qu'il répéta sa phrase.

—Tu es bien gentille!

Et, sans y ajouter d'importance, machinalement, il lui tapa sur la joue.

Il continua son chemin, s'engagea dans une autre sente et, l'esprit déjà distrait, oublia bientôt cet insignifiant incident, tandis que Niquette, se ré-

pétait ces mots caressants, non seulement parce qu'ils la flattaient, mais encore pour une autre raison qu'elle ne pouvait définir.

## II

M. Claude Gervais, maintenant installé avec sa famille au château des Ondettes depuis trois mois, n'était pas aimé dans la petite ville et n'aimait pas non plus ses habitants. On disait qu'il avait le cœur sec et l'esprit orgueilleux. Mais il n'en avait pas moins au cœur une affection réelle et profonde, mal traduite peut-être, trop dissimulée sous des apparences de froideur, mais bien profonde cependant: celle qu'il portait à sa fille.

Fort riche et non moins vaniteux, donnant beaucoup d'argent au maire et au curé afin qu'on le louangeât et célébrât ses bienfaits, il ne faisait pas d'aumônes cachées et ne soulageait pas de misères sans espérer la vaine gloire des applaudissements publics.

Voilà pourquoi les gens du pays, tout en bénéficiant de ses largesses et en lui témoignant de la déférence, ne l'aimaient pas.

On connaissait peu encore, au bout de trois mois, sa femme et sa fille que l'on ne rencontrait pas dans les rues de la ville et qu'on ne voyait qu'à l'église le dimanche.

En dépit de la bonne opinion des domestiques, les esprits prévenus les englobaient un peu dans l'antipathie inspirée par le chef de famille et, bien qu'elles fussent — la jeune fille surtout — très distinguées et jolies, on leur gardait comme une rancune d'appartenir à ce rustaud enrichi.

Elles et lui différaient étrangement de tournure et de manières.

Mme Gervais avait, bien que jeune encore, les cheveux tout blancs et le



visage fatigué, mais sa fille incarnait, dans sa svelte et délicieuse personne, sous l'auréole de ses beaux cheveux châtain clair, dorés par places, légers et frisottants autour de son front, le printemps et tout ce qu'il apporte de joie.

De taille ordinaire, bien prise et mince, sans maigreur, Mlle Denise Gervais était une très gracieuse personne de vingt à vingt-deux ans dont le regard et les moindres gestes avaient un charme inexprimable et tout à fait spécial.

Malheureusement, il n'était jamais encore arrivé à qui que ce fût, dans la petite ville, de lui parler et, quand on la voyait à l'église, elle ne dévisageait personne; en sorte que les gens n'avaient pu subir l'exquise séduction de ce regard.

Certaines personnes, entre autres, semblaient prendre un malin plaisir à accréditer cette opinion dans l'esprit du public que Mlle Denise avait le caractère orgueilleux de son père. Mlle Julie, la mercière, plus que tout le monde, se montrait agressive, surtout lorsqu'elle pouvait parler d'elle devant le garde général.

Celui-ci laissait dire: peu lui importait.

Oubliant qu'il ne faut pas jouer avec le feu, André Dechaume n'avait pas refusé à Mlle Julie la joie de voir son nom en tête d'une poésie.

— Seulement, c'est pour vous seule, lui avait-il dit en la lui remettant; rien que pour vous, vous me le promettez?

— Oui, oui; c'est un secret entre nous deux...

La poésie pouvait, pourtant, être lue par tout le monde. C'était un hymne à la forêt dont André était si épris, un chant d'amour enthousiaste lancé

à son éternelle jeunesse, à sa splendeur sereine, et cela n'offrait rien de compromettant pour celle à qui il dédiait ces strophes dont l'ardeur s'envolait toute vers la cime des arbres triomphants, comme le parfum des fleurs qui croissaient à leurs pieds.

D'abord un peu déçue en lisant les vers, Mlle Julie ne tarda pas à sentir son cœur inondé de joie et d'orgueil.

Si André lui avait recommandé de les garder pour elle seule, n'était-ce pas que les vers à la forêt et qu'il lui dédiait ne présentaient qu'une suite d'allusions subtiles?

Et alors, il fallut voir de quel regard attendri et reconnaissant elle remercia André! Dans son émoi, les mots ne lui venaient pas, mais elle prit la main du jeune homme et, dans un élan, y porta ses lèvres.

Il ne s'y attendait pas et tressaillit, troublé non par la sensation de ce baiser, mais par la crainte que quelqu'un du dehors l'eût remarqué.

— Alors..., demanda-t-elle à voix basse, alors il serait vrai que vous m'aimiez...

— Chut! interrompit André en se reculant vivement; on vient!

Une femme, en effet, poussait la porte du petit magasin. Heureusement! Et André respira. La brave femme venait, juste à point, le délivrer. Mais aussi, à quel jeu bête allait-il s'amuser?

— C'est donc entendu, mademoiselle Julie, reprit-il, ayant l'air de continuer une phrase commencée, vous remettrez pour moi, à la mère Arit, ce qui conviendra le mieux.

— Certainement, répondit-elle, je choisirai, soyez sans crainte, ce qu'il vous faudra.

Il salua, sortit et poussa un soupir de soulagement, tandis que la nou-



velle venue s'approchait du comptoir.

Depuis ce jour déjà lointain, puis-qu'il datait de plus de trois mois, Mlle Julie n'avait pu avoir l'heureuse fortune de se trouver seule avec André et, dans son orgueilleuse assurance d'être aimée, ne se doutait pas que cette occasion ardemment désirée et cherchée par elle, M. le garde général la fuyait avec une sorte de terreur, sachant trop bien maintenant ce qu'il avait à redouter.

Aussi paraissait-il très affairé depuis quelque temps, s'arrêtant fort peu avec l'un ou avec l'autre dans la rue du Domaine, afin que Mlle Julie ne s'étonnât pas qu'il en fit autant avec elle.

Elle en souffrait, mais ne l'accusait pas, persuadée qu'il souffrait aussi de cette situation.

Combien de temps cela durerait-il? Jusqu'à quel moment faudrait-il, pour sauver les apparences aux yeux des gens, peut-être un peu trop clairvoyants, paraître aussi indifférents l'un à l'autre?

Elle se faisait ces réflexions à elle-même, un matin, tout en vaquant à ses occupations, souvent interrompues pour mieux réfléchir, lorsque, tout à coup, un grand cri déchirant l'air l'en arracha brusquement et la fit se précipiter dans la rue où d'autres personnes apparaissaient comme elle sur le seuil des portes, avec la même expression effrayée.

—Quoi? Qu'y a-t-il? Avez-vous entendu? demanda-t-elle à son voisin, le sabotier.

—Il y a... il y a... répondit-il très troublé, que... Cré nom pourtant! continua-t-il en abandonnant sa boutique et en se mettant à courir sans plus se soucier de la mercière, si c'était mon garçon!

Si c'était son garçon?

Mlle Julie ne comprenait pas; mais déjà il y avait un rassemblement là-bas, au bout de la rue, et il lui semblaient bien voir comme une voiture arrêtée.

Quelqu'un d'écrasé peut-être?...

Et, sans prendre le temps de fermer sa porte, vite, elle suivit le sabotier et d'autres gens qui couraient aussi jusqu'à l'endroit d'où venaient les clameurs.

Soudain, elle pâlit, sentant ses jambes se dérober sous elle, tandis que la voix d'André Dechaume, dominant celle de tous les autres, répétait sur le ton du commandement:

—Mais reculez-vous donc! Vous aussi, père Jobin, ajouta-t-il en s'adressant au sabotier qui, avec des allures de fou, cherchait à lui enlever des bras son petit garçon qu'il portait et qui geignait, blême comme un mort et les yeux clos.

—Y me l'a tué!... Y me l'a tué! répétait le bonhomme se reculant instinctivement, à l'ordre d'André, mais tendant ses bras vers lui.

—Mais non! ne l'entendez-vous pas? riposta-t-il, tandis que le cocher de M. Claude Gervais restait debout contre ses chevaux dont il tenait les brides d'une main crispée, ayant encore peine à les maintenir.

—Ce n'est pas ma faute..., balbutiait-il: mes bêtes avaient pris le mors aux dents, et le petit se trouvait au milieu de la chaussée. Ce n'est pas ma faute!

—Bien sûr que non, mon brave homme, je l'ai bien vu, répliqua André; et personne ne vous accuse. Voyons, père Jobin, ne criez pas tant et ne vous accrochez pas à moi; laissez-moi passer que je puisse porter votre petit chez M. Abeille.



M. Abeille, le pharmacien, demeurait à l'autre bout de la rue et il fallut bien trois ou quatre minutes pour qu'André arrivât chez lui, accompagné par tout le monde, et même par Mlle Julie, que, d'ailleurs, il n'avait pas remarquée.

L'accident n'offrait pas, heureusement, la gravité que l'on redoutait.

L'enfant avait bien été renversé par les chevaux emballés, mais, en même temps, miraculeusement repoussé, il n'était pas grièvement blessé, et quelques jours de repos dans son lit suffiraient, au moins d'après le pronostic du médecin qu'on alla immédiatement chercher.

Ce fut son père qui, de chez le pharmacien, le transporta chez lui, et ce fut Mlle Julie qui se chargea des premiers soins, le sabotier étant veuf, et sa mère, qu'il gardait avec lui, étant très sourde et incapable de bien comprendre les explications du docteur.

Mlle Julie se chargea donc de le coucher, de lui appliquer les compresses et de lui faire boire la potion prescrite.

Mais elle avait espéré voir André et André ne vint pas pendant qu'elle se trouvait près du garçonnet.

Il l'avait aperçue parmi les autres femmes accourues et, se doutant bien de ce qui arriverait, s'abstenait prudemment.

Cependant il ne se désintéressait pas de l'enfant et, dans l'après-midi, quand il jugea calmée l'émotion du premier moment, espérant qu'il pourrait le voir sans voir en même temps la trop sentimentale mercière, il se rendit chez le père Jobin en faisant un grand détour afin de ne point passer devant le magasin de Mlle Julie.

En pénétrant dans la boutique, il ne vit pas le bonhomme et entendit un

murmure de voix, dont une de femme.

Quelle femme? Elle peut-être...

Il s'approcha du petit escalier en colimaçon conduisant au 1er étage et écouta. Ce n'était pas la voix de Mlle Julie.

Il monta donc:

—Entrez, entrez, monsieur le garde général! cria le sabotier en approchant une chaise du petit lit, près duquel se détachait une forme féminine et une robe claire.

Alors, André tressaillit: celle qui se trouvait assise près du lit n'était pas Mlle Julie, et l'intimidait subitement bien plus que ne l'eût fait la mercière, quoique son délicieux visage, tourné vers lui, sourit aimablement des lèvres et des yeux.

—Oh! balbutia-t-il, je vous demande pardon, mademoiselle, continua-t-il en souriant aussi, de vous présenter moi-même le garde général André Dechaume qui a l'honneur de vous...

—Je vous connaissais, monsieur, interrompit-elle doucement. Je sais que, sans vous, ce pauvre petit garçon...

Elle s'arrêta et reprit, après une courte pause, d'une voix où tremblait toute son émotion ma contenue:

—Vous avez, monsieur, évité une catastrophe!... Et je suis heureuse, très heureuse, de pouvoir vous remercier. Excusez-moi de vous exprimer mal ma pensée, je voudrais tant pour mieux faire comprendre ma reconnaissance!

—Mais, mademoiselle, répliqua André, confus, je ne mérite pas ce chaleureux remerciement.

—Vous avez sauvé la vie de mon petit garçon! s'écria le père Jobin.

—Ne vous en défendez pas, monsieur, dit la jeune fille; notre cocher lui-même nous l'a bien dit. Ses che-



vaux avaient pris le mors aux dents, il ne pouvait les maîtriser et ce petit, qui jouait au milieu du chemin, eût infailliblement péri sans votre intervention. Quand il nous l'a raconté, nous en avons tous frémi et, tous aussi, nous vous avons envoyé, par la pensée, l'expression de notre infinie gratitude. Voulez-vous, monsieur, me permettre de vous serrer la main?

Elle se leva et, dans un geste à la fois très digne et très simple, elle lui tendit la main. André, profondément ému, ne sachant que répondre, s'avança pour recevoir cette jolie main fluette, franchement tendue vers la sienne.

—C'est moi qui vous remercie... murmura-t-il.

Elle le regarda d'un air étonné, ne comprenant pas, et leurs yeux se rencontrèrent.

Oh ! les yeux clairs de Denise ! Il sembla tout à coup à André que leur rayonnement descendait jusqu'à son cœur, le réchauffait et l'illuminait.

—Mon père manifestait, ce matin, quand il a su l'accident, reprit Mlle Denise, son désir de venir vous voir ; si vous le permettez, monsieur, je lui dirai l'heure à laquelle il pourrait le plus sûrement vous rencontrer chez vous.

—C'est que, balbutia-t-il, je n'ai ni jour ni heure fixes ; je ne le peux pas avec ma profession. Et puis... et puis...

Elle pensa que, sans doute, il n'était pas très bien installé, n'étant pas riche, et que, peut-être pour cette raison, il ne tenait pas à sa visite.

—Alors, reprit-elle pour le rassurer, je lui raconterai l'heureux hasard qui m'a fait vous rencontrer, monsieur, et vous voudrez bien l'excuser de ne pas aller chez vous. Il vous ver-

ra, bien certainement, une fois ou l'autre dans les rues de Pardennes et sera, comme moi, content de vous serrer la main.

—C'est trop d'honneur... répliqua-t-il.

Il cherchait quelques mots à ajouter, une petite phrase qui, au moins, la laissât sous une impression plus favorable à son intelligence, car elle devait le juger niais, mais décidément il n'était pas en train. Heureusement que le bruit d'une voiture s'arrêtant brusquement devant la boutique du sabotier fit se retourner et aller jusqu'à la croisée la jeune fille qui se pencha pour voir.

—C'est Vincent ! s'écria-t-elle, il vient me chercher. Au revoir, mon chéri, ajouta-t-elle en s'inclinant sur le lit du petit blessé et l'embrassant sur le front, entre les boucles embrouillées de ses cheveux. Laisse-toi bien soigner, sois très sage et, demain, tu auras un beau jouet, tu verras.

—Un polichinelle... murmura le petit dont les yeux brillèrent.

—Un polichinelle, si tu veux.

—Mais qui me le donnera ? demanda-t-il peu convaincu.

—C'est moi qui te le donnerai.

—Ah ! dit-il. Et c'est vous aussi qui me l'apporterez ?

—Oui, je te le promets.

—Ah ! que je suis content ! Je vous aime bien.

—Qu'il est gentil ! reprit-elle, tandis que le sabotier essuyait ses yeux du revers de sa main. Ne vous tourmentez pas, ne vous tourmentez pour rien, tout s'arrangera sans difficultés, vous verrez. Allons, à bientôt, monsieur Jobin ; au revoir, monsieur, continua-t-elle en tendant aussi la main au garde général. Je vous en prie, ne



descendez pas, restez auprès de l'enfant; non... non, ce n'est pas la peine, je vous assure; je connais le chemin.

Mais le père Jobin l'accompagna tout de même jusque dans la rue et ne remonta qu'après avoir vu sa calèche disparaître au détour du chemin, là-bas, sous les arbres où ruisselait le soleil.

Les gens, sur le seuil des portes, la regardaient et pensaient:

—Elle est allée voir le petit du sabotier... c'est gentil de sa part.

—Hein! s'écria le bonhomme en rentrant dans la chambre, qu'en dites-vous, monsieur André?

—Elle est exquise, répondit-il avec le même enthousiasme.

—C'est-y gentil et mignon, et pas fier, et bon comme la bonté même, une petite demoiselle comme ça! Une demoiselle à millions! Avez-vous vu comme elle a embrassé mon petit Pierre?

—Oui, oui, répondit André.

Mais il ne dit pas qu'il venait d'en faire autant, lui, et que, justement, il avait posé ses lèvres où Mlle Denise avait posé les siennes.

André se pencha encore vers l'enfant, lui sourit, quitta la chambre et, enfin, la boutique du sabotier sans plus du tout songer que Mlle Julie pouvait se trouver sur le seuil de la sienne.

—Ne voulez-vous pas vous reposer un instant, monsieur André? demanda-t-elle au moment où il la frôlait en passant.

Il tressaillit, brusquement rappelé à lui-même, s'arrêta et salua brusquement.

—Impossible pour le moment! répondit-il. Je me suis un peu attardé chez Jobin et je suis pressé.

—Ah! fit-elle; mais vous pourrez toujours bien me dire, s'il vous plaît, comment vous trouvez Pierre.

—Certainement, répliqua-t-il d'assez mauvaise grâce. Je pense que l'accident n'aura pas de suites graves et, qu'après quelques jours de repos, il ne se ressentira de rien.

—Tant mieux! s'écria-t-elle. Sans vous, il eût été écrasé. Tout le monde le sait.

—Oh! sans moi...

—Oui, oui, le cocher lui-même l'affirme. Ah! que je vous dise, continua-t-elle. Vous avez bien un petit moment pourtant... J'ai vu tout à l'heure Mlle Gervais; je l'ai vue de tout près quand elle montait dans sa voiture, en sortant de chez le voisin. Eh bien... elle n'est pas aussi jolie que je croyais.

—Vous l'aurez mal regardée, interrompit André. Elle est charmante.

Il continua son chemin et elle entra dans son magasin.

—Déjà! murmura-t-elle. Les hommes n'ont pas de coeur... ni de goût.

Elle en éprouvait à la fois du dépit, de l'humiliation, et un sentiment de jalousie qui, subitement, lui fit désirer de se venger d'André lui préférant Mlle Denise Gervais.

La pécore!

Quant à André, il continuait allègrement son chemin vers les Ormeaux, d'où il ne sortirait plus de la journée, ayant à vérifier des procès-verbaux dressés par un de ses brigadiers, l'un pour un délit forestier et l'autre pour un délit de pêche.

Il allait d'un pas léger, tête haute sous le soleil, regardant sans les voir les arbres du bois que, maintenant, il cotoyait.

De-ci, de-là, d'entre les taillis, un bruit d'ailes ou celui d'une source se



faisait entendre, mais il n'écoutait pas non plus.

Il ne voyait plus que l'image de Mlle Denise Gervais, sa taille souple, son sourire aimable, ses opulents cheveux et, surtout, ses yeux clairs, ses yeux de lumière, qui souriaient aussi.

Et il lui semblait encore entendre sa voix un peu chantante, et respirer le parfum discret de toute sa svelte personne.

Le lendemain, André trouvait l'ingénieux et plausible prétexte d'aller prendre des nouvelles du petit malade, pour repousser ses paperasses et se diriger vers la demeure du petit sabotier; mais quand il y arriva et entendit encore, comme la veille, la voix de Mlle Denise, son cœur battit si fort qu'il en fut oppressé.

—Il vaut mieux ne pas monter, se dit-il. Ce n'est pas le petit Pierre que je vais voir, je le comprends bien, c'est... c'est elle! C'est elle et peut-être que, déjà, je... je suis amoureux. Allons donc! Pour l'avoir vue un instant? Quelle folie! Non, non... si je ne monte pas, c'est parce qu'elle pourrait me croire curieux, indiscret, en arrivant presque en même temps qu'elle, sans doute. Elle aurait mauvaise opinion de moi. Il vaut mieux que je ne monte pas...

Et, cependant, il monta.

### III

Eh bien, oui! André n'en pouvait plus douter, maintenant: il était amoureux de Mlle Denise Gervais.

Il l'aimait, mais heureusement personne, non, pas même elle, elle surtout! ne se doutait de son secret. Il le cachait aux yeux de tous comme un avare cache son trésor et, sans espoir, hélas! en savourait la douceur et la souffrance.

Car il souffrait, sachant qu'elle lui serait toujours inaccessible.

Tant d'obstacles se dressaient entre elle et lui! Sa fortune, à elle, et sa pauvreté, à lui; son humble situation de garde général aux appointements mesquins et l'orgueil ambitieux de Claude Gervais, désireux de faire épouser à sa fille un homme dont le nom se murmurait déjà dans le pays comme étant celui du fiancé.

Le comte Jean de Ternac de Montour avait trente-trois ans, beaucoup de morgue et, peut-être moins d'esprit, mais ses noms ronflants sonnaient comme une fanfare aux oreilles du roturier Claude Gervais. Il caressait l'espoir de ne point le trouver insensible au charme de sa fille et, moins encore, à celui de ses millions.

Il ne s'en était confié à personne et, cependant, presque tout le monde savait qu'il y avait projet de mariage entre Mlle Denise et le comte Jean; mais presque tout le monde aussi savait que Mlle Denise ne tenait pas à cette union et retardait sans cesse le désir de son père et ne voulant pas non plus s'engager par sa parole.

Tout s'apprend vite dans les petits endroits.

Dans la crainte qu'on le soupçonnât d'une arrière-pensée quelconque en la rencontrant trop souvent dans le bois des Ondettes, André affectait vis-à-vis des châtelains, quand par hasard quelque ouvrier ou quelque paysan lui parlait d'eux, des airs de suprême indifférence.

D'ailleurs, malgré ses promenades du côté des Ondettes, et ses visites aux bûcherons, il ne voyait pas assez souvent Mlle Denise pour que les gens chez qui ils se trouvèrent ou devant qui, dehors, ils se saluèrent, n'attri-



bussent pas, comme elle, au seul hasard leurs rencontres fortuites.

Mlle Denise ne soupçonnait rien non plus, mais, cependant, elle ne savait pourquoi elle rougit et se troubla une fois en croisant le garde général dans les sentiers.

C'était à la fin d'octobre, mais il faisait encore presque chaud, à cette heure de l'après-midi ou le soleil, tombant d'aplomb sur les branches, éclaboussait d'étincelles les feuilles tombées et craquantes sous les pas.

Et pour se garantir des rayons, la jeune fille portait son chapeau d'été, un grand chapeau de paille sous lequel ses yeux brillaient comme deux fleurs humides de rosée.

—Je vous ai effrayée et je vous en demande pardon, mademoiselle, balbutia André. J'aurais dû, en vous voyant d'un peu loin, absorbée par votre lecture, prendre à travers bois pour vous laisser passer.

—Vous déranger pour moi de votre chemin? répliqua-t-elle; oh! que non pas, monsieur. Il est bien assez large pour deux. Je viens de voir où en sont les travaux de la scierie...

—Je regrette que vous en veniez, riposta André, parce que j'y vais moi-même et que, si j'avais eu l'honneur de vous rencontrer là-bas, j'aurais été heureux de vous les expliquer.

—Oh! fit-elle, ils ne sont pas encore bien compliqués. Ce qui, pour moi, est surtout intéressant, c'est le coin du bois où elle est située. Je ne sais rien, vraiment, de plus joli et de plus poétique, aujourd'hui surtout. Les arbres ont une telle profusion de couleurs, une telle variété de tons, qu'un peintre ne pourrait pas les reproduire; sa palette n'aurait pas assez de richesses. Il resterait impuissant à rendre ces magnificences!

—Oh! bien sûr, répondit-il.

—Mais à vous, monsieur, dit-elle, cela sera facile.

—A moi? fit-il étonné. Comment cela, mademoiselle?

—C'est que, souvent, un peintre voit ses yeux seulement; et vous, qui êtes poète, vous voyez encore avec votre âme, et alors vos vers...

—Comment, mademoiselle, interrompit-il, vous savez...

—Mais oui, répondit-elle avec un sourire malicieux.

—Qui donc...

—Par qui je le sais? oh! tout simplement par le père Jobin d'abord, et par d'autres ensuite.

—Quand je n'ai pas à travailler, je me distrais comme je peux, répliqua-t-il modestement.

—Cette distraction n'est pas à la portée de tout le monde, fit-elle, et je vous félicite, monsieur. Le bois, aujourd'hui, vous inspirera sûrement une jolie poésie; il est si joli lui-même! Voyez.

Au même instant, un bruit de pas résonna près d'eux et, presque aussitôt, voilà que la petite servante des Arit leur apparut.

Chaussée de sabots, la jupe écourtée sur ses chevilles minces, la taille à l'aise dans un casaquin d'indienne dont les manches retroussées laissaient voir ses bras ronds et bruns, elle s'arrêta net en reconnaissant monsieur le garde général et ébaucha une sorte de révérence à l'adresse de Mlle Gervais.

—Où vas-tu donc par là? demanda André.

—Je vais à la scierie, répondit-elle, bien aise qu'il lui vînt en aide par sa question. Maître Arit m'y envoie pour que je cause à un ouvrier à qui il



veut parler lui-même, ce soir, à la veillée.

—Et l'on vous laisse aller comme cela, toute seule, dans le bois ? demanda Denise avec intérêt; vous n'avez donc pas peur?

—De quoi que j'aurais peur ? répliqua-t-elle ; ne vous y promenez-vous pas aussi, mademoiselle ? Vous voyez bien qu'il n'y a rien à craindre.

—Le fait est qu'à cette heure-ci...

—Oh! à n'importe quelle heure. Moi, je n'ai jamais peur, même la nuit. C'est bon pour les enfants. A vingt ans...

—Comment, à vingt ans? interrompit la jeune châtelaine, surprise. Avez-vous donc cet âge?

—Mais oui, bientôt, répondit-elle en se redressant. Ça ne paraît point, mais je suis vieille tout de même.

—Pas tant que tu le dis, riposta André, car tu ne tiens même pas encore tes dix-neuf ans. Qu'importe ! s'empressa-t-il d'ajouter; tu es vieille, puisque tu veux l'être.

—Oui, j'y tiens! répliqua-t-elle. Sur ce, je vous salue bien, mademoiselle, et vous aussi, monsieur André. Il faut que j'aille faire ma commission. Mais vous, monsieur André, vous n'êtes point pressé, à ce que je vois?

—Tu vois mal, ma mie, répondit-il, déjà inquiet non seulement de ces paroles, mais de l'air avec lequel elle les prononçait ; tu vois mal, car je vais, comme toi, continuer mon chemin. Veuillez m'excuser, mademoiselle, ajouta-t-il en s'adressant à Denise, d'avoir interrompu votre lecture...

Il s'inclina; elle le salua, en souriant, d'un mouvement de tête, et fut sur le point de lui tendre la main comme elle l'avait déjà fait chez le sabotier, mais ses yeux rencontrèrent

ceux de Véronique et, instinctivement, elle se retint.

—J'ai vu Pierre ce matin même, dit-elle au moment de s'éloigner ; il courait comme un écureuil et cela m'a fait plaisir. Il ne se rappelle même pas son accident.

—C'est vrai, fit André, mais il n'a pas oublié votre bonté, car il me parle souvent de vous et...

Il se mordit la lèvre, rougit presque sous le regard de Niquette, et il acheva mal sa phrase :

—Et... il ne stationnera plus au milieu de la rue, il me l'a bien promis.

Cette fois, ils se séparèrent, lui se dirigeant vers la scierie, et elle vers le chemin qui, du bois, conduisait aux Ondettes.

Véronique s'était remise en marche, mais lentement, à pas menus, afin qu'André pût la rattraper, ce qui ne fut pas long.

En l'entendant derrière elle, elle se retourna et, prenant l'air surpris :

—Tiens, dit-elle, c'est par là aussi que vous allez ? je pensais que vous alliez accompagner la demoiselle.

Il tressaillit et fronça les sourcils. Il fallait se méfier de Véronique.

—Accompagner Mlle Gervais ? répéta-t-il, tu n'y penses pas ! D'abord, je la connais à peine, et j'ai bien mieux à faire.

—Ah! fit-elle, tandis qu'un sourire détendait son visage.

—Je préfère bien t'accompagner toi-même jusqu'à la scierie.

—Vrai? vous venez jusque-là?

—Certainement, pour faire un bout de causette avec toi. Je te trouve aujourd'hui jolie à croquer.

—Pas autant, cependant, que la demoiselle...

—Laisse donc la demoiselle, voyons!



—Avec ça que vous ne la trouvez pas jolie! reprit-elle, insistant malgré lui.

—Mais...

—Tout le monde la trouve jolie, d'abord; mais on ne s'y connaît point ou on l'a mal regardée. Je vous demande! Elle n'a pas plus de couleur qu'une rose des bois et ses yeux ressemblent à de l'eau verte comme celle du ruisseau là-bas, peuh!

—Peuh! répéta-t-il. Ne parlons pas de ses yeux, mais des tiens, mignonne. Regarde-moi un instant bien en face.

Elle leva sur lui ses yeux où brillait, en ce moment, un éclair de joie et ce fut en toute sincérité qu'il ajouta:

—Ils sont superbes.

—Ils vous plaisent?

—Beaucoup.

—Ça me fait plaisir, monsieur André.

—Pourquoi cela te fait-il plaisir? demanda-t-il à son tour, amusé par ce flirt rustique. Je te soupçonne, petite Véronique, d'être un peu coquette.

—Je ne sais pas, répondit-elle; mais enfin, c'est comme ça.

Le chemin s'allongeait maintenant entre une double haie couverte encore de senelles et de cornouilles; on ne pouvait plus aller deux de front et la jeune fille passa devant lui, marchant de son pas léger.

Elle était petite, mais bien faite, avec ses hanches fines, une tournure agréable et André la regardait avec plaisir.

Tout à coup, elle se retourna et lui dit:

—Je vous remercie de m'accompagner...

Elle montrait ses quenottes blanches dans un rire épanoui; ses yeux à demi clos,—parce que, en se retournant, le soleil l'éblouissait—brillaient entre la frange soyeuse de ses cils un peu recourbés, et André pensa qu'elle ferait ainsi, dans sa grâce juvénile un délicieux petit tableau de genre.

Il pensa autre chose encore...

Par exemple, que le ciel était idéalement bleu; que, dans l'air embaumé, on sentait passer comme une âme amoureuse, l'âme de la forêt, exquise dans sa parure d'automne, et que son âme aussi était aimante, et qu'il était dommage, oh! bien dommage! de ne pouvoir savourer à deux tout le charme pénétrant de cette tiède journée ensoleillée.

Il avait fait quelques pas et se trouvait tout près de Véronique qui, étonnée de son expression; ne bougeait pas et continuait à le regarder, les yeux demi-clos et les lèvres entr'ouvertes en lui souriant.

Il lui sourit aussi, remarqua que sa bouche n'était pas moins rouge que les senelles piquées dans ses cheveux, et voilà que, soudain, se penchant vers elle, il l'embrassa au coin de ses lèvres rieuses, appétissantes comme un fruit mûr...

—Oh!... monsieur André... balbutia-t-elle en se reculant vivement, mais sans colère dans la voix ni reproche dans les yeux. Si on nous voyait!

Si on les voyait?

C'était donc tout ce qui la préoccupait? Elle ne craignait pas le baiser, mais seulement d'être surprise le recevant.

—Il n'y a personne, va; et ce ne sont pas les oiseaux qui le répéteront.

Au même moment, un bruit de pas se fit entendre dans la combe.



—C'est le père Frimas, dit-elle; le bûcheron que vous connaissez. Tenez, le voyez-vous? Quand je disais!

—Eh! bonjour, Niquette ! cria le vieux en apparaissant au détour de la sente.

Elle haussa les épaules.

—J'aime pas qu'on m'appelle comme ça, murmura-t-elle. Il me semble toujours qu'on dit Riquette, et ce n'est point un nom de fille.

Mais le vieux n'entendit pas.

—Bonjour, monsieur le Garde général! s'empressa-t-il d'ajouter en retirant vivement son chapeau; faites excuse, je ne vous avais pas vu d'abord.

—Vous êtes tout excusé, répondit André.

—Monsieur le Garde général, répondit le bonhomme, je suis aise de vous voir à cause que, si vous le permettiez, je pourrais vous parler maintenant, au lieu d'aller plus tard jusque par chez vous. Que l'on cause ici ou là, ça revient toujours au même, n'est-ce pas? Et si vous vouliez... C'est au sujet de mon garçon, qui voudrait trouver moyen d'entrer dans l'administration. Si c'était un effet de votre bonté de me dire comment qu'il doit s'y prendre... Vous pourriez pas venir jusqu'à ma cabane?...

André réfléchit un instant.

—Maintenant, si ça vous va, dit-il.

—Et... je m'en vais, moi? demanda Véronique toute penaude.

—Naturellement, répliqua-t-il, déjà oublieux du baiser que, tout à l'heure, sous l'influence d'une griserie passagère, il venait de lui donner.

—Bonsoir donc, monsieur André, reprit-elle avec regret, et vous aussi, père Frimas.

Retournant sur ses pas dans le chemin déjà parcouru, André suivit le bu-

cheron jusqu'à sa cabane, à l'orée du bois.

A peine avaient-ils fait quelques pas que le vieux se retourna et le regarda en clignant de l'oeil.

—Elle est gentille, fit-il, mais écoutez-moi, monsieur le garde général : d'un vieux comme moi, ces choses peuvent s'entendre, et ce n'est point pour vous manquer ce que je vais vous dire: mais, voyez-vous, faut vous méfier...

—Me méfier? répéta André interloqué, de quoi donc, père Frimas?

—De Véronique, donc! répliqua-t-il.

—Mais...

—Elle est gentille, que je vous répète, et futée comme pas une. Vous, monsieur le garde général, vous êtes jeune et joli garçon pour le moins! Heu! Faut vous méfier! C'est la fille à des pas grand'chose, vous savez, et elle a de qui tenir.

—Je la connais depuis longtemps, puisque ça date du temps où elle était encore à l'hospice, rapport à ce que je suis parent à une soeur, et toujours, même enfant, elle était coquette.

—Sa coquetterie n'a rien de redoutable, allez, père Frimas, répliqua André en riant.

—Et jalouse, donc! Y ne faut pas qu'on lui en préfère. Je m'entends et je me comprends, continua-t-il.

André cessa de rire.

—Pourquoi me dites-vous ça?

—Parce que... Eh bien, je vais être franc! Parce que, encore que je n'en aie pas eu l'air en vous rencontrant, j'ai vu, tout à l'heure, que vous l'embrassiez. Oh! s'empressa-t-il d'ajouter, il n'y a point de mal à ça, bien sûr, et enfin c'est votre droit. Sans compter qu'elle est tout à fait mignonne et tentante. Mais voilà. Un



baiser, pour vous, ça ne tire pas à conséquences, pas vrai ?... N'empêche que si, par hasard, elle savait que vous en donniez un à quelqu'un d'autre, elle ne serait pas commode, la mâtime! et, à votre âge, on n'a pas pour coutume de compter ses baisers ni ses paroles. Une supposition que vous trouviez occasion d'en donner d'autres et qu'elle le sût, ça serait bien tant pis!

—Mais, riposta André, c'est bien la première fois...

—Enfin, voilà, interrompit le bonhomme; ce que j'en dis c'est pour vous, monsieur le garde général, et, encore que ça ne me regarde point, je veux croire que vous ne m'en voudrez pas.

—Ah! bien sûr que non, père Frimas, répondit-il. Un homme averti en vaut deux et je vous remercie bien, au contraire.

Et, tout en cheminant, ils changèrent de conversation.

#### IV

Trois mois s'étaient écoulés depuis cet incident sans importance aux yeux d'André, qui n'avait plus embrassé Véronique, au moins autant par indifférence pour elle que pour suivre le conseil du bûcheron.

Elle était gentille, certainement, mais le baiser donné dans la sente ombreuse était le résultat d'une griserie provoquée moins par elle que par une autre et le hasard seul l'en avait fait bénéficier.

Il avait le coeur et l'esprit si préoccupés de cette autre, c'est-à-dire de Mlle Gervais qu'il n'accordait guère plus d'attention à la petite servante et ne songeait même pas qu'elle pût le remarquer, et, moins encore, s'en formaliser.

Pourtant, non seulement elle le remarquait, mais elle en souffrait.

Elle en avait souffert, dans son amour-propre d'abord, dans son coeur ensuite, parce qu'elle aimait André. Ce qui n'avait été, au début qu'une sorte de coquetterie instinctive, inhérente à sa nature, avait vite dégénéré en un sentiment plus tendre pour le beau garçon qu'était le garde général.

Il ne s'en doutait pas et si, bien souvent, il la rencontrait dans les chemins de la campagne, l'idée ne lui venait pas qu'elle cherchait toutes les occasions de le voir, aussi bien dehors qu'à la ferme, et aspirait encore à son baiser.

Oh! le baiser reçu, il y avait longtemps déjà, sous les arbres du bois!

Depuis l'accident survenu au petit Pierre Jobin, un revirement complet s'était opéré dans le jugement des gens vis-à-vis de la jeune châtelaine.

Chacun parlait d'elle avec respect et affection, même Mlle Julie qui, cependant, ne l'aimait pas.

Le mariage de Mlle Denise avec le comte de Ternac continuait à faire le sujet des conversations du pays. Certains affirmaient qu'il se ferait, certains affirmaient le contraire.

En somme, on ne savait encore rien, rien sinon que Mme Gervais, à qui sa fille ressemblait par la distinction et le charme du visage, paraissait, comme son mari, très disposée à cette union.

Mais Denise, elle, se moquait bien, avec la belle insouciance de ses vingt ans, de la situation brillante qu'un grand mariage lui apportait. Elle pensait que, suffisamment riche pour deux, elle devrait bien avoir, au moins, le droit d'aimer et d'épouser qui lui plairait.



Mais elle ne heurterait pas son père brusquement. Lui dire en face qu'elle détestait le comte de Ternac eût soulevé en lui une trop grande colère dont sa mère, aussi bien qu'elle, aurait à souffrir, et, patiemment, doucement, sans qu'il s'en aperçut, elle s'efforçait de tourner les difficultés, remettant sans cesse du jour au lendemain, sous un prétexte ou sous un autre, la réponse définitive qu'il attendait et espérait.

Denise était très intelligente, fine et adroite, et son père se prenait assez facilement au piège. Cependant, à la fin, il s'étonna, flaira une arrière-pensée qu'elle n'avouait pas et voulut qu'elle lui répondit catégoriquement, parce que, lui dit-il, il ne pouvait berner éternellement le prétendant à sa main.

Comme, à cet instant, ils étaient seuls dans la bibliothèque du château où la conversation venait de s'engager sur ce sujet, il parlait haut, avec le geste un peu saccadé, et ses gros sourcils, rapprochés l'un de l'autre, donnaient à son visage une expression de volonté dure.

—Si tu ne veux pas de lui, conclut-il, je te préviens que tu n'auras mon consentement pour aucun autre.

—Oh ! papà !... répondit-elle en s'approchant de lui et en l'embrassant malgré la colère de son regard, c'est une chose que vous dites, mais que vous ne feriez pas. Car, enfin, pourquoi voudriez-vous que je ne me marie jamais, si je ne me marie pas avec celui-là ?

—Parce que, répliqua-t-il déjà calmé par son baiser, parce que, quel que soit celui qui se présenterait pas, il ne le vaudrait pas.

—Qu'en savez-vous ?

—Un comte !

—Eh bien ?

—Comment, eh bien ? Crois-tu qu'il s'en présentera à la douzaine, des gens nobles et titrés ? Pour être riche, tu n'en es pas moins Mlle Gervais tout court, simplement la fille d'un industriel, et...

—Qui vaut bien le comte Jean de Ternac, allez, papa, interrompit-elle.

—Je suis plus riche que lui ! riposta-t-il avec emphase. Mais, continuait-il sur un autre ton, il a un beau nom et je tiens à ce que tu portes un beau nom. A Paris nous le trouverions sûrement, ce nom que j'ambitionne, mais ici ? Alors, si tu refuses le comte, consentez au moins, ta mère et toi, à venir habiter Paris pendant l'hiver ; je donnerai des diners, des soirées, des bals, je...

—Oh ! père chéri, interrompit-elle encore en s'approchant de nouveau de lui, qui venait de s'asseoir, et en passant câlinement ses bras autour de son cou, père chéri, vous savez bien que l'air de Paris ne vaut rien à maman et que les médecins lui ont recommandé, au moins pour une couple d'années, l'air de la montagne et de la forêt, même en hiver.

—Vous y mourrez d'ennui au lieu de maladie, voilà tout.

—Il n'y a pas de danger ! répliqua-t-elle avec un beau sourire confiant.

—Ta mère, je ne dis pas, reprit-il ; elle a manqué sa vocation en se mariant. Elle aurait dû se faire carmélite. Mais toi ?

—Moi, répondit-elle, j'adore la campagne ; oui, même en hiver, comme maintenant.

—Heu ! fit-il en jetant un regard sur l'horizon.

—Comme maintenant, répéta-t-elle. Avec vous et maman, avec mes livres et mon piano...



—Ta, ta, ta, fit-il, des mots! A ton âge, une sonate, des livres, et la conversation d'un père et d'une mère ne suffisent pas pour remplir l'esprit et le coeur. Je trouve une superbe occasion de te marier, et je tiens à ne point la laisser échapper.

Les fins sourcils de Denise se contractèrent comme tout à l'heure ceux de son père, et elle eut un petit frémissement au coin des lèvres; mais elle sut cependant se contenir.

—C'est donc que vous ne m'aimez pas? demanda-t-elle d'une voix où, malgré elle, tremblait son émotion.

Il la regarda mieux, comprit qu'elle retenait ses larmes, et lui tendit la main.

—Je ne veux pas que tu pleures, lui dit-il; tu entends, Denise, je ne le veux pas. Tu sais bien que je t'aime tendrement... Je ne veux pas que tu pleures. Tu n'es pas encore décidée à épouser le comte? Eh bien? nous attendrons, voilà tout.

—Mais... balbutia-t-elle.

—Oh! reprit-il d'un air convaincu, tu te décideras, j'en suis sûr.

—Je pourrais bien ne pas me marier pourtant, dit-elle avec une velléité de révolte.

—Ne pas te marier? répéta-t-il, tu es folle, je pense?

—Je ne le désire pas tant que ça, vous savez, papa.

—C'est-à-dire que tu refuses nettement celui à qui je tiens, à qui nous tenons, ta mère et moi? Je t'ai prévenue, il y a un instant, que je ne donnerai pas mon consentement à ton mariage avec un autre, et tu saisis la balle au bond? Eh bien... eh bien, soit! Nous verrons qui de nous deux, ma fille, cédera le premier.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

Il était rouge, très fâché, cela se voyait bien, malgré son effort pour ne pas trop le paraître, et Denise ne voulut pas le laisser sous cette impression.

—Papa... murmura-t-elle.

Il s'arrêta et se retourna.

—Papa, reprit-elle, je ne voudrais pas vous faire du chagrin. Ecoutez-moi... Vous ne tenez pas à ce que j'épouse presque tout de suite le comte de Ternac, n'est-ce pas?

—Parbleu non! répondit-il, on ne te met pas le couteau sur la gorge.

—C'est que, jusqu'à présent, je n'attachais pas une grande importance à ses visites et... je n'ai pas trop réfléchi. Je réfléchirai... avec le désir de vous être agréable, de... vous faire plaisir, comme toujours, parce que je vous chéris de tout mon coeur. Mais... mais, tout de même, si je voyais... si je sentais que je ne pourrais pas être heureuse avec lui... Nous n'avons pas les mêmes goûts... Il adore le monde, les bruits, les fêtes, et moi j'aime la solitude et la tranquillité, alors, vous comprenez, n'est-ce pas? Enfin, voilà! je ferai tout ce que je pourrai, tout, je vous le promets, pour penser comme vous, être de votre avis, vouloir ce que vous voulez, mais si...

Elle ne put continuer et se mordit la lèvre pour ne pas éclater en sanglots.

—Sacré nom! pourtant, maugréa Claude Gervais, qui, pour être orgueilleux, un peu bourru et quelque fois trivial, n'en était pas moins, au fond, un brave homme, pas méchant, je suis une fichue bête.

Il haussa les épaules pour railler lui-même sa bêtise et reprit après une pause:



—Si tu sentais que tu ne peux pas l'épouser? eh bien, tu me le dirais franchement, voilà tout. Et je ne te forcerais pas. Non, non, ma mignonne, je ne te forcerais pas. Réfléchis : pèse le pour et le contre. et, si tu as le désir vraiment de me faire plaisir, je crois que tu trouveras plus de raisons pour que contre. Mais enfin, s'il n'en était pas ainsi, j'en prendrais non parti.

—O papa! s'écria Denise, tenez, je vous adore!

La figure rougeaude de Claude Gervais s'éclaira d'un bon sourire.

—Alors..., dit-il, comment m'aimerais-tu si je te dispensais de toute réflexion et si, dès maintenant, je renonçais à mon espoir de te voir épouser le comte?

—Vous renoncerez? répliqua-t-elle, bien sûr... je n'ai pas mal entendu, je n'ai pas mal compris?

—Pardine! dit-il; je comprends bien moi-même que tu ne l'accepterais pas ou que, si tu l'acceptais, cela ne serait que pour satisfaire mon désir... J'y renonce donc. Mais... embrasse-moi!

Elle le regarda avec, dans les yeux, une expression de doute et de tendresse.

—Embrasse-moi, répéta-t-il, et ne dis jamais que je suis méchant.

—Vous êtes bon comme la bonté même! répondit-elle en lui sautant au cou enfantinement, comme lorsqu'elle était petite fille.

—L'ennuyeux, reprit-il, après lui avoir rendu baisers pour baisers, c'est qu'il va falloir prévenir ta mère de mon revirement d'idées.

—Je m'en charge, répliqua-t-elle joyeusement.

—Peut-être auras-tu quelques difficultés avec elle sous ce rapport, car...

—Non, interrompit-elle, vous êtes deux à m'aimer! Mais... le comte de Ternac?

—C'est mon affaire, riposta-t-il gaîment. La commission ne sera pas drôle, mais puisqu'il le faut...

—Si vous saviez, papa, comme je vous aime et comme je suis contente!

—C'est bien pour que tu le sois, dit-il. Va donc trouver ta mère et arrange-toi avec elle. Va, fillette, va, pendant que je me rendrai chez le comte. Il doit partir dans deux jours pour Paris et, ce matin même, il me priait encore d'obtenir enfin de toi une réponse définitive. Voilà pourquoi je t'en ai parlé. Je trouverai un prétexte, une raison qui ne te blessera pas. Cela me coûte, mais sois tranquille; il n'insistera plus. Et il vaut mieux que j'aille chez lui tout de suite, je sais qu'il y sera vers cinq heures.

—Mais il n'en est encore que trois, répliqua Denise, et la voiture vous portera à Ternac en moins de vingt minutes.

—J'irai à pied; j'ai besoin d'air et la marche me sera favorable. A ce soir. Et dire que j'en arrive toujours à faire ce que tu veux!

—Je vous adore, papa! répéta-t-elle en l'embrassant encore.

Il allait sortir, lorsque, soudain, il se retourna.

—Sois franche, reprit-il; pour que le comte te déplaise tant, ne serait-ce pas que... qu'un autre te plairait davantage?

Un peu de rouge monta au front de la jeune fille.

—Vous savez bien, répondit-elle sans regarder son père en face, qu'aucun homme, au moins célibataire, ne vient au château.

—Oui, mais soit à Nice, pendant votre dernier voyage, soit à Paris, n'en



as-tu remarqué aucun? Aucun ne t'a-t-il fait un brin de cour?

—Non, oh! bien sûr que non! s'écria-t-elle en fixant, cette fois, ses yeux sur les siens.

—Je le préfère, répliqua-t-il.

Et cette fois, il sortit.

Elle n'épouserait pas le comte.

Elle n'épouserait pas non plus celui qu'elle aimait, elle le savait, mais enfin c'était déjà bien beau et bien bon de pouvoir garder son idéal et de s'y consacrer dans le retrait de son âme, sans que personne ni rien en troublât la quiétude.

Sa mère serait heureuse pour elle de cette victoire, et elle pensa à aller lui en faire part immédiatement. Mais Mme Gervais se trouvait justement absente à ce moment, partie dans le coupé, à Pardennes, où elle voulait faire quelques achats. Denise, un peu déçue, se demanda comment elle passerait le temps en attendant son retour.

Elle se sentait nerveuse, un peu surexcitée, avec un besoin de mouvement inhérent à son état d'âme et soudain elle décida de sortir.

Elle irait à la rencontre de sa mère jusqu'à la cabane du bûcheron.

Cet exercice lui serait salutaire et, aussitôt pensé aussitôt fait. Denise se fit apporter sa mante et son capulet; refusa, comme toujours, d'être accompagnée, et sortit, suivie de son grand épagneul, un gardien d'ailleurs aussi robuste que fidèle.

Dans le chemin conduisant chez le bûcheron, elle rencontra une petite fille en quête de bois mort et qui lui adressa une belle révérence. Elle lui donna de quoi acheter dix fois plus de bois qu'elle n'en pouvait porter, et l'enfant, pour la remercier, l'embras-

sa spontanément, avec une touchante effusion.

—Vous aimez beaucoup les enfants, mademoiselle? demanda tout à coup près d'elle une voix qui la fit tressaillir.

Elle se retourna vivement et rougit en reconnaissant le garde général qu'elle n'avait ni vu ni entendu venir.

—Excusez-moi, mademoiselle, reprit-il, je vous ai effrayée et j'en suis confus.

—Mais non, monsieur, balbutia-t-elle, je n'ai pas été effrayée; un peu surprise, voilà tout.

La petite pauvre continua son chemin après avoir reçu une légère aumône d'André, et ils se trouvèrent seuls, ne sachant plus trop que se dire et n'osant pas trop non plus se regarder comme s'ils avaient craint de laisser mutuellement lire leurs pensées dans leurs yeux.

—Un bien beau temps pour la promenade! reprit gauchement André que ce silence embarrassait.

—Oh! oui, un bien beau temps! répéta-t-elle, si troublée que les mots ne lui venaient pas non plus. J'en profite pour aller jusque chez le bûcheron! . . .

—Et moi... je vais n'importe où aujourd'hui, pour le plaisir de marcher.

—Il y a des jours, continua-t-il, après une pause, où l'on a, comme ça, le désir d'aller à l'aventure, de faire un peu l'école buissonnière. Quand le temps est clair comme aujourd'hui, la terre bien sèche, j'éprouve le besoin de sortir, de faire du chemin, de... de... Mais voilà que j'interromps votre promenadé, et tout ensoleillé que soit le ciel, il ne fait pas chaud lorsqu'on s'arrête, excusez-moi **encore**..



—Je n'ai pas du tout froid, répliqua-t-elle. Je vais cependant, en effet, continuer ma promenade, ne voulant pas être encore dehors au retour de mon père. Il me tarde trop de le revoir.

—Monsieur votre père est en voyage ?

—En voyage? Non, monsieur, répondit-elle étonnée, en souriant. Aller au château du comte de Ternac ne s'appelle pas faire un voyage.

—Comme il vous tarde de le revoir!

—Ah! fit-elle, j'ai dit cela?

Elle croyait l'avoir pensé seulement.

—Oui, mademoiselle, reprit André. Et... et permettez-moi de vous dire, à mon tour, que tout le monde ici, tout le monde sans exception, ajouta-t-il, aura beaucoup de peine en vous voyant partir.

—Me voir partir? répéta-t-elle encore. Je ne comprends pas. Non, vraiment. Me voir partir où?

—A Paris.

—Je vous demande pardon, monsieur, mais je comprends de moins en moins.

—Les gens du pays affirment qu' aussitôt après la célébration de votre mariage avec le comte, vous partirez à...

—Comment! interrompit-elle, mais mon père n'a jamais dit à personne...

—Oh! fit-il tristement, est-ce que tout ne se sait pas en province, dans un si petit endroit que Pardennes?

—Et vous croyez, monsieur, demanda-t-elle en coupant, pour se donner une contenance, une branchette à portée de sa main, vous croyez que les gens me regretteraient?

—Vous êtes bonne à chacun, mademoiselle, et chacun vous aime, je le sais.

—Ah!

—Et j'en sais aussi qui souffriront de votre départ. Les gens de ce pays s'attachent vite à qui est bienveillant. J'en connais qui... qui...

Sa voix s'altérait et il ne souriait plus, en dépit de ses efforts pour rester maître de lui.

—Si vous ne vous trompez pas, dit-elle, si vous savez ne fût-ce qu'une personne qui, bien réellement, doive souffrir de mon départ, vous pouvez, monsieur, rassurer cette personne, parce que je ne partirai pas.

—Le comte de Ternac consentirait à habiter Pardennes?

—Oh! cela, fit-elle, je n'en sais absolument rien, mais comme je ne dois pas l'épouser...

—Vrai?... Vrai?... s'écria-t-il, vous ne devez pas... Alors... les gens parlent donc à tort et à travers?

—Quelquefois, répliqua-t-elle. Cependant, pour celles-ci, ils n'étaient pas trop mal renseignés, car il a bien été question de ce mariage; seulement je n'en ai pas voulu.

Elle parlait d'une voix douce et ferme en même temps. Elle n'avait pas voulu?

C'était, pour le jeune homme, une joie trop grande et trop inespérée! Les mots tout à l'heure montaient difficilement de son cœur à ses lèvres; maintenant il n'en trouvait aucun pour exprimer sa pensée. Il pâlit, il rougit, pâlit encore et deux larmes montèrent à ses yeux, deux bêtes de larmes qui ne le trahirent pas, car son secret, si bien gardé, Denise le savait.

Elle les remarqua sans en avoir l'air et, spontanément, tendit la main au garde.

—Vous le répéterez à... qui me regretterait, n'est-ce pas, monsieur André? lui dit-elle, parce que, si l'on aurait beaucoup de chagrin en me



voyant partir, j'en aurais bien autant, pour ma part, en quittant Pardennes.

Il s'inclina sur la main fine qui tremblait un peu dans la sienne, mais elle ne sentit que les deux larmes parce qu'elle n'osait pas y appuyer ses lèvres. Alors, elle la leva jusqu'à elles, et il sembla à André qu'il devenait fou.

Quand il reprit son sang-froid et regarda autour de lui, Mlle Gervais avait disparu.

## V

L'hiver passa.

Mlle Julie ne pouvait pardonner au garde général ce que, dans son for intérieur, elle croyait être un abandon, et sa rancœur croissait en raison de la jalousie qui le faisait, entre tous, clairvoyante et perspicace.

Elle avait bien compris, elle, ce qui motivait la rupture du mariage projeté entre Mlle Gervais et le comte de Ternac! Les autres n'y avaient pas attaché malice, parce que cela leur était égal et, s'ils en avaient parlé, ce n'était que par habitude de commérage, sûr, tandis que Mlle Julie continuait non seulement à y penser, mais à en souffrir, cherchant toujours la façon dont elle pourrait se venger.

L'hiver passa sans qu'elle eût trouvé le moyen de satisfaire son désir de vieille fille amoureuse, déçue et rancunière.

Un bel après-midi d'avril, la petite servante des Arit entra dans son magasin pour l'achat d'un ruban et d'un bout de dentelle destinés à garnir la toilette qu'elle porterait à la fête votive.

Cette fête n'aurait pas lieu avant encore un mois, mais la "robeuse" ayant à travailler aux Ormeaux pour

maîtresse Arit la semaine prochaine, la bonne femme en profiterait pour lui faire tailler et coudre le corsage de Véronique. Et elle allait choisir et acheter elle-même ce qui lui conviendrait pour le garnir, du ruban cerise qu'elle volait faire mettre autour du cou avec une ruche en dentelle écru.

Cela serait superbe et Niquette en rêvait, parce que M. le garde général ne manquerait pas de faire un tour au tour au bal et que, sans doute, il danserait avec elle.

—Je veux un joli ruban, dit-elle à Mlle Julie.

—Pour qui? demanda la mercière en ouvrant un carton.

—Pour moi donc! afin de garnir un corsage que m'a donné maîtresse Arit et que je porterai à la danse le jour de la fête.

—Ah baste! reprit Mlle Julie, tu deviens donc coquette! Un ruban cerise? Rien que ça, ma mie? De quoi tiens-tu à tourner la tête?

Pour être naïve, Véronique n'était pas sotte.

—Bon, répondit-elle, quand bien même, mademoiselle Julie, je vous dirais celui à qui je voudrais plaire, vous ne pourriez tout de même point me dire son goût sur les couleurs, bien sûr, et alors ce n'est pas la peine que je parle. Et d'abord, tenez, pour être franche, je veux plaire à tous et à aucun, voilà.

—Sans compter que tu as raison, ma fille, répliqua la mercière, et si j'ai un conseil à te donner, c'est de garder ton cœur et ta tête. Les hommes, les meilleurs encore, ne valent pas qu'on s'occupe d'eux.

—Oh! pourtant!... murmura Niquette.

—Non, vrai, tu peux me croire.



—Il n'y a pas jusqu'au garde général!

—Oh! que dites-vous là? s'écria la jeune fille indignée.

—La vérité au moins! répliqua-t-elle. C'est le pensionnaire de tes maîtres et je sais bien que tu ne lui répéteras pas mes paroles, parce que les Arit t'en voudraient joliment, mais je ne parle pas à tort et à travers et, si ce n'était pour toi, qui serais grondée et peut-être même renvoyée, cela me serait égal que tu le lui répètes, parce que, quand un homme fait tout son possible pour être aimé d'une femme et qu'ensuite il la dédaigne pour une autre, il ne vaut pas grand'chose!

Niquette dressa la tête.

—De quelle femme donc, demanda-t-elle d'une voix soudaine un peu tremblante. M. André a-t-il voulu se faire aimer?

—D'une que je connais, répliqua la mercière, et qu'il n'est pas nécessaire de te nommer. Maintenant, voilà qu'il en tient pour une autre...

Elle parlait d'un ton saccadé, ne pensant plus du tout à observer l'expression de la jeune paysanne, et la colère donnait, en dépit de ses efforts, un mouvement fébrile à ses lèvres.

—Et l'autre ne vaut pas mieux que lui bien sûr, continua-t-elle avec une rage mal contenue.

—L'autre?... Qui est l'autre? demanda Véronique dont une pâleur remplaçait brusquement les roses épanouies de ses joues. Vous ne savez peut-être pas ce que vous dites, mademoiselle Julie?

La mercière, qui replaçait nerveusement ses cartons à l'endroit d'où elle les avait sortis, se retourna, la dévisagea et fut si frappée de l'altération de ses traits qu'elle en oublia son insolence.

—Qu'as-tu, s'écria-t-elle, pour devenir si pâle?

—J'ai... j'ai..., riposta Véronique, que je voudrais bien savoir pour qui en tient M. André; voilà!

Niquette livrait son secret au moment où elle ne y pensait plus.

—Peut-être bien t'a-t-il fait la cour à toi aussi? reprit Mlle Julie d'un ton moqueur.

—C'est mon affaire, à moi aussi, répliqua-t-elle sur un ton de badinerie, démenti par l'expression de son regard. Garde ton secret, ma mie, je garde le mien. Et puis, paie-moi ton ruban et va-t'en, parce que maîtresse Arit, trouvant ton absence trop longue, se fâchera à ton retour.

Mais la petite paysanne se souciait bien peu du ruban, maintenant, et même de maîtresse Arit!

—Je veux savoir! insista-t-elle.

—M. le garde général a bon goût, reprit la mercière, qui ayant la clairvoyance subite du parti à tirer de cette jalousie, non moins cruelle que la sienne sans doute, se plaisait à l'exciter; M. le garde général a bon goût, et ce n'est pas une paysanne comme toi qu'il a choisie, tu peux me croire, mais une demoiselle de la haute...

—La demoiselle du château, n'est-ce pas?

—Je ne te l'aurais pas dit, répondit sournoisement la vieille fille; mais puisque tu l'as deviné! Eh oui, c'est à Mlle Gervais que le garde général a fait hommage de son coeur.

—Comment le savez-vous? demanda Niquette, cherchant à se raccrocher du moins à un doute.

—Et toi?

—Moi je n'étais pas sûre.

—Eh bien! fit-elle méchamment, tu peux l'être à présent, car on les a



rencontrés tous deux, il n'y a guère de temps encore, dans une sente du bois, côte à côte, se parlant tout près.

—Ça ne peut rien prouver; on se rencontre des fois sans se chercher.

—Oh! tu sais, reprit la mercière, pense-en ce que tu voudras, pour ce que ça me fait! Ce que j'en dis n'est que pour parler, et aussi afin de prouver ce que valent les hommes, dont le cœur tourne et vire à l'égal d'une girouette. Passé ça, je me moue pas mal des amours de M. Dechaume, tu dois le comprendre! S'il te fait la cour méfie-toi seulement, car... Mlle Gervais est mieux que toi, tu sais. Grande, mince, avec une jolie figure et...

—Et je m'en moque aussi, moi! je m'en moque! je m'en moque! répéta rageusement Véronique.

—Tant mieux donc! Parce qu'ils danseront ensemble le jour de la fête; ça ne te fait rien, il vaut mieux, car ce n'est pas ton ruban rose...

—Puisque vous savez des couleurs qui attirent... murmura Niquette, soudain radoucie et d'un air suppliant, dites-les moi, mademoiselle Julie.

—Tu n'as, répliqua celle-ci, qu'à bien remarquer les yeux de Mlle Denise. C'est leur couleur qui attire, puisque le garde général est amoureux d'elle!

—C'est bon, reprit la jeune fille, encore que j'en connaisse la couleur, je les regarderai mieux, et...

—Ça te sera facile le jour de la fête, car tu pourras la voir de près, riposta la mercière. Qui sait, continuait-elle, prenant une joie maligne à la tourmenter, qui sait, peut-être qu'il l'épousera?

—Il est bien trop pauvre pour elle.

—Baste! si elle l'aime! Et puis, elle est riche pour deux.

—Je sais bien, moi, qu'il ne l'épousera pas!

—Tu parles comme une sottie. Quand on aime, on ne connaît pas les obstacles.

La petite fronça ses sourcils et pinça ses lèvres, mais ne répondit rien et ouvrit la porte pour partir.

—Tu oublies ton ruban, lui dit la mercière en le prenant sur le comptoir où elle l'avait laissé et en l'enveloppant vivement dans un morceau de journal.

La jeune fille tendit la main, le prit et le mit dans sa poche.

—Et la dentelle? Tu n'as pas choisi la dentelle.

—Je n'ai plus le temps, maintenant, répondit-elle, je reviendrai. Bonjour!

—Bonjour! regarde les yeux de Mlle Gervais, n'est-ce pas? Ils ont ensorcelé M. André.

Et, sur ces dernières paroles, la mercière referma la porte de son magasin sur la jeune paysanne qui reprit, en courant, le chemin des Ormeaux, tandis que Mlle Julie poussait un soupir de satisfaction.

Si Véronique souffrait ce qu'elle avait souffert elle-même, elle pouvait désormais se reposer sur elle du soin de sa vengeance.

Pendant la semaine qui précéda la fête votive, Véronique travailla, mangea machinalement, sans trop savoir à quel travail on l'occupait, ni quels aliments elle absorbait. Et, elle ne dormit presque pas, ayant les nerfs tendus et des visions qui l'enfiévrèrent...

C'est fini, heureusement. Le rêve avait fui, la réalité le remplaçait et Véronique se trouvait bien réellement aujourd'hui, et dans ses beaux atours,



au milieu de la fête, avec d'autres jeunes filles comme elle.

Vers le soir, Mme Arit et son fils Simon s'étaient rendus avec elle au village.

Dans l'air planaient le parfum des fleurs nouvelles et les fines senteurs des bois voisins. La lente mélodie d'un violon et d'une flûte, dont deux musiciens s'amusaient à tirer des accords en attendant l'heure du bal. C'était pour ces bonnes gens un plaisir très doux qu'ils goûtaient naïvement, avec des exclamations ingénues comme celles d'un enfant.

—C'est-y joli, Simon, toutes ces lumières! dit la vieille mère Arit.

—Et cette musique donc? répliqua-t-il. Moi, je préfère ça au grand vacarme.

—Et puis, ça sent bon les feuilles, répliqua-t-elle: mais ça n'est pas étonnant, regarde, il y a des guirlandes partout.

—Bonjour, mère Arit! et bonjour aussi, monsieur Simon!

C'était la mercière de la rue du Domaine.

—Bonjour, mademoiselle Julie, répondirent-ils surpris en la reconnaissant. Etes-vous donc toute seule? ajouta la vieille en regardant autour d'elle.

—Oui et non, riposta-t-elle. J'ai perdu ma voisine et son garçon qui m'accompagnaient, mais je les trouverai bien sans doute.

—Oh! sûr, répliqua Simon; mais en attendant, si vous vouliez, mademoiselle Julie, vous promener un peu avec nous...

—Pourquoi pas? répondit-elle gaiement, une femme toute seule n'a pas d'aplomb pour marcher au milieu des gens, parce que chacun la regarde. C'est gentil ce soir, n'est-ce pas? Aus-

si que de monde! Il y en a de tous les environs et le bal sera réussi. Il paraît que Mlle Gervais doit danser la première danse; le saviez-vous?

—Oui, dit Simon; mais vous, mademoiselle Julie, savez-vous avec qui?

—Je ne suis pas sûre, fit-elle, mais je m'en doute... Nous verrons bien.

—Ça sera avec son père, dit Véronique; une demoiselle si comme il faut ne peut pas, je suppose, danser avec le premier venu?

—Ouais! répliqua la mercière, mais le premier venu peut être très comme il faut aussi, j'imagine. Dieu, que tu es mignonne, ce soir! s'écria-t-elle, ne voulant pas, devant les Arit, mener plus loin cette conversation. Ma parole, tu ressembles au printemps qui passe.

Véronique devint plus rose que sa robe rose.

—Si nous allions au tourniquet, reprit Mlle Julie; on pourrait gagner quelque chose.

—On pourrait aussi perdre son argent, répliqua la prudente mère Arit.

—Oh! pour quelques sous...

—Quelques sous, c'est encore toujours autant qu'il vaut mieux garder.

—Alors, laissez Véronique venir avec moi pour tirer, et accompagnez-nous seulement pour regarder.

—Allez-y toutes deux, je préfère ça, reprit la paysanne. Je suis aussi tranquille de la savoir avec vous qu'avec moi.

Tout à coup, l'hymne de la "Marsillais" éclata vibrant et enthousiaste.

Le bal! s'écria Véronique, comme évanouie.

Mais non, répliqua la mercière avec un haussement d'épaules, on ne



danse pas au chant de la "Marseillaise".

—Ça ne fait rien, allons voir! reprit la petite paysanne. Vous savez, je dois danser avec M. André.

—Ah! vraiment? En es-tu bien sûre, pauvre innocente?

—C'est lui-même qui me l'a dit, répondit-elle, et je ne lui demandais pas.

—Eh bien! alors, dépêchons, amie, à seule fin qu'il tienne sa parole, ripostait-elle railleusement; un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Dépêchons!

Véronique ne se le fit pas répéter. Elle ne pensait plus au tourniquet, ni au manège, ni aux illuminations, ni à rien, si ce n'était au bal.

—Ah! enfin, nous y voilà, dit-elle quand elles eurent atteint le cercle formé par les spectateurs autour du bal en plein air, seulement garanti par une corde derrière laquelle les gens se tenaient assis sur des bancs ou debout pour mieux voir.

S'exhaussant sur la pointe des pieds, jouant des coudes, se faufilant parmi les femmes qui maugréaient et les hommes qui souriaient de la voir si menue et si crâne, elle ouvrait quand même un passage à Mlle Julie, et c'est ainsi qu'elles parvinrent aux premières places, où, déjà avaient pris place M. et Mme Gervais, ainsi que Mlle Denise et... le garde général.

Comment se faisait-il qu'André fût là aussi?

Tout simplement parce que, de lui-même, il avait eu l'ingénieuse idée de s'approprier le rôle, inconnu à Pardonne, d'un commissaire de la fête, de conduire M. Gervais et sa famille jusqu'aux sièges qu'il avait fait placer et retenir en face de l'orchestre.

Les autres n'y eussent pas songé. Et, comme un bon procédé en vaut un autre, M. Gervais, flatté de cette prévenance, avait invité son introducteur à prendre place près de lui. Voilà tout.

Mais Mlle Julie, pas plus que Véronique, ne pouvait le deviner et, les voyant ensemble, toutes deux en ressentirent une commotion violente au cœur.

—Tu vois... souffla la mercière à l'oreille de la jeune fille.

Mais elle n'avait pas besoin de le lui faire remarquer.

—Venez par ici, mademoiselle Julie... dit-elle en l'entraînant un peu plus loin.

Et alors, quand elles furent en pleine lumière, le regard d'André, attiré par cette chose chatoyante et claire qu'était la robe de Niquette, se porta machinalement sur elle, et, la reconnaissant, il lui sourit.

—Ah! fit-elle en prenant la main de la mercière, avez-vous vu?

—Quoi donc?

—Il m'a souri.

La mercière haussa les épaules.

—Tant mieux! dit-elle sèchement.

—Et tout à l'heure, il dan...

Mais elle n'acheva pas.

La "Marseillaise" était terminée et les musiciens, après avoir pris deux ou trois minutes seulement de repos, préludant aux accords d'une valse, voici que M. le garde général venait de se lever et, très respectueusement, avec toute la courtoisie d'un parfait homme du monde, mais aussi avec une émotion que l'on ne soupçonnait pas, demandait au châtelain l'honneur de faire danser Mlle Gervais.

Indifférents à tout ce qui les entourait, s'adorant sans avoir échangé un seul mot d'amour, radieux, transportés, comme s'ils eussent eu des ai-



les, André et Denise valsaient et les gens se reculaient pour les laisser passer, admirant et s'extasiant, n'ayant jamais vu d'aussi beaux danseurs.

—Eh bien! Niquette, qu'en penses-tu? demanda la mercière à la petite servante dont les yeux ne quittaient pas le couple enlacé.

Elle aussi suivait le couple du regard et une flamme étincelait dans ses yeux sournoisement baissés, quand il passait.

—Il l'aime, tu sais... murmura-t-elle en s'inclinant sur Véronique pour que, seule, elle l'entendît; et ça se comprend, après tout! Vois comme elle est jolie...

Malgré un violent effort pour dissimuler sa rage, les mots sifflaient entre ses dents, saccadés, heurtés, et d'autres que la jeune paysanne n'eussent pas compris, mais ils la cinglaient comme un soufflet, et elle n'avait pas besoin qu'elle les lui répêât.

Ah! oui, certes, elle était jolie Mlle Denise!

Vêtue simplement d'une robe en foulard blanc, serrée à sa taille par un ruban de même couleur, sans aucun ornement, si ce n'était une branchette d'acacia rose passée à sa ceinture, coiffée d'un coquet petit chapeau de paille garni d'une fleur semblable, sans aucun falbalas, mince, svelte, sans dentelles et sans bijoux, elle attirait et retenait tous les regards par la grâce de ses mouvements, le charme de son sourire et le rayonnement de ses yeux.

Oui, elle était jolie, et la mercière n'avait pas besoin de le faire remarquer à Véronique pour qu'elle le vît et souffrît autant qu'elle, de la même souffrance.

—Regarde mieux, Véronique, lui souffla-t-elle à l'oreille en s'inclinant plus encore, regarde mieux... Ses lèvres ont touché son front tout à l'heure.

—Oh! répliqua la jeune paysanne, en êtes-vous sûre?

Elle ne répondit pas tout de suite, mais Véronique se mordit les lèvres et elle fut contente de l'impression produite par ses paroles. Si elle pouvait donc exciter assez sa jalousie pour que cette enfant cherchât et réussît à leur faire du mal à tous deux!

—Si je suis sûre qu'il l'a embrassée? reprit-elle au bout d'un instant.

Ah! voici qu'il la reconduit à sa place. Savoir si, maintenant, il va venir t'inviter?

—Pourquoi donc pas? riposta Véronique.

—Savoir! répéta la mercière. En attendant, le voilà qui cause avec M. et Mme Gervais. Eh mais! c'est peut-être un mariage sur la planche...

—Un mariage! s'écria la petite paysanne, allons donc! Je n'ai pas votre expérience, mademoiselle Julie, mais je sais bien tout de même qu'un homme, pas bien riche, comme M. André, n'épouse point une demoiselle qu'à des millions, à ce qu'y paraît.

—Oh! fit la mercière, je te l'ai déjà dit une fois, quand on s'aime! Et, ne t'y trompe pas, ils s'aiment.

Soudain le garde général, après quelques mots encore à M. Gervais et une inclination devant sa femme et sa fille, sembla vouloir se diriger vers Mlle Julie et Véronique.

—S'il allait tenir sa promesse, pourtant?

Véronique le crut et en palpita d'émotion; mais voilà qu'au lieu de s'approcher d'elle, dont il n'était plus



qu'à quelques pas, il obliqua un peu sur la droite, alla à l'orchestre, parla à l'un des musiciens et s'en retourna à sa place tandis que la jeune fille déçue refoulait, d'un suprême effort, les grosses larmes qui montaient à ses yeux.

—Quand je disais! murmura Mlle Julie.

Au même instant, les musiciens préludèrent aux accords d'une danse rustique, une bourrée, que le jeune homme venait de leur demander, Mlle Denise en ayant manifesté le désir à son père.

La bourrée terminée, M. Gervais, sa femme et sa fille quittèrent le bal.

Ah! comment fallait-il qu'André ne se rappelât pas sa promesse, que son regard ne fût pas attiré par celui de Niquette, et qu'il la laissât se morfondre dans une attente vaine et des regrets superflus!

Quelques mots, un tour de danse, un compliment banal, eussent suffi pour apaiser le tumulte de son coeur, car Véronique se fût montrée moins exigeante que la mercière; mais son coeur à lui, son esprit et toutes ses pensées avaient suivi Mlle Denise et il ne songeait pas plus à Véronique que si elle n'eût jamais existé.

Maintenant que Denise n'était plus là, il lui semblait que le bal aurait dû cesser; il éprouvait, lui aussi, comme une fatigue de voir les lumières, d'entendre le brouhaha des rires et voici que, tout à coup, il quitta brusquement sa place et disparut.

—Cette fois, dit la mercière, c'est fini. Ne t'inquiète donc pas, Niquette; pour un amoureux de perdu, dix de trouvés, tu sais bien!

—Ce n'est pas mon amoureux! répliqua-t-elle sèchement.

—Bon, reprit l'autre. Alors, c'est toi son amoureux?

—Cela ne vous regarde pas! répéta-t-elle.

—Là, là, ma fille, reprit Mlle Julie, ne t'emporte pas, voyons; on peut bien parler, ce me semble. Si tu m'en croyais, tu danserais au lieu de bouder.

—Tiens, tiens, regarde le grand Sylvère. Il vient de ton côté et va t'inviter, pour sûr.

Véronique haussa les épaules.

—Je ne veux pas danser, dit-elle.

Le grand Sylvère s'était approché et, comme l'avait prévu la mercière, demanda à Véronique de danser avec lui.

—Allons! dit-elle d'un air dégagé.

Et, laissant Mlle Julie seule à souffrir et M. le garde général pourrait bien, quelque jour, payer cher cette double souffrance. Elle ne savait pas encore de quelle manière, mais, intelligente, perspicace, et très observatrice, elle comprenait bien que Niquette, cette fille de Bohémiens, en qui les passions de sa race ne pouvaient être complètement étouffées, ne s'en tiendrait pas à son regret stérile.

Que ferait-elle?

Peut-être trouverait-elle moyen d'informer l'orgueilleux M. Gervais? Ou bien s'arrangerait-elle de façon à faire changer André de résidence?

Le nouvel inspecteur était un homme fort sévère, disait-on, très exigeant sous le rapport du travail, et qui n'hésiterait pas, certainement à sévir s'il croyait que, pour cause d'amourette, son subordonné apportât moins de zèle dans l'exercice de ses fonctions.

On disait aussi qu'il était dur, inflexible sous certains rapports, un peu



maniacque, n'admettant pas un manquement à la règle et n'excusant jamais lorsque la cause de ce manquement provenant de la folie d'aimer. Il avait, à ce qu'on racontait tout bas, de bonnes raisons pour cela, sa femme dont il était séparé, lui ayant jadis préféré un garde général, comme André Dechaume, avec qui elle s'était enfuie, abandonnant, elle son foyer, et lui sa position.

Mlle Julie avait bien eu, parfois, l'idée de cette vengeance, anonyme, mais elle n'osait pas la mettre à exécution parce que si jamais quelqu'un venait à le deviner, ou même à le soupçonner, elle serait perdue de réputation à Pardennes.

Mais qui savait si Véronique n'aurait pas aussi la même idée? Elle n'était pas sotte, la mâtime. Et enfin, qui vivrait verrait. Pourvu qu'il ne fallût pas attendre trop longtemps.

Il y aurait bien encore d'autres moyens de tourmenter le garde général et, en même temps, Mlle Denise, mais celui qu'elle eût préféré était d'informer M. Gervais, parce que, de cette manière, André ne pourrait continuer à voir celle qu'il aimait et que cependant il resterait à Pardennes.

Elle pensait à ces choses en retournant chez elle lentement, à travers la nuit joliment éclairée par des rayons de lune et, bien qu'elle fût seule et que sa demeure fût encore assez loin, elle ne s'ennuyait pas et trouvait plus court le chemin.

Tout à coup son regard fixé droit devant elle, sans but, au hasard, fut attiré par quelque chose de clair se mouvant et se détachant nettement dans l'ombre projetée par les arbres, au bout de la rue, la sienne, où elle venait de s'engager.

—Tiens! fit-elle, qu'est-ce que cela peut être?

Elle marcha plus vite pour voir; mais la chose aussi semblait marcher, et voilà qu'elle disparut brusquement à ses yeux avant qu'elle eût pu se rendre compte de ce que c'était, et Mlle Julie continua son chemin, un peu intriguée, mais nullement apeurée, n'étant pas poltronne.

A coup sûr, ce n'était pas un fantôme. Mais quoi?

Qui pouvait, à cette heure tardive, onze heures, et quand tout le monde se pressait encore à la fête, se promener solitairement dans la campagne? Car là-bas, au bout de la rue, c'était la campagne commençante, avec les arbres, la rivière, et des arbres encore, ceux des bois et de la garenne de M. Gervais.

Qui était-ce? Pas un fantôme, oh! non. Mais pas un homme non plus.

Alors?

La vision de Niquette avec sa robe rose traversa soudain son esprit, mais elle haussa les épaules et se railla elle-même, Niquette? Allons donc! Quelle folie!

Que ce fût l'un, que ce fut l'autre, elle s'en moquait après tout. Et, revenant à sa préoccupation, Mlle Julie, un peu nerveuse, marchant vite, arriva bientôt à son magasin où M. le garde général ne venait jamais plus, hélas! faire, comme autrefois un bout de causette ou lui réciter des vers.

## VI

Véronique n'ayant trouvé ni la mère Arit ni son fils, ayant, d'ailleurs, menti en disant à Sylvère qu'elle les voyait, car elle ne voulait pas, en le quittant, aller vers eux, mais seulement être seule et libre au moment où



tous les gens de Pardonne, sauf sans doute les châtelains, étaient encore dehors.

Seule et libre, elle l'était maintenant, loin de la fête et loin des danseurs, sur la route conduisant aux Ormeaux, et quoiqu'elle se retournât souvent, ce n'était pas dans la crainte d'être suivie, ou seulement aperçue dans la campagne.

Véronique arriva à la maison de ses maîtres sans avoir rien vu que l'ombre des arbres s'étendant sur la route. Et après s'être assurée une fois encore qu'elle était bien seule, souleva, près de la maison, un gros caillou à demi enfoncé dans l'herbe haute, et prit la clef que Simon y avait cachée dans le cas où s'étant trouvés séparés, ils n'auraient pu venir ensemble. Elle ouvrit la porte de la salle basse, entra résolument et, sans tâtonner, parce qu'un rayon de lune l'éclairait suffisamment, pris des allumettes. Puis elle partit, ferma soigneusement la porte derrière elle, remit la clef sous le gros caillou et s'enfuit des Ormeaux en courant.

Elle allait vite, bien plus vite encore que tout à l'heure, l'esprit hanté par l'obsession d'une pensée qui avait surgi brusquement en elle quelques instants auparavant.

La pensée qu'André Dechaume était le galant de Mlle Gervais et qu'il espérait la voir encore, dans une heure peut-être, en tête à tête, dans quelque coin ombreux, qu'il la serrerait dans ses bras comme pendant la valse, qu'il lui dirait des choses très douces et que leurs lèvres s'uniraient dans un baiser, cette pensée la jetait dans un trouble inexprimable. Ses nerfs vibraient et se tendaient, son sang battait violemment à ses tempes

et son coeur semblait prêt à éclater dans sa poitrine.

Pourtant, elle ne s'arrêtait pas. Au contraire, elle marchait plus vite et, parfois, sans le remarquer, prononçait des paroles dont la menace, faite à voix presque haute, la rappelait à elle-même.

Et elle allait, allait toujours.

Elle ne marchait plus; elle courait, voulait arriver au château avant que Mlle Denise eût quitté sa chambre. Elle courait dans les chemins étroits de la garenne qu'elle venait d'atteindre, haletante, s'effarant maintenant au moindre craquement des feuilles froissées. Sa robe, sa belle robe rose, se déchirait aux buissons, mais elle n'y prenait pas garde, et ses cheveux s'embrouillaient sous le frôlement des branches basses sans qu'elle le sentit.

Elle s'arrêtait un instant, à peine quelques secondes, jetait autour d'elle, sous les arbres illuminés d'opale, un regard scrutateur, retenait sa respiration pour mieux écouter et repartait.

De temps en temps, la musique du bal envoyait encore jusqu'à elle quelques bribes d'harmonie, quelques sons, très doux, parce qu'ils venaient de loin, portés par des bouffées d'air tiède et parfumé, dans le bois où ils se mêlaient aux notes claires d'un rossignol, et Véronique tressaillait comme si une voix humaine eût, tout à coup, parlé à ses côtés.

Et plus elle approchait du château, plus elle devenait nerveuse.

Pourtant, elle irait jusqu'au bout. Oh! oui. Parce qu'elle ne voulait pas qu'André et Denise se vissent seuls, et qu'ils s'aimassent librement.

Pourquoi lui avait-il laissé supposer qu'il l'aimait, elle, puisque c'était à Denise qu'il pensait? Car, enfin, il



l'avait embrassée, elle, Véronique, et elle gardait encore, aussi vivace qu'au premier jour, l'impression de ce baiser troublant.

Pourquoi lui avait-il promis qu'il danserait avec elle, puisqu'il devait danser avec une autre?...

Elle l'aimait et ne voulait pas qu'il fût à une autre, et il ne le serait pas. Voilà ! Elle se moquait bien de ce qu'on lui dirait ou ferait ensuite, si l'on savait... Elle tâcherait qu'on ne sût pas, oh! bien sûr! mais enfin elle s'arrêtait peut-être moins à cette idée qu'à celle d'empêcher le rendez-vous d'André et, surtout, oh! surtout, son mariage avec Denise.

C'est qu'il pourrait bien se faire, ce mariage, si elle ne l'empêchait pas d'une façon radicale.

Mlle Julie le lui avait dit et Mlle Julie était une femme de sens et d'expérience qui ne parlait pas à tort et à travers.

Eh bien! non, et non, cela ne serait pas!

Une jalousie féroce lui mordait au coeur, une haine folle, telle qu'en avait eu jadis son aïeul maternel, qu'elle n'avait pas connu, dont elle n'avait même jamais entendu parler, qui, dans un accès de fureur jalouse, avait tué un homme, et dont l'âme de forban semblait, à ce moment, animer celle de cette enfant.

Elle allait, allait, la fille des Bohémiens, et soudain elle se trouva devant le château dont pas une fenêtre ne restait éclairée. Tout le monde était déjà couché et dormait peut-être. Tout le monde? Non. Certainement Denise veillait, attendant le moment propice pour quitter sa chambre et se rendre auprès de son amoureux. Ah! bien, rirait bien qui rirait le dernier!

Elle fit le tour du château, s'arrêta devant l'une des croisées s'ouvrant au midi, tout enguirlandée de glicines fleuries, et pensa, avec son intuition féminine qui ne la trompait pas:

"Voilà la chambre de la demoiselle..."

Elle hocha la tête d'un petit mouvement sec, et fit à pas légers le tour de la vieille bâtisse au toit pittoresque, tandis que là-bas, dans la profondeur mystérieuse du bois, le rossignol continuait sa chanson amoureuse.

Les gens commençaient à rentrer chez eux et les curieux s'éclaircissaient autour du bal où la jeunesse danserait bien encore peut-être jusqu'à deux heures du matin. Ce n'est pas tous les jours fête et il fallait bien profiter de celle-là. Mais les anciens et les gens sages retournaient au logis, car minuit sonnait à quelque horloge de la ville égrenait dans l'air ses douze coups graves et mélancoliques.

—Minuit! tu entends, Simon? demanda la vieille Arit à son fils. Il faut nous en retourner; mais je suis inquiète de Véronique. Je l'ai bien aperçue longtemps auprès de Mlle Julie, et voilà que, depuis quasi une heure, je la cherche inutilement du regard. Toi qu'as de bons yeux, mon garçon, cherche donc encore.

Tout en parlant, la paysanne et son fils marchaient d'un bon pas, étant sans l'avouer aussi inquiets l'un que l'autre de ne voir nulle part leur jeune servante.

Soudain, une grande lueur rose traversa le ciel et, d'un commun accord, ils s'arrêtèrent.

—Tiens! s'écria Simon en se retournant, oh! mais c'est joli! regarde donc, maman! Voici que M. Gervais



fait partir des feux de bengale de la terrasse de son château!

La vieille se retourna aussi.

—Ça manquait à la fête, répliqua-t-elle, et il fait bien les choses; mais, tout de même, ça vient un peu tard. C'est vrai au moins que c'est joli cette clarté rouge au milieu des arbres. Mais... ça fume bien à ce qu'il me semble! Dis donc, Simon, continua-t-elle en posant brusquement sa main sur son bras, dis donc, si ça n'était point des feux de bengale, mais le feu, le vrai, celui qui détruit?...

—A quoi penses-tu là? répliqua-t-il.

—C'est que... reprit-elle, déjà angoissée, c'est que... ça dure bien longtemps. Il faudrait s'assurer... Simon!

—Ça n'est pas la peine, répondit-il d'une voix soudain toute changée, car... il n'y a pas d'erreur... C'est bien ce que tu crois. Rentre chez nous maman; moi, je vais courir et donner l'alarme.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria la vieille en croisant ses mains. Cours, mon garçon, cours!

Simon n'eut pas le temps de se le fit pas répéter, et, en moins de quelques minutes, fut de retour au bal où personne encore n'avait remarqué les lueurs de l'incendie. Il y arriva, essoufflé, en sueur, bousculant les gens et criant: "Il y a le feu au château!"

Les musiciens de l'orchestre interrompirent brusquement le quadrille commencé, et ce fut un désarroi complet, une bousculade et presque une panique, comme si l'incendie venait d'éclater là, tout près, sous les arbres de la place.

Le feu!

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les musiciens et les dan-

seurs eurent déserté le bal et se précipitèrent vers le château d'où jaillissaient des gerbes d'étincelles, de grandes flammes vives, sans fumées, maintenant dans la lueur empourprée, de laquelle apparaissait nettement la façade nord du château, entièrement tapissée de vigne folle, et la terrasse du balcon de pierres finement travaillées.

Le feu ne venait pas de là; aucune silhouette humaine ne se détachait de ce côté dans la clarté phosphorescente et, quoique la garenne fût elle-même englobée dans le rayonnement de l'incendie, offrant aux regards à la fois effrayés et ravie le spectacle inoubliable de ses arbres illuminés, personne encore ne se mouvait sous leurs branches.

Des voix, pourtant, se faisaient entendre plus distinctes à mesure que l'on approchait du château; des appels et des ordres traversaient l'air, et les nouveaux arrivants constatèrent bientôt que beaucoup d'autres étaient là avant eux, prévenus comme Simon par la lueur rose et insolite du ciel.

La moitié des habitants de Pardennes se trouvaient réunis là, autour du foyer incandescent, mais déjà circonscrit, de l'incendie, grâce à André Dechaume qui, le premier, n'allant à aucun rendez-vous comme le supposait méchamment Mlle Julie, mais se promenant et rêvant près de la demeure où reposait celle qu'il aimait, avait donné l'éveil à M. Gervais et cherché du secours.

Il était là maintenant, avec les autres, donnant des ordres, plus que tout autre, payant de sa personne, car les pompiers de la petite ville, par un hasard malheureux, assistaient, au chef-lieu du département, à un ban-



quet donné je ne sais plus en quel honneur.

Grâce à l'intervention d'André, tout le monde au château, maîtres et domestiques, se trouvait hors de danger, et chacun prêtait son concours à l'œuvre commune, à l'extinction de cet incendie, bien moins grave d'ailleurs qu'on ne le redoutait d'abord. Le feu avait pris naissance dans un des chais, celui qu'on ne prenait pas toujours la précaution de fermer, parce qu'il ne contenait rien pouvant exciter la convoitise.

Ce ne fut guère plus, avec des apparences presque terrifiantes, qu'un immense feu de paille. Le chai et ce qu'il contenait, bottes de paille justement rentrées du soir même, et de vieux instruments aratoires furent anéantis.

La flamme, poussée par un vent léger, atteignit bien vite l'une des façades, celle où Véronique avait deviné la chambre de Mlle Denise, les volets brûlèrent et les vitres volèrent en éclats, mais les dégâts s'arrêtèrent là.

En somme, ce ne fut pas grand'chose, mais cela eût pu facilement devenir une catastrophe. M. Gervais le comprenant, oubliait sa fierté habituelle pour tendre la main à tout venant et remercier, en termes émus, tous ces braves gens, collaborateurs du sauvetage, tandis que Mme Gervais et Mlle Denise encore pâles et tremblantes, assises à l'écart, dans un coin de la terrasse où elles s'étaient réfugiées, enlacées et serrées l'une et l'autre, fixaient leurs yeux agrandis par un reste d'épouvante, sur tous les objets qui encombraient cette terrasse et que l'on y avait, vivement transportés de plusieurs chambres.

C'était fini, il n'y avait plus rien à craindre, et elles pouvaient bien com-

me M. Gervais, aller remercier toutes ces bonnes gens dévouées à qui l'on devait de voir encore debout, un peu hautain dans ses draperies de feuillages roussis, le vieux château des Ondettes qu'elles aimaient.

—Allons, maman, murmura Denise en entraînant sa mère.

Et, côte à côte, elles apparurent au milieu des travailleurs et des curieux, tendant aussi leurs petites mains fines et blanches vers toutes ces mains rudes et vaillantes.

Celles d'André furent les premières vers qui se tendirent les leurs; mais la même expression de reconnaissance éclairait leurs visages quand elles s'approchèrent des autres.

Enfin, les tranches étaient finies et les gens commençaient à se retirer chez eux, lorsque, tout à coup, Denise poussa une exclamation douloureuse.

—Père, cria-t-elle, en se dirigeant vers M. Gervais, j'ai entendu des gémissements par là. Ecoutez... On croirait qu'ils sortent des décombres.

Elle prit sa main, l'emmena jusqu'à l'endroit où il lui avait semblé percevoir des plaintes et, quelques instants après, M. Gervais lui-même appelait au secours pour retirer des décombres le corps pantelant de Véronique, ayant les jambes brisées, mais vivant encore, puisqu'elle gémissait, et nullement défigurée.

La malheureuse enfant.

Mère Arit, qui avait rejoint son fils sur le lieu du sinistre et qui allait revenir avec lui, faillit en perdre connaissance et Simon en fut tellement bouleversé qu'il crut devenir fou.

—Ah bien par exemple!... ah bien! ne cessait-il de répéter pendant qu'on la transportait, avec d'innombrables précautions, dans une des chambres du château.



Mais il ne trouvait pas autre chose à dire et regardait tout le monde d'un air presque hébété, tandis que la mère Arit et le garde général, très ému lui aussi, se demandaient à part eux comment ils ne l'avaient pas aperçue parmi les gens accourus, en robe rose devant attirer le regard, en supposant que, de prime abord, ils ne l'eussent pas reconnue dans le désarroi où l'on se trouvait.

Sa pauvre robe rose! On ne savait plus maintenant de quelle couleur elle avait été: lacérée, brûlée, boueuse, elle n'était plus qu'une loque; mais un peu du corsage gardait sa couleur primitive, car, par un hasard absolument miraculeux, si l'on peut accoupler ces deux mots, seules les jambes de la jeune fille avaient été atteintes par les gravats écroulés sur elle.

Elle ne paraissait pas valoir guère mieux pour cela avec son visage livide et ses yeux clos, mais enfin son coeur battait encore; le médecin, que M. Gervais envoya immédiatement chercher par Simon Arit, vite arrivé à destination, ne désespérait pas tout à fait de la sauver, en dépit des apparences, s'il ne survenait pas de complications.

Mais il faudrait la garder au château, toute secousse devenant un danger, et il ne savait pas si...

—C'est moi qui la soignerai, interrompit Denise, et rien ne lui manquera. Vous la guérirez, vous verrez, docteur!

—Peut-être, mademoiselle, répondit-il, en s'inclinant, plein d'admiration pour ce dévouement si simplement offert.

—Nous vous seconderons de tous nos efforts, ajouta Mme Gervais qui, déjà, s'oubliait pour penser à la blessée, dont les plaintes faibles et continues troublaient douloureusement le

coeur maternel. Mais il faudra la sauver, n'est-ce pas?

—Je ferai au moins tout ce que je pourrai, répondit-il.

Quelques instants plus tard, alors que le jour commençait à poindre à l'horizon, le garde général, mère Arit et son fils quittaient les Ondettes, où le médecin resterait encore tant qu'il jugerait sa présence nécessaire.

## VII

Non, non, malgré les soins attentifs dont on l'entourait, Véronique ne guérirait pas. C'était fini.

Elle le savait bien, mais ne le regrettait pas.

Vivre pour rester infirme? La mort valait mieux. Et elle allait mourir. Tant mieux.

Ce n'était donc pas ce qui, dans ses rares moments de lucidité, la tourmentait, l'obsédait et, peut-être, l'empêchait d'aller au moins un peu mieux o'était de penser qu'elle était soignée par celle-là même qu'elle avait tant haïe et que dans une crise de fureur jalouse, un véritable accès de folie, elle avait... oh!...

C'était à mourir de honte et de désespoir si elle ne mourait pas de ses affreuses blesures.

Depuis le matin, cependant, Véronique se sentait un peu moins endolorie et elle raisonnait avec elle-même sans la fatigue des jours précédents.

Ce qui, la veille, n'était encore dans son esprit qu'une ébauche d'idées, un sentiment vague, quoique douloureux, de sa situation vis-à-vis de la famille Gervais et, surtout, de Denise, s'accrocentuait, se précisait et, par cela même, devenait de plus en plus pénible.

Comme elle était bien soignée et quelle jolie chambre on lui avait donnée!



Une chambre claire et gaie comme celle de Mlle Denise, avec des grands rideaux blancs aux croisées, ainsi qu'au lit, et quel bon lit moelleux ! Sans même se soulever sur son séant, car elle ne le pouvait pas, Véronique tourna la tête pour mieux voir ce qui l'entourait et, soudain, tressaillit et ferma les yeux.

Entre la croisée entr'ouverte au bon air printanier, tiède et parfumé de toutes les senteurs salubres des bois voisins, elle venait d'apercevoir les branches dénudées, à moitié carbonisées, d'un grand cytise, celui qui se trouvait près du chai, foyer de l'incendie et que les flammes poussées par le vent avaient atteint.

Le bûcheron viendrait un de ces jours et abattrait les branches brûlées, mais on n'y avait guère pensé jusqu'à présent, et il suffit à Véronique de l'apercevoir pour qu'aussitôt sa pensée reprit le cours ordinaire de ses heures de lucidité.

Elle ferma les yeux, non pour essayer de dormir et éloigner ainsi cette pensée cruelle, mais pour mieux, au contraire, se recueillir en elle, pour chercher, pour voir au fond de son cœur, où s'agitaient bien des sentiments complexes qu'elle ne savait pas analyser, de quelle manière maintenant, étant si proche de la mort, elle pourrait réparer le crime de sa vie.

Le crime!

—Doucement! chuchota tout à coup près de son lit une voix câline qu'elle reconnut être celle de Denise, marchez doucement papa, elle dort...

Elle entendit qu'on fermait la porte de la chambre, puis des pas discrets s'approchèrent.

—Ah ! répondit à voix basse M. Gervais, tant mieux qu'elle dorme. Elle ne souffre pas pendant ce temps, la

pauvre enfant! Je lui trouve meilleure mine qu'hier, ne te semble-t-il pas aussi, Denise?

—Non, répondit la jeune fille; elle est toujours bien pâle. Si vous saviez comme elle me chagrine de la voir ainsi; et encore de penser à plus tard. Que fera-t-elle? Si menue, si fluette déjà! On ne devait pas lui confier de gros ouvrages, et maintenant, si elle est obligée de marcher avec des béquilles?... Père chéri, nous lui devons une compensation... Oui... je vous assure... puisque c'est chez nous que l'accident est arrivé.

—Sans doute, répliqua-t-il, j'y ai pensé déjà. Elle ne pourra plus guère travailler, mais la mère Arit et son fils, qui sont de bonnes gens, la garderont tout de même en leur payant sa nourriture.

—Oh! sans doute, dit-elle, mais il y aurait mieux si vous vouliez. Par exemple... si c'était nous qui la gardions?

—Nous? Mais tu n'y penses pas ! s'écria M. Gervais.

—Pas si fort, je vous en prie, papa, nous la réveillerions ! Pourquoi pas nous? Elle est si mignonne et si douce! Nous sommes à peu près du même âge, elle est orpheline et je l'aimerais bien. Quand je pense qu'hier encore elle était si alerte, si vive, pimpante comme une bergeronnette et que maintenant...

Elle n'acheva pas, s'inclina sur le lit et, avec d'innombrables précautions, embrassa Véronique sur le front.

Mais Véronique, cependant, ouvrit les yeux et lui prit la main.

—Ah! fit Denise, contrariée, je l'ai réveillée.

—Je ne dormais pas, mademoiselle, répliqua la blessée.

—Vous ne dormiez pas?



—Non; j'écoutais.

—Voyez-vous ça! fit M. Gervais en s'approchant.

—Et je pensais.

—A quoi pensiez-vous, mignonne? demanda-t-il en prenant sa main que Denise venait de quitter.

—A des choses... répondit-elle en détournant son regard du sien.

—Et vous ne voulez pas me dire ces choses? riposta-t-il en souriant.

—Si, balbutia-t-elle, car...

—Oh! père, interrompit Denise, ça la fatiguera.

—Alors ne dites rien, mon enfant, reprit M. Gervais; il ne faut pas vous fatiguer. Vous savez que le médecin le défend et...

—Et ça m'est égal, allez! répliqua-t-elle. D'abord, je sais aussi que je vais mourir...

—Taisez-vous! s'écria Denise; taisez-vous, pour l'amour de Dieu! Comment pouvez-vous parler ainsi?

—Parce que c'est vrai, mademoiselle, répondit-elle. Mais cela ne me chagrine pas. Au contraire, je suis bien contente, parce que...

Elle fit un violent effort et son jeune visage revêtit une singulière expression de volonté énergique.

—Parce que... reprit-elle, au moins comme ça vous me pardonnerez... Il faut toujours pardonner à ceux qui vont mourir!

—Mais...

—Oh! je sais bien; vous ne comprenez pas! Et pourtant, continua-t-elle, il faut aussi que vous compreniez pour me pardonner tout de bon... Et puis, je me repens, si vous saviez!... Vous êtes si bonne; si bonne que, tenez, mademoiselle, vrai comme je vous le dis, je ne regretterais rien au monde, ni ma santé d'autrefois, ni mes espoirs, ni rien, je le répète, si par ma

mort, je pouvais seulement faire un peu de votre bonheur...

—Elle a encore le délire, murmura M. Gervais.

—Oh! que non pas! fit-elle; je parle en sagesse et... je veux aussi parler en franchise. Aussi bien, ça m'étouffe de garder mon secret. Après ça, vous me jeterez dehors si vous voulez, ou vous me tuerez, ou vous ferez ce que vous voudrez, enfin! Mais... tout de même, il faudra pardonner. Oh! ça, oui, par exemple! Il faudra... J'ai trop peur de l'enfer!

Denise la prit dans ses bras et persuadée, comme son père, qu'elle était en proie au délire, chercha à la consoler par des caresses et de douces paroles.

Véronique la repoussa sans brusquerie, mais avec fermeté.

—Ecoutez, dit-elle, et vous comprendrez bien que je ne suis point folle.

Et, tandis que la pâleur de son visage se colorait soudain d'une tache rose aux pommettes et que ses yeux se creusaient davantage, Véronique baissant ses paupières pour ne pas voir l'indignation de M. Gervais et de Denise, vivement, d'une voix saccadée qui, par moments, s'étranglait dans sa gorge, Véronique avoua qu'elle-même avait mis le feu au château avec le désir et l'espoir de tuer... Mlle Denise!

Oh! la terreur de son âme! Oh! l'incrédulité, pourtant, de ceux qui l'écoutaient!

Ils ne voulaient pas le croire et, plus que jamais, la supposaient sous l'influence d'un délire martelant son cerveau.

Alors, pour les convaincre, elle avoua aussi la cause de son crime:

Elle était jalouse!



—Mais jalouse de qui ? demanda M. Gervais, pendant que Denise, ayant subitement conscience de la vérité, joignait les mains derrière son père et la suppliait, par ce geste, de ne pas parler.

Mais Véronique avait son idée.

—Jalouse du garde général, répondit-elle, parce que... j'étais amoureuse de lui et que, lui était amoureux de votre demoiselle...

—Que chantes-tu là ? s'écria M. Gervais dont la colère de la voix démentait l'indulgence des paroles.

—Je ne chante pas, monsieur, répliqua-t-elle; et puis, je n'ai pas dit que votre demoiselle aimait le garde, mais seulement que le garde était amoureux d'elle, ce qui n'est pas la même chose et ce qui n'est pas, non plus, étonnant. Pourquoi donc qu'il ne la trouverait pas belle et bonne, et parfaite, puisque c'est la vraie vérité ? Et ça n'est pas de sa faute, bien sûr, si son coeur s'en va vers elle. C'est des choses qu'on ne peut empêcher. Enfin, voilà... Mais il faut me pardonner ? Dites que vous me pardonnez, puisque je vais mourir. Oh ! je vous en prie ! Dites-le...

Elle avait croisé ses mains, des sanglots tremblaient dans sa voix et une angoisse poignante contractait son pauvre visage émacié.

—Je suis bien assez punie, allez !... reprit-elle. C'est le bon Dieu qui l'a voulu ; mais je suis bien assez punie. Personne n'a rien eu que moi. C'est juste, et je ne me plains pas ; mais il faut me pardonner ! Vous ne répondez rien ?... Vous ne voulez pas, mademoiselle Denise ?... Mon crime est trop grand !... Je suis perdue pour l'éternité alors ?... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! répéta-t-elle

par trois fois avec un désespoir désespéré déchirant.

Et, enfonçant sa tête dans l'oreiller, elle éclata en sanglots convulsifs.

—Oh ! père !... murmura Denise, les yeux pleins de larmes et la poitrine oppressée, dites-lui...

Mais il la repoussa.

—Laisse-moi, fit-il ; s'il est vrai que ce garde t'aime, tu as bien dû le remarquer ? Tu l'as remarqué, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

—Le misérable ! reprit-il.

Denise leva la tête.

—Pourquoi ce misérable ? reprit-elle. Qu'a-t-il fait pour que vous le traitiez ainsi ? Est-ce donc un crime d'aimer votre fille ?

—Mais tu l'aimes aussi ?

—C'est vrai, dit-elle bravement.

—Et tu as l'imprudence de l'avouer ?

—Vous m'avez appris à ne pas mentir, répliqua-t-elle.

Il y eut un silence pendant lequel on n'entendit plus que les sanglots éperdue de Véronique.

—Nous la tuons ! murmura Denise en s'approchant du lit.

—Eh ! fit impatientement M. Gervais, que veux-tu que j'y fasse !

—Je voudrais... je voudrais que vous lui disiez ce que je vais lui dire moi-même : Ne pleure plus, reprends courage, je te pardonne. Tu paies bien assez cher ta faute, ma pauvre enfant, continua-t-elle en s'efforçant de passer son bras sous la tête de la malade.

—Vrai ?... vrai ?... demanda celle-ci, vous... me pardonnez ?

—Oui, c'est bien vrai.

—J'ai... j'ai... com... mis... un crime pourtant ?

—Tu as souffert.



—Je suis bien coupable!

—Tu expies.

—Et c'est vous... vous qui... me consolez?...

—Tu rachètes ta faute par le repentir.

—Et... et alors... je n'irai pas en enfer?

—Mais non, bien sûr. Tu resteras avec nous... avec nous, si tu veux.

Les yeux de Véronique s'emplirent d'extase.

—Que vous êtes bonne! dit-elle. Mais votre père ne me pardonne pas, lui...

—Il pardonne aussi, répondit Denise.

Elle se tourna vers lui.

—Père bien-aimé, continua-t-elle, dites que vous pardonnez aussi ; je vous en prie!

Il les regarda toutes deux et, malgré lui, devant le regard suppliant de sa fille et le visage convulsé de Véronique, son coeur fut ému de pitié.

—Je pardonne... dit-il.

—Ah!... soupira la blessée.

Et ses yeux agrandis restèrent fixés sur les siens avec une telle expression de joie et de reconnaissance qu'aus sitôt sa bonne action trouva sa récompense.

—Et je voudrais autre chose encore, reprit Véronique après une pause; ça serait... eh bien! ça serait que vous pardonniez aussi au garde général et à Mlle Denise... Ce n'est pas leur faute s'ils s'aiment.

—Tais-toi, malheureuse! riposta M. Gervais.

Elle ne s'intimida pas.

Maintenant qu'elle était absoute de sa faute, elle se sentait forte et courageuse. Et puis elle-même avait une idée, un but qu'elle pouvait atteindre.

—Oh! fit-elle, j'aurai tôt dit, allez! Ça n'est pas de leur faute, que je répète, reprit-elle, malgré les signes que lui faisait Denise, et ils pourraient s'épouser, oui!...

—Mais elle est folle ! s'écria M. Gervais.

—C'est pourtant des choses raisonnables que je dis, répliqua doucement Véronique. J'ai fait du mal par jalousie et je voudrais réparer. Le garde est pauvre, mais c'est un monsieur tout de même, éduqué comme un riche. Et ça serait beau au moins qu'une demoiselle fortunée ne regarde pas à l'argent pour choisir son mari. Sans compter, s'empressa-t-elle d'ajouter, que le garde général est bien vu de tout le monde dans le pays. Pour ça, on peut le dire! Tout le monde l'estime et l'aime, et peut-être qu'il sera quelque chose de plus qu'un garde, quelque jour, par ici. Un personnage comme M. Leformi, par exemple...

Véronique était intelligente et le prouvait en parlant de M. Leformi, le député dont justement, M. Gervais convoitait la succession aux prochaines élections.

—Ainsi, fit-elle en manière de conclusion. Alors pourquoi donc que... que...

Mais soudain elle s'interrompit. Une pâleur plus exsangue envahit son visage et, d'un mouvement brusque, elle se dressa sur son séant et sembla écouter.

—C'est lui..., dit-elle à voix basse. Je l'entends... Il vient prendre de mes nouvelles... Vous les ferez marier, pas vrai, monsieur Gervais?... Moi... Ah! j'étouffe!...

Sa tête retomba sur l'oreiller, tandis que Denise appelait au secours et que M. Gervais, cruellement impres-



sionné, en proie à une foule de sentiments divers et confus, restait debout à la même place, les yeux fixés sur le visage de Véronique, qu'il ne croyait pas morte et qu'il ne songeait cependant pas à secourir.

Il restait comme pétrifié. Et, au milieu de son cauchemar éveillé, dans l'espèce de torpeur soudaine qui engourdisait son esprit, voilà qu'une seule idée surgissait nettement du chaos des autres.

Le garde général André Dechaume, connu, estimé et aimé de tout le monde, pourrait, s'il le voulait, être député un jour.

Pour que cette enfant l'eût dit, il fallait bien qu'elle en eût entendu parler.

Le malheur était qu'il ne pourrait vouloir.

## VIII

Jamais, à Pardonne, tant d'événements ne s'étaient succédés avec cette rapidité—en moins de six semaines : la fête votive, l'incendie, le terrible accident survenu pendant cet incendie à la petite servante des Arit, sa mort qui attira la compassion de tous et, enfin, le mariage, qui allait être célébré prochainement d'André Dechaume avec Mlle Denise Gervais.

Car le garde général allait épouser la jeune châtelaine.

Était-ce bien possible ?

On ne parlait que de cet événement sensationnel, non seulement dans la ville, mais dans tous les environs où, comme l'avait dit Véronique, André était connu, estimé et aimé.

Mlle Julie en avait les oreilles rabattues. Du moins le disait-elle pour s'excuser de sa constante mauvaise humeur était autrement grave qu'on

pouvait le supposer, car, seule, entre tous les gens du pays—les Gervais en ayant gardé le secret—elle savait qui avait mis le feu aux Ondettes et à quel mobile Véronique avait obéi.

Et elle ne se dissimulait pas que sans elle, sans ses perfides insinuations, le soir du bal, faisant passer en elle toutes les rages de son propre cœur, excitant sa jalousie jusqu'au paroxysme du crime, elle n'eût pas commis celui-là !

La grande coupable, c'était elle, et doublement coupable, puisque Véronique était morte.

Ainsi voilà où aboutissait son désir de vengeance ! A la mort de Véronique et au mariage d'André avec Denise !

Mais ce n'était pas ce mariage qui la troublait le plus, car, entre les visages heureux de Denise et d'André, toujours, toujours, désormais s'interposerait le pauvre visage de la petite servante, tel qu'elle l'avait vu après sa mort, la mère Arit ayant, à toutes forces, voulu l'emmener avec elle aux Ondettes pour l'embrasser une dernière fois.

Elle l'avait embrassée... sur le front, entre les boucles encore rebelles de ses cheveux bruns, et il lui avait semblé qu'elle tressaillait sous son baiser. Depuis, la mercièrre n'était plus la même et les gens qui s'étonnaient n'en sauraient jamais la cause.

Le garde général et Mlle Gervais allaient se marier.

Et cet événement, le plus important, défrayait toutes les conversations. A vrai dire, celui qu'épouserait Mlle Gervais ne serait plus le garde général André Dechaume, mais seulement M. André Dechaume ; le jeune homme ayant, pour complaire et obéir à M. Gervais, envoyé sa démission.



Quand on donne à sa fille une dot de cinq cents mille francs, on ne prend pas pour gendre un modeste fonctionnaire, à un traitement annuel des plus modiques.

Cependant il ne faudrait pas croire que ce fût pour acquiescer au dernier voeu de Véronique que M. Gervais avait consenti au mariage de sa fille avec celui qu'elle aimait, ni même peut-être autant pour satisfaire celui de Denise que pour l'espoir de réaliser, avec lui, le rêve ambitieux de sa vie, celui que Véronique avait si adroitement évoqué en disant qu'André Dechaume pourrait, s'il le voulait, remplacer M. Leformi.

Remplacer lui-même M. Leformi aux prochaines élections qui devaient, maintenant, avoir lieu dans quatre mois! Mais c'était le but unique de ses pensées, celui vers lequel tendaient ses efforts, et personne ne devait plus l'ignorer, depuis qu'il ne se gênait pas pour réclamer les suffrages à venir chez tous les patriotes et bons républicains.

Ah! vraiment, on disait qu'André Dechaume serait facilement élu s'il le voulait? Les gens, en cela, parlaient à tort et à travers.

D'abord, son titre de fonctionnaire lui interdisait la manifestation d'une opinion quelconque et, dès lors, ce que l'on pouvait dire n'était que peine perdue; ensuite, il était pauvre, et ne pourrait donner sa démission. Mais en lui accordant sa fille et levant ainsi les obstacles, il en bénéficierait lui-même.

C'était bien assez qu'il épousât Denise, dont il était fou et qui l'adorait, elle le lui avait avoué; s'il l'acceptait pour gendre et le faisait riche, ne devait-il pas, au moins, profitant de la sympathie des gens, lui obtenir les voix qu'on lui eût données à lui-même.

Oh! oui, certes, il le ferait.

Et, indépendamment de son concours, rien que son mariage avec Mlle Denise attirerait tous les suffrages à son beau-père, un homme que l'on avait cru, au début, très orgueilleux et bourru, quand il était, au contraire, un brave homme, pas fier, généreux et mettant ses principes en action.

Voilà surtout pourquoi M. Gervais avait consenti à cette union lorsque, peu de jours après la mort de Véronique, il était, de lui-même, revenu sur cette question si redoutée de sa fille, et dont la solution heureuse et imprévue la bouleversait encore.

Plus tard, quand il serait député et que son gendre et Denise reviendraient de leur voyage de noces, il s'occuperait d'André, bien résolu, avait dit le jeune homme, à s'ouvrir une nouvelle carrière. Cela ne serait pas difficile, puisqu'il était jeune, instruit, admirablement doué intellectuellement, et que M. Gervais l'aiderait de son influence et de sa fortune.

Il semblait à André qu'il rêvait ou qu'il devenait fou, et la mère Arit, chez qui il continuait d'habiter, perdait d'elle-même un peu la tête d'entendre parler de ce mariage et de voir tous les préparatifs de fête pour ce jour-là, qui paraissait à tous si long, si long à venir, et qui arriva pourtant, ensoleillé et pimpant comme l'aube de l'été et du bonheur.

Enfin!

Ce jour-là, il ne restait personne dans les maisons de la ville parce que tout le monde avait voulu voir les mariés, la mariée surtout, ardieuse et ravie sous son long voile de tulle et sa couronne de fleurs d'orangers.

Ah! qu'elle était donc jolie! si jolie que le petit Jean Jobin, le fils du sabotier, toujours au premier rang



quand il s'agissait de voir, s'écria sur son passage:

—On dirait la fée des neiges dans mon livre de contes!

Cela fit rire tous les curieux qui entendirent et qui formaient une double haie près de l'église où elle entraît en ce moment.

Denise aussi entendit. Elle regarda le garçonnet, lui sourit avec la pensée reconnaissante qu'elle lui devait un peu de son bonheur, puisque c'était auprès de lui qu'elle avait vu pour la première fois celui qu'elle aimait et dont le regard épris ne quittait pas, en ce moment, sa nuque dorée et sa taille svelte.

Puis, par un enchaînement d'idées facile à comprendre, cette même pensée reconnaissante s'envola du garçonnet qui l'admirait à celle dont les yeux ne s'ouvriraient plus jamais, mais dont il lui semblait que l'âme rachetée doublement, absoute par la souffrance et par le repentir, frôlait doucement la sienne dans l'extase où elle se perdait.

Tandis que là-bas, dans un coin plein d'ombre, fraîche et embaumée du parfum des fleurs et de l'encens, Mlle Julie sentait peser sur elle comme un fardeau qui l'écrasait, le poids de son crime inutile et que rien, désormais, ne pourrait réparer.

FIN

**DANS LE PROCHAIN No DE LA "REVUE POPULAIRE"  
NOUS PUBLIERONS UN ROMAN**

qui aura pour titre

**"SOUS LE JOUG DU MENSONGE"**

Par **JEAN DAYOL**

C'est un très joli roman que vous lirez avec intérêt

**FAITES-EN PART A VOS AMIS ET RETENEZ VOTRE  
NUMERO DES MAINTENANT.**



## UN PETIT CHEF-D'OEUVRE

## FLEUR DES MAQUIS

Par GEORGES DE LYS

## I

L'automne resplendissait; les pampres diaprés égrenaient en larmes d'or leurs lourdes grappes de muscat, et plus haut dans la montagne, à travers les écorces, riait une récolte moins riche mais aussi bienfaisante, la châtaigne, ce pain de Corse.

De la puissante membrure des arbres nourriciers, les gousses éparpillaient sur l'herbe les fruits bruns et les cupules velues. Juché dans la ramée, Guid Arrigo Rosoli, les manches retroussées sur ses bras musclés, dorés des rayons que verse le généreux soleil, gaulait; les fruits pleuvaient, jonchaient le sol. Il s'arrêta, étancha d'un revers de main son front en sueur, brandit de nouveau son bâton et faucha les feuilles d'un grand coup.

Elles l'enveloppèrent de leur tombée d'ailes brisées et, comme l'écho de leur plainte, un cri douloureux arrêta son bras levé pour frapper encore.

Là, sous lui, dans la venelle, une fille pressait de sa main sa joue atteinte. A travers les branches, Guido la reconnut:

—Anna Dea!

Il s'est laissé choir le long du tronc, s'écorchant les genoux, et aussitôt il

est près d'elle. Il balbutie, écarte doucement la main de la blessure. A la peau fraîche de la joue en fleur perlent des gouttes rosées. Il se désole, elle sourit.

—Ce n'est rien, Guido; j'aurais dû me garer.

Mais il se lamente, s'accuse; c'est lui, lui le maladroit, qui l'a blessée.

Devant ce chagrin si disproportionné au dommage, Anna Dea s'égaye en une fusée de rire. Déconcerté d'abord, le jeune homme l'imita. Cependant la joue est rouge, une fraîche source est proche, il veut l'y conduire.

Ils s'enfoncent sous la feuillée, babillent comme de gais oiseaux, oublieux déjà du but de la course, qui les mène côte à côte, dans l'ivresse des solitudes. Et leurs pas machinalement s'égarant; ils perdent le sentier, le torrent leur barre la route.

Encaissé sur cette rive, il affleure l'autre bord, plus bas, dans le petit bassin, où se brise une cascatelle.

—Attends! a crié Guido.

D'un poing cramponné à une souche, il a sauté dans le courant; seule, sa tête dépasse la berge. Il se campe, ouvre les bras, la poitrine élargie.

—Sauter!

Elle hésite, honteuse. Elle s'accroupit, prête à glisser le long du talus ro-



cheux. D'un bond, le gars l'a saisie, emportée à l'autre bord et la pose sur l'herbe, lentement, comme à regret. Une flamme aux pommettes, elle cache sa face dans les paumes. Sur le coeur de l'homme s'est éveillé son coeur. Et l'amour naissant déborde en lourdes larmes.

—Tu pleures?

Il s'est agenouillé devant elle, anxieux. Elle secoue le front, entre ses doigts disjoints luisent son regard ému et son heureux sourire. Elle abandonne les mains aux mains qui les appellent, et fronts rapprochés, leurs prunelles confondent leur rayon d'amour.

L'aveu jaillit:

—Je t'aime! Veux-tu être mienne?

—Mon père t'estime, je le veux.

Viens avec moi qu'il nous bénisse.

Et la bénédiction du père les fiança.

Les noces furent fixées. Guid'Arrigo en hâta les apprêts; il se rendit à Sartène pour affaires et choisir l'anneau d'alliance.

## II

Dans la pesante torpeur de midi, la salle allonge son rectangle écrasé par le plafond bas aux poutrelles enfumées; à travers la pénombre, les tables nues découpent leurs arêtes géométriques et leurs pieds s'enchevêtrent vaguement avec les barreaux confus des chaises alignées. Sourdant des volets clos, çà et là filtre un rayon de soleil qui vient joyeusement diamonter, en d'étroites bandes lumineuses, le vol bourdonnant des mouches et la danse des atomes.

Près du comptoir, dans l'angle le plus reculé du cabaret, trois hommes sont accoudés. De nombreuses bouteilles vides s'entassent sur la table voisine. Un d'entre eux, don Antonio

Lovinchi, bat d'une main lourde un jeu de cartes grasses... Et la partie se continue, silencieuse.

Le même joueur perdait sans cesse. On reconnaissait en lui le montagnard à son costume fidèle aux vieilles modes nationales. Le long bonnet pointu de laine brune et pelucheuse retombait sur l'épaule, la veste marron de velours côtelé s'ouvrait sur la ceinture rouge qui sanglait les culottes dont le bas se perdait en de hautes guêtres de cuir fauve. A droite de la poche intérieure de la veste sortait l'extrémité du fourreau du stylèt prêt ainsi à être saisi de la main gauche, pour que la droite n'ait plus qu'à dégaîner.

Soudain le montagnard se lève et d'un geste brusque balaye la table.

—Hé... s'exclament les autres, que veut dire ceci, Guid'Arrigo Rosoli?

—Cela veut dire, mâchonna Rosoli, les dents serrées, les lèvres frémissantes, que vous allez me rendre mes cent francs.

—Te rendre?

—Oui, mes cent francs, entendez-vous? Car toi, Lovinchi, tu t'entends avec Gian-Battista Scinetto pour me voler mes écus.

—Hé! riposta don Antonio, tiens ta langue. Nous te pardonnons pour ce coup: la perte et le vin ont troublé tes esprits. Mais n'en dis pas plus ou les stylets vont entrer en jeu.

Le cabaretier s'interposa; il ne voulait pas de scandale chez lui:

—Tu as perdu, Guid'Arrigo; ceux-ci jouent loyalement, ce sont pour moi de vieilles connaissances. Allons, mets tes mains dans leurs mains, sans rancune, et moi je vais chercher une fiasque de mon vieux Tallano pour trinquer à votre accord.

—Je veux mes écus, hurla Rosoli, en frappant sur la table voisine, d'une



telle violence que les bouteilles accumulées furent culbutées et roulèrent sur le dallage avec un grand fracas de verre brisé. Une dernière fois, vous autres, voulez-vous me les rendre?

—Hé! non.

—Nous nous reverrons, menaça Rosoli en sortant du cabaret.

Les gagnants ne tardèrent pas à le suivre, après avoir réglé la dépense.

—Allez, allez, mes fils, marmottait l'hôte, en balayant les débris de verre; battez-vous, lardez-vous, mais pas chez moi, vous serez mieux dans la rue ou en rase campagne.

Et philosophiquement, il serra dans son comptoir la recette, sous les espèces de trois belles pièces de cent sous.

\* \* \*

Guid'Arrigo Rosoli était venu de Quenza vendre des porcs à Sartène. Lovincho et Scinetto avaient lié connaissance avec lui et l'avaient emmené au cabaret. Là, ses nouveaux amis lui avaient proposé une partie de "scopa", ce jeu corse dans lequel les figures et les cartes basses sont seules employées. Soit grâce à l'entente des deux compères, soit malechance, l'argent de Rosoli passa de son escarcelle dans leurs ceintures.

Sartène est une étrange petite ville, accrochée au versant d'un contrefort de l'Incudine, égayée par les oliviers qui l'entourent comme d'un verger.

Sur son front surplombent les roches grises, les mornes effrités et menaçants; à ses pieds se développe la grasse vallée de Rizzanese qui fuit, déroulant son cours sinueux jusqu'au golfe de Valinco, où le limon de ses flots tortueux s'efface dans l'azur des eaux méditerranéennes.

La région de Sartène a conservé dans toute leur sauvagerie primitive

les vieilles moeurs corses; la poudre y parle fréquemment et les stylets semblent d'eux-mêmes jaillir de la veste. Là, une seule loi est en honneur: la loi de Lynch. Une querelle se termine-t-elle par un meurtre... l'héritier de la victime déclare la vendetta à l'homme homicide. Dès lors, pour ce dernier, plus de repos; il lui faut vivre l'oeil en éveil, l'oreille au guet; songer qu'à tout coude du chemin, qu'à chaque touffe du maquis, veille peut-être l'ennemi, le doigt sur la détente. Pas même de répit dans la maison barricadée; qu'un bruit insolite, que le désir de respirer une bouffée d'air amène l'homme à la fenêtre... une balle siffle... Garde-toi, je me garde.

\* \* \*

Guid'Arrigo Rosoli s'était rendu à la gendarmerie afin de porter plainte contre ceux dont il se jugeait la dupe. Le gendarme, auquel il exposa son cas, le renvoya au brigadier qui, à son tour, en référa au maréchal des logis. Ce dernier prononça, après s'être longuement torturé la moustache, que Rosoli était dans son tort, le jeu étant une contravention aux lois, et qu'il devait s'estimer heureux s'il ne verbalisait pas contre lui. Il n'aurait eu qu'à ne pas jouer, mais ça lui servirait de leçon et lui apprendrait à faire meilleur usage de son pécule. En vain tempêta Guido, il ne réussit qu'à se faire mettre à la porte.

Dans la rue, son sang tumultueux s'affola de vengeance. Il gagna l'osteria où il était descendu, prit son escopette, en vérifia les amorces. Mais alors il songea à une brune fille, à Anna Dea, la promise d'aujourd'hui, la sposota de demain, et pour la première fois la vie errante du maquis l'ef-



fraya. Il dompta sa révolte et résolut de partir sur l'heure pour Quenza.

Il traversait la ville à grandes enjambées, quand, dans un débit de tabac, il aperçut ses deux adversaires qui le montraient au doigt et s'égayaient à ses dépens. Une bouffée de rage chauffa son cerveau, l'envahit tout entier. Il se détourna de sa route et entra dans la boutique :

— Une dernière fois, rendez-moi mon argent !

— Non !

Le canon s'abaissa, striant le mur des ondes lumineuses que son acier reflétait au soleil ; une double détonation roula, prolongeant ses échos dans les gorges de la montagne. Sur les carreaux, dans la fumée, deux hommes gisaient : Scinetto, l'épaule fracassée, don Antonio Lovinchi mort, un trou entre les deux yeux...

Déjà les passants obstruaient la porte. Rosoli franchit les corps de ses victimes, cherchant une issue par les derrières de la maison.

Le patron, derrière son comptoir, restait dans une neutralité stricte.

Guid'Arrigo a traversé deux pièces ; il ouvre une fenêtre, recule... La muraille se dresse à pic sur un rocher à plus de huit mètres du sol.

Il revient sur ses pas, le stylet au poing, faisant de l'autre main tourner son fusil déchargé comme une massue, prend son élan pour trouer la foule, mais il se trouve face à face avec Giuseppe Lovinchi, frère du mort.

L'impétuosité de la course lui fait bousculer cet ennemi désormais mortel et dont le premier coup de feu siffle à son oreille ; le voici dans la rue, il fuit. Une nouvelle détonation vibre. Guid'Arrigo reçoit un choc à l'épaule ; il trébuche, mais, rassemblant ses for-

ces, il franchit la rampe de la route en corniche et dévale les pentes.

Giuseppe l'a suivi. Au parapet il s'arrête, s'agenouille les coudes appuyés au rebord du granit, il visé attentivement le fugitif et tire...

Nouveau tressaut du malheureux...

Autour de Lovinchi, les applaudissements éclatent :

— Touché !

— Il en tient.

Giuseppe recharge hâtivement son arme.

Anxieuse, la population suit de l'oeil le fuyard qui titube, perdant son sang par deux blessures. Cette chasse à l'homme la passionne et Lovinchi ajuste encore :

— Trop court !...

La balle a ricoché dans des cailloux sur les traces de Guido, qui bientôt va se trouver hors de portée, et un murmure de désappointement roule sur la foule. Rosoli s'épuise en efforts suprêmes ; un petit mur en pierres sèches lui barre le chemin ; de l'autre côté c'est le salut ; en tout cas, il pourra recharger là son arme et attendre sur la défensive Lovinchi s'il ose le poursuivre. Il s'efforce de franchir l'obstacle, retombe, grimpe encore et un nouveau projectile vient s'aplatir à ses côtés.

Enfin, d'un élan désespéré, il se cramponne au faite, l'enjambe... il va échapper... et un cri de rage retentit là-haut. Mais au moment même, il chancelle, s'abat, les reins cassés.

Un hurra de triomphe saluait Giuseppe, quand résonna ce cri :

— Les gendarmes !

La foule reflua, se tassa, mettant entre la force armée et le meurtrier une massive barrière : Lovinchi prit sa course vers le maquis.



Les gendarmes arrivaient, essouffés, car leur caserne est sise à l'extrémité supérieure de la ville que sillonne seule une longue rue en lacet. Deux se lancèrent à la poursuite du fugitif; mais, avant qu'ils eussent forcé la résistance passive des assistants qui obstruaient la route, l'homme avait disparu sans laisser d'indice sur la direction suivie. Les soldats de la garnison qui revenaient de la manoeuvre avaient été, de loin, les témoins du drame. Ils avaient couru et n'étaient arrivés que pour relever Rosoli expirant. Ils façonnèrent rapidement une civière et reprirent le chemin de la ville, escortant le funèbre convoi.

Au devant d'eux accourut le père Lovinchi, brandissant un pistolet. L'agonie du malheureux Guido n'apaisa pas sa soif de vengeance; il vociféra:

—Tu vas mourir, mais avant que tu meures, tu porteras mes marques.

Et il abaissa son pistolet.

Les soldats s'interposèrent.

—Qu'est-ce que ça vous fait, puisqu'il va mourir, hurlait le vieillard. Est-ce que nos haines vous regardent, "pinsuti"? Je veux tremper mes mains dans le sang de l'assassin de mon aîné, de mon Antonio...

On désarma ce fanatique; le lugubre cortège entra dans la ville, et l'agonisant fut déposé à l'hôpital où il expira la nuit suivante.

Le surlendemain eurent lieu les doubles funérailles. Toute la population de Sartène suivait le cercueil de Lovinchi. Des exclamations rauques, des imprécations farouches, de sauvages plaintes s'exhalèrent de la bouche des femmes, tandis que les hommes marchaient muets et sombres.

En armes, septante parents et amis de Guid'Arrigo Rosoli étaient descendus de la montagne; ils escortaient

son convoi, le fusil armé, le doigt sur la gâchette. Le corps, porté à découvert, ballottait sur la civière, et le mouvement avait déclos les paupières qui montraient les orbites vitreuses, les lèvres qui grimaçaient sur les dents un rictus.

Les deux cortèges se croisèrent; un frémissement secoua les hommes des deux partis; une bataille générale flotta dans l'air... Mais la gendarmerie était là, revolver au poing, mousquet à l'épaule; derrière eux brillaient les baïonnettes des fantassins, et chaque escorte s'éloigna lentement, non sans s'être jeté du regard un sanglant défi et une promesse d'intarissable haine.

### III

Dans l'incendie du soleil couchant, la troupe des montagnards profilait sa théorie sombre sur la route aveuglante. On arrivait.

Alors, du village déboucha une femme échevelée, qui, les bras levés, marchait au convoi. Sur leurs cernures, marbrées comme des ecchymoses, ses yeux noirs, profonds, étincelaient, et la matité du visage jeune faisait plus terrifiante la flamme de désespoir haineux que dardaient les prunelles. A son approche, le cortège s'arrêta.

Elle allait, à travers les hommes décoiffés sur son passage, droit à la civière où gisait le corps de Guid'Arrigo souillé par la poussière et tuméfié par la canicule. Elle allait au fiancé qui, en mourant, avait emporté avec lui sa jeune fleur d'amour.

Elle contempla la triste dépouille, sans horreur, les yeux secs et d'un geste ferme prit une main qui pendait.

Alors, elle se détourna, son regard pesa sur les hommes, et sa voix s'éleva vibrante:



—Combien ont payé?

Un silence plana. Les hommes tortillaient, entre leurs doigts fébriles, le bonnet poilu et courbaient leurs têtes découvertes. Anna Déa les dévisagea lentement et reprit:

—Je vous demande combien il y a aujourd'hui, à Sartène, de deuils qui vengent le mien, le nôtre. Etes-vous muets? êtes-vous des hommes? Votre poudre a-t-elle fièrement parlé?

Frémissante, elle se haussait, l'oeil fixe, l'oreille attentive. Personne ne répondait...

Oh! les lâches qui n'avaient pas vengé leur compatriote, leur ami, son fiancé!

—Etes-vous des montagnards corses, cria-t-elle, ou des vieilles femmes bavardes? Ah! on peut tuer les vôtres, souiller vos épouses et vos filles; vous tendez le front à l'injure comme les boeufs au joug!... Et les citoyens de Quenza mériteront jusqu'au mépris du Lucquois!

Orlando Rhinetti, cousin de Rosoli et d'Anna Dea, Ponsevero, s'approcha et parla:

—Cousine, tu juges mal. Les montagnards de Quenza sont des hommes, et ils pardonnent l'injure que ton désespoir leur a jetée sans les atteindre. Nous aurions su faire à Guid'Arigo de sanglantes funérailles, dignes de lui, si entre ceux de Sartène et les nôtres ne s'étaient dressés les gendarmes et les soldats.

—Que m'importe, Orlanduccio? répliqua l'ardente fille.

Mais sa force nerveuse la trahit, elle se jeta, sanglotante, sur le corps de son fiancé, couvrant de baisers son front glacé et ses yeux ternes...

—Oh! mon Guido, ne seras-tu pas vengé?

Puis, comme honteuse de ses larmes, elle se redressa, maîtresse de sa douleur, d'un geste remit en route le convoi, qu'elle suivit grave et farouche.

\* \* \*

Le lendemain, vêtu du costume national, Guid'Arigo Rosoli allongeait ses membres rigides sur la table longue dressée devant le seuil de son logis. La tête coiffée du bonnet pointu se renversait, tirant le cou et faisant saillir le thyroïde dont le sommet, au méplat accusé, prenait sous les jeux de lumière des tons polis par l'usage sur la teinte bronzée de la peau; telle une antique statue d'airain dont une prééminence souvent frôlée montre à nu le cuivre, luisant comme une blessure fraîche.

A la nouvelle de la mort de Guid'Arigo, parents et amis se sont rassemblés. Il en est venu de Sorbollano, de Serra di Scopamène, de Mana et de Levie.

Les plus robustes sont allés à Sartène chercher la mortelle dépouille, les autres sont restés au village pour les funérailles. Tous, maintenant, sont groupés autour de l'estrade mortuaire là, en pleine rue, sous le grand soleil, immobiles et silencieux.

La porte du logis s'est ouverte; la mère et la fiancée s'avancent, le front courbé sous le voile de deuil, et tombent à genoux auprès du cadavre. Les gémissements hululent, les sanglots glapissent, quand Anna Dea se redresse, écarte l'étoffe noire qui lui couvre la face.

La main droite sur la main glacée du mort, elle impose de la gauche silence à la foule. Tout se tait. Alors, de ses lèvres inspirées s'exhale, guttural, le chant funèbre, se déroulant en



mélopée, se prolongeant en accords poignants et lamentables; la vierge improvise son vocero:

“L'éclair a brillé, suivi de la foudre,—le fier montagnard chancelle et tombe,—le sol a tremblé sous la chute de son corps—et la rosée des nuits a pleuré ses larmes—sur le vaillant qui n'est plus.

“Tel le souffle desséchant du Libeccio—brûle la fleur et mine le laricio dans leur sève,—la vieille Mort garde ses baisers pour les jeunes fronts.

“Tu n'entendras plus la chanson des merles,—la voix majestueuse de nos torrents écumeux,—ni dans le maquis les sonnailles du tintinajo—dont le son te guidait vers la pastoure—qui t'aime et qui à jamais t'attend.

“Ah! celui qui faucha ta vie eût dû me frapper avec toi.—Ne craint-il pas ma vengeance?—En t'atteignant au coeur, il a mis dans le mien l'inextinguible haine.—Et tu n'es pas vengé!”

Orlando s'est avancé; dans sa main robuste, il étreint celle du mort et de sa fiancée, puis sa voix mâle continue la cantilène:

“Mort!... Salut à nous!—De ta race je reste.—Trop jeune tu n'as pas de fils pour l'héritage sanglant.—Mais par le Christ et la Madone,—moi ton plus proche, ferai ta vengeance—Dors content; le sang lavera ton sang.”

Les vociférations éclatent, scandées de plaintes traînantes; les femmes, de leurs ongles, se balafrent les joues et, dans l'exaltation de leur désespoir, déchirent leur corsage; les mains griffent les épaules et les seins, les strient d'éraflures sanguinolentes, puis secouent sur le cadavre cette aspersion sauvage.

Le prêtre est là. Le mort est couché dans une bière découverte. Le convoi s'achemine à travers le maquis, vers

la sépulture familiale édiflée dans le champ de mort. Au bord de la fosse, avant que la terre croule sur le corps, un crépitement de fusillade salue, une dernière fois, Guid'Arrigo Rosoli, le meurtrier, qui attend son meurtrier dans l'éternité.

#### IV

Les jours, les semaines, les mois ont coulé: Anna Dea demeure rigide sous le deuil des veuves, elle, la vierge volontairement vouée au célibat. Son âme ne connaît plus que la haine, et la rosée qui pourrait faire refleurir son coeur serait seule une pluie de sang. Muette, farouche, elle passe dans le pays comme un fantôme sous un noir suaire. Hélas! hors en son âme, Guid'Arrigo est presque oublié.

Tout d'abord, Orlando Rhinetti, fidèle aux devoirs du sang, s'était mis en campagne; parfois il restait plusieurs jours absent, puis rapportait à Anna Dea, impatiente, le récit de son expédition. Elle l'écoutait, l'oeil flamboyant à chaque indice propre à faire découvrir la piste du meurtrier, morte à chaque déconvenue. Peu à peu, elle crut découvrir en Orlando une humeur jalouse du culte immuable qu'elle gardait au défunt; son zèle se relâcha; il sembla las de poursuivre un ennemi insaisissable; personne, affirmait-il, ne savait ce qu'était devenu Giuseppe Lovinchi. Qui sait, peut-être avait-il quitté l'île et gagné la Sardaigne. Mais Anna Dea branlait la tête; elle le sentait là, près d'elle, à la portée de sa vengeance.

Orlando annonça un jour la mort du père Lovinchi dont il épiait les pas, et, dit-il, avec lui échappait le seul fil conducteur qui eût pu l'amener à découvrir le bandit. Il renonçait dès lors à une chasse inutile.



Anna Dea le regarda, assurée maintenant de la rancune jalouse qui détachait Orlando de sa vengeance. Elle comprit, fixa le jeune homme les yeux dans les yeux, et lui dit :

—Ma main ne se posera que dans celle qui aura lavé mon injure. Sache-le, Orlando, j'ignore si mon coeur peut aimer encore, mais sois certain que je ne saurais être à un homme tant que Guid'Arrigo, dans sa tombe, criera vengeance. Tu m'aimes, je le sais, mérite-moi.

—Tu seras mienne, si je te venge ?

—Je ne te promets pas mon amour, mais je ferai ta volonté. Je te vouerai ma reconnaissance et ma vie. Tu as ma parole.

## V

Anna Dea habitait avec son vieux père un logis dans la campagne. Elle s'y trouvait seule, le vieillard ayant dû s'absenter pour quelques jours, lorsqu'un homme en sueur, hors d'haleine, se rua dans la pièce d'entrée.

—Par la Madone, sauvez-moi ! implora-t-il.

—Qui êtes-vous ?

—Un malheureux traqué par les gendarmes.

—Vous êtes chez des Corses ; soyez sans crainte, vous êtes mon hôte.

Elle ouvrit une porte, poussa le bandit dans une chambre.

—Là, dans ce coin, derrière les rideaux du lit ; il y a une niche sous une seconde tenture ; hâtez-vous, j'entends marcher.

A peine était-elle revenue dans la première pièce que deux gendarmes en franchirent le seuil.

telle dignité chaste, qu'interdit, le brigadier en retroussant sa belle moustache et dévisageant la belle fille d'un regard conquérant, n'avez-vous pas vu

un bandit à qui nous donnons la chasse depuis deux heures ? Il a sûrement passé par ici.

—Je n'ai vu personne, répondit simplement Anna Dea.

—Faites excuse, ma belle enfant, insista le brigadier goguenard, mais je ne puis vous croire sur parole, malgré la galanterie française que je me pique de pratiquer. Notre homme n'a pu prendre un autre chemin. Je me vois forcé de visiter la maison.

—Faites ! dit-elle d'un air dédaigneux et superbe.

Le gendarme, sur un signe de son chef, grimpa au grenier. Le brigadier, avisant la trappe de la cave, la souleva et éclaira l'intérieur d'un tison pris au foyer. Rien de suspect ne lui apparut. Il laissa échapper l'anneau et se dirigea vers la pièce où Anna Dea avait caché le fugitif.

—Ma chambre, monsieur, dit-elle.

Ces mots furent prononcés avec une telle dignité chaste, qu'interdit, le brigadier s'arrêta, la main sur le loquet de la porte déjà entre-bâillée. Il coula seulement un regard furtif dans l'intérieur, puis referma l'huis en s'inclinant.

Le bandit était sauvé.

Mais Anna Dea ne sut pas dissimuler l'éclair de satisfaction qui illumina ses yeux sombres, et la méfiance revint au brigadier. Néanmoins il se sentait intimidé et n'osait affronter de face la jeune fille. Il eut recours à un stratagème.

—Pardon encore, mademoiselle ; nous allons partir, mais nous sommes exténués, nous mourons de soif. Pourriez-vous nous donner une bouteille de vin frais—en payant, bien entendu ?

—On ne paye pas pour boire chez nous, nous ne tenons pas une osteria.



Mais nous ne refusons jamais un verre de vin à qui nous le demande.

Elle releva la trappe et descendit à la cave.

Dès qu'elle eut disparu, le brigadier, sans bruit, alla ouvrir la porte et pénétra dans la chambre. Il visita une armoire où étaient pendues les hardes de la jeune fille dont sensuellement il mania l'étoffe et aspira l'odeur. Il s'approcha ensuite du lit et se pencha pour voir derrière les rideaux.

—Monsieur!... s'exclama une voix indignée qui le fit se redresser, penaud, la main à la visière comme un soldat pris en faute par son chef.

—Vous vous méfiez de moi, lorsque je vous traite en hôtes, dit Anna Dea, méprisante.

Il s'excusa, balbutia en suivant la jeune fille qui lui avait tourné le dos et posait sur la table la dame-jeanne et deux verres; il lui parlait dans le cou, cherchant des mots aimables.

—Buvez! dit-elle, après avoir rempli les verres.

—A la santé de la compagnie, dit poliment le gendarme.

Ils le saluèrent de leurs gobelets, trinquèrent, s'essuyèrent les moustaches du revers de la main et sortirent.

A quelques pas de là, le brigadier dit au gendarme:

—Reste en embuscade. Je vais chercher du renfort. L'homme doit être ici.

Et il s'éloigna à grands pas.

De la fenêtre, Anna Dea le vit seul descendre la côte. Elle pressentit l'embûche et vint prévenir le fugitif. Elle le trouva pâle, ému du danger qu'il avait couru, pensait-elle, tandis que son trouble provenait d'une cause qu'elle ne pouvait soupçonner.

—On vous guette, dit-elle. Le brigadier est seul parti; il reviendra cer-

tainement cerner la maison avant la nuit. Obéissez-moi et je vous sauve.

—Parlez!

—Voici le rasoir de mon père; coupez vos moustaches. Vous êtes mince, à peine plus grand que moi; mes vêtements vous iront. Prenez-les. Hâtez-vous. Je vous attends dans la cuisine, sitôt prêt... Ah! ajouta-t-elle, gardez-vous d'être vu par la fenêtre.

Un instant après, le bandit apparut transformé. Il était charmant avec sa brune figure imberbe, sa taille bien prise dans le corsage d'Anna Dea qui le sanglait un peu. Elle, depuis un an impassible, lui sourit.

Elle voulut elle-même lui placer sur les cheveux la cape de drap noir, puis elle lui donna du pain, du jambon, une gourde de vin.

—Cachez cela sous vos jupes, dit-elle, et maintenant, partez!

—Et mon fusil?

—Demain, à la nuit, je le porterai là-haut, dans le creux de ce hêtre que vous voyez sur la montagne. Ne venez le prendre qu'au milieu de la nuit. Jusque-là, cachez-vous dans le maquis, vous y serez plus en sûreté qu'ici. Allez, et que Dieu vous garde!

Il s'inclina, lui prit les mains et les baisa:

—Que la Madone bénisse vos amours! répondit-il avec émotion.

Le jeune homme sortit de la maison et s'éloigna d'une démarche aisée par le chemin du village. Sitôt hors de vue, il se jeta dans le maquis et se perdit en ses épaisseurs.

Lorsque, au crépuscule, le brigadier revint avec du renfort, le gendarme resté en embuscade l'appela.

—Voici le moment. La fille est allée au village; nous pouvons fouiller à notre aise.



Le brigadier fit entourer la maison, puis, brusquement, entra le revolver au poing.

— Qu'est-ce encore? demanda Anna Dea en se levant.

— Morbleu! cria le chef à son subordonné, tu l'as laissé mettre dedans.

— Mais bégaya le gendarme stupéfait, j'ai vu sortir la demoiselle il y a une heure.

— Au diable les femmes! grommela le brigadier, qui devinait la substitution; nous sommes roulés. Décampons, nous n'avons plus rien à faire ici. Notre homme est loin, et pas de preuves pour pouvoir arrêter la donzelle. Imbécile, tu n'as pas deviné que c'était l'autre qui filait avec les frusques de la belle sur son torse. Tu ne passeras jamais brigadier, conclut-il d'un air capable, en toisant dédaigneusement le soldat déconfit.

## VI

Après avoir erré dans la montagne, le bandit a découvert, derrière un enchevêtrement de lentisques et de bruyères arbrescentes, une grotte naturelle qu'il a choisie pour asile. Là, il s'est dépouillé lentement comme à regret, des habits de la vierge corse et a revêtu les siens, attachés à sa ceinture. Puis son corps épuisé a réclamé ses droits: le pain et le jambon dévorés, la fiasque de vin vidée, le jeune homme s'étend sur une brassée de fougères, le front posé sur les effets d'Anna Dea.

Malgré la fatigue, le sommeil déserte ses paupières closes de subtils aromes font palpiter ses narines, éclore sa bouche dans l'appel d'un baiser parfumé. Un léger fantôme flotte audessus de lui; il ne sait s'il doit l'appeler évocation ou rêve. Il ne dort pas

cependant. D'un effort il soulève ses paupières sillées, se redresse, sort de la grotte et boit d'une large aspiration l'haleine apaisante de la nuit. Le ciel pur fourmille d'étoiles, et, dans le maquis, un rossignol a chanté.

Il revient s'étendre sur la jonchée de fougères, repose la tête sur la robe de celle qui l'a sauvée... et soudain la vierge lui apparaît dans sa beauté sombre qu'ensoleille le sourire dont elle a ensoleillé son départ... et il sent que son coeur s'est serti dans le rayonnement de ce sourire comme l'hostie dans la gloire de l'ostensoir. Il bénit Dieu; un grand amour lui est né!

Et là-bas, dans le lit virginal, Anna Dea sentait errer parmi les rideaux le souffle de l'homme qu'ils avaient abrité. Le sang riche de sa nature méridionale montait à ses joues brûlantes, à sa gorge soulevée dans la hantise inconsciente du mâle qui avait laissé de sa présence aux plis des étoffes. Puis, le trouble qui angoissait sa pudeur s'apaisa; elle vit passer devant ses yeux éblouis le fin profil d'une soeur, svelte sous sa robe noire, et pour la seconde fois, elle sourit...

Elle se réveilla, languide mais presque joyeuse. Les heures lui furent lentes. Désœuvrée, incapable d'un labeur quelconque, elle errait dans la maison, ramenée par un charme auprès du lit sur lequel elle appuyait sa tête rêveuse.

Dans l'encoignure, elle aperçut le fusil du fugitif, le prit, l'examina en connaissance.

Elle alla chercher un tire-balles, débourra les canons et s'escrima à effacer les quelques mouchetures de rouille qui déshonoraient l'arme. Ensuite elle chargea à nouveau les deux coups avec de la poudre fraîche prise à la provision paternelle, coula les



balles, les assujettit d'une bourre solide, décoiffa les cheminées et renouvela les amorces.

Enfin, lentement, déclina le soleil pour aller s'éteindre dans la couche humide des Méditerranées ; derrière lui, la nuit victorieuse jeta les crêpes impalpables du crépuscule sur le deuil du jour, disparu dans un éclaboussement de sang.

La pâle étoile du berger sembla s'animer et grandir à mesure que s'assombrissait l'azur du firmament... Le fusil sous la mante, un panier de provisions au bras, Anna Dea allait au rendez-vous. Elle marchait, alerte, comme appelée par une hâte, coupant au court à travers le fourré des arbusiers aux rouges baies, des myrtes odorants, des genêts fleuris et des verdoyants lentisques.

La silhouette du hêtre auquel elle allait, grandit bientôt : elle se hâta.

La nuit était complète lorsqu'elle atteignit le sommet de la côte ; à l'horizon, souriante, se levait la lune parmi son cortège d'étoiles. Une ombre se dressa brusquement devant Anna Dea, lui tendant les deux mains, et elle leur livra spontanément les siennes.

Elle les sentit frémissantes sous l'étreinte ferme de l'homme et en fut rassurée comme la cavale sous la rude caresse de son maître.

Doucement, il la fit asseoir sur la mousse et s'allongea auprès d'elle, gardant une main dans ses doigts, tandis que d'un bras il lui soutenait la taille. Anna Dea s'abandonnait, perdue dans un rêve.

Tous deux se taisaient, prolongeant le charme de leur extase, mais le sang du jeune homme se révoltait ; alors, se penchant vers l'aimée, son baiser viola ses lèvres.

Elle eut un cri plaintif d'instrument brisé, se redressa, les bras tendus, écartant d'elle l'amant enivré du philtre goûté. Egarée, sans parole, elle reculait devant sa poursuite jusqu'au moment où elle heurta, acculée, le tronc du hêtre. Alors la fière et forte fille sentit sa tête s'alourdir, ses jambes vaciller et elle s'affaissa sur le sol.

Mais aussitôt elle fut debout, et grave, solennelle, prononça :

—Es-tu homme à flétrir celle qui t'aime ?

Le proscrit tomba à genoux, dominé par la noblesse de l'aveu.

—Je suis tien. Dispose de moi.

—Je croyais, soupira Anna Dea, mon cœur mort à l'amour, et voici qu'il bat près du tien. Hélas ! je ne puis être à toi, j'ai disposé de ma vie...

—Oh ! hurla le bandit dans un rugissement de fauve blessé à mort.

Elle lui fit l'aveu de l'engagement pris par elle envers Orlando ; le jeune homme l'écoutait ; soudain il eut une exclamation triomphale :

—Nous sommes sauvés ! Le nom de ton ennemi ? ... C'est moi qui te vengerai, qui te le jure ; alors tu pourras être à moi, fidèle à ton serment.

— Ah ! s'écria-t-elle, tu es un homme !

Et, lui prenant la tête dans les mains, elle lui rendit son baiser d'amour.

.....  
Lorsqu'ils se séparèrent, anéantis de leur extase, comme Anna Dea s'éloignait, le bandit lui cria :

—Le nom de l'homme ?

—Ah ! dit-elle, qui donc es-tu pour m'avoir fait oublier ma haine ? Quel est donc ton amour qui m'a révélé que je n'avais jamais aimé ? Je suis trop heureuse, je lui pardonne.

—Et ton serment ? Et le mien ?



—Oh! murmura Anna Dea avertie, j'y ai forfait; à toi de réparer pour que Dieu nous pardonne. C'est un de Sartène, Giuseppe Lovinchi.

Le bandit chancela, puis, se remettant de son trouble, répondit:

—Je tiendrai ma parole, Anna Dea.

Il la contempla s'éloigner d'un regard qui voulait à jamais s'incruster son image.

Quand se fut évanoui le bruit de ses pas, le jeune homme tomba à genoux:

—C'était la fiancée de ce Rosoli! Malheur sur nous, je lui ai promis ma mort.

## VII

—Cousine, s'écria Orlando en entrant dans la maison d'Anna Dea, Guid'Arrigo est vengé; son assassin est mort.

—Qui l'a tué? interrogea la jeune fille anxieuse et palpitante.

—Moi!

La vierge battit l'air des deux mains et croula d'un bloc sur les dalles. Orlando courut à elle, la souleva, la porta sur son lit. Tandis qu'aidé du père Ponselero, il lui prodiguait des soins, il dit au vieillard: "C'est la joie!"

Anna Dea entendit ces mots en reprenant ses sens:

—Oui, la joie, dit-elle. Tu as ma parole, Orlando! Mais, avant de te donner ma main, je veux tout savoir.

—Voilà, répondit fièrement Rhinetti. Croirais-tu que ce Lovinchi a osé venir rôder dans les environs? Il a même été vu par les gendarmes de Levie qui l'ont pourchassé jusque sur le territoire de Quenza, conduits par le brigadier Belhomme, un Français. Mais il leur a échappé, il faut un Corse pour prendre un Corse. J'étais donc hier à Levie, au café, quand un gendarme

raconta l'aventure. Je l'abordai et l'interrogeai. C'est Mariani, un enfant de Zimcavo. Lorsqu'il sut qu'entre nous il y avait "vendetta", il me prit à l'écart et il me dit: "Nous avons ordre de le prendre mort ou vif. A bon entendeur, salut. Seulement lorsqu'il sera mort, prévenez-moi, j'irai relever le corps et je dirai dans mon rapport qu'il a été atteint par moi, m'ayant fait face. Ainsi, vous ne serez pas inquiété, je damerai le pion au brigadier Belhomme, qui m'a traité d'imbécile, et peut-être gagnerai-je par-dessus le marché la médaille. Mais quant à vous motus!"

—Après? murmura Anna Dea angoissée.

—Je revenais par la montagne, cette nuit, continua Orlando, lorsque, en approchant du gros hêtre qui surmonte la hauteur au-dessus du village, j'aperçus une ombre qui se dissimulait. Je criai: "Hé, Lovinchi!" L'homme se retourna brusquement. J'étais fixé. J'avais déjà l'arme à l'épaule et je tirai mes deux coups.

Il tomba. Son fusil roula à quelques pas. Néanmoins, craignant une ruse, je ne m'approchai que le stylet au poing. Il vivait encore et me demanda: "Avant de m'achever, qui es-tu?—Orlando Rhinetti, le germain de Guid'Arrigo Rosoli.—Tu diras que j'ai tenu mon serment et que Giuseppe Lovinchi est mort à..." Le hoquet de la mort l'empêcha d'achever...

Anna Dea s'était levée, hagarde, les prunelles désorbitées. Elle l'interrompit:

—Je veux le voir; conduis-moi.

—Hâtons-nous alors; le gendarme est prévenu et la levée du corps ne tardera pas, répondit Orlando, trouvant naturel le désir qu'à son sens la haine éveillait en Anna Dea.



Elle allait d'une course rapide qu'Orlando avait peine à suivre; il s'émerveillait de la vigueur de cette belle fille qui bientôt serait pour lui l'épousée. Ils atteignirent le hêtre.

Etendu sur le dos, la poitrine trouée de deux balles, les yeux blancs, larges ouverts, fixant le ciel bleu, les mains crispées aux verdure du mucchio, baignant dans l'ocre d'un sang coagulé plus sombre encore, l'amant semblait attendre la bien-aimée sur la couche nuptiale, les bras élargis pour une suprême étreinte.

Raidie dans sa douleur, elle lui prit les mains, souleva la tête, palpa le coeur.

— Oh! il est bien mort, ricana Orlando.

Elle détourna les yeux avec horreur de son vengeur fatal, et apercevant le stylet de Giuseppe par l'entrebâillement de la veste, elle le prit et le glissa dans son corsage.

— Laisse-moi seule, commanda-t-elle à Orlando.

Mais ce dernier craignait que dans sa haine elle ne mutilât le cadavre.

— N'y touche pas!

— Ne crains rien. Va m'attendre à la maison, je le veux.

Lorsqu'elle fut seule, Anna Dea se pencha de nouveau sur la tête du mort et souleva dans ses mains, l'approcha de la sienne et posa sur ses lèvres inertes le dernier baiser d'amour.

Elle tira le stylet de son corsage dégrafé, découvrit sa gorge et brandit l'arme... Soudain elle s'arrêta, coula le poignard dans sa poitrine en murmurant: "Pas encore!"

### VIII

Dans la robe blanche des épousées, Anna Dea franchit le seuil de la mai-

son nuptiale au bras d'Orlando. Le jeune homme, ivre d'amour, va l'étreindre sur sa poitrine, elle l'arrête d'un geste.

Effrayé de sa physionomie tragique, Orlando lui parle:

— Qu'as-tu donc, ma bien-aimée? Nous voici seuls, l'un à l'autre. Elle est venue, l'heure tant attendue, tant espérée, l'heure de la récompense que tu avais promise à ton vengeur. Laisse-moi te prendre sur mon coeur, et le tien entendra combien fort il bat pour toi. Ne t'effraye pas! Je t'aime, aimons-nous, laisse-moi t'aimer!

— Je te hais! gronda Anna Dea.

— Tu es folle!

— Je te hais, car tu as tué mon amant, mon seul époux. Sache-le, sans connaître son nom, j'ai aimé ta victime et ta victime m'a aimée. Notre pavillon nuptial a été le hêtre dont ta main a fait son dais funèbre. Je te hais, car je l'aimais, car je l'aime encore trop pour être à toi et assez pour aller à lui.

D'un mouvement brusque, elle déchira sa robe, d'où jaillit, parmi la blancheur vivante des seins, l'acier étincelant d'un poignard.

— Ce stylet est le sien, Orlando, viens le prendre, jeta-t-elle d'un rire strident.

La lame coupa l'air et Anna Dea s'écroula toute blanche dans ses voiles, un sourire aux lèvres, tandis que sur sa poitrine s'épanouissait une rose sanglante.

Et comme, affolé, Orlando se jetait à genoux, auprès d'elle, elle murmura:

— Nous avons tous deux tenu notre parole.

FIN



## Mordue à mort par un poisson géant

**Une jeune baigneuse de la Floride, bien connue dans les cercles sportifs de Montréal, est attaquée par un "loup des mers" qui lui broie la jambe de sa longue mâchoire.—Le courage héroïque de son amie qui, contre tout espoir, essaya de la ramener à la mort.**

Deux jeunes baigneuses d'une école de natation américaine prenaient leurs ébats sur une plage de la Floride. L'une d'elles, la malheureuse victime, était bien connue dans les milieux sportifs de Montréal et c'est pourquoi nous racontons l'histoire de sa fin tragique. Or donc, Dorothee McClatchie et l'une de ses amies nageaient tout près l'une de l'autre. Elles avançaient à grandes brassées tout en bavardant. Tout à coup, elles perçurent dans l'eau un bruit étrange et Dorothee se sentit entraînée vers le fond. Une douleur lancinante lui immobilisait la jambe. Quelque chose l'avait saisie au-dessus du genou et la secouait comme un jeune terrier fait d'un rat. Cette chose lui entra dans les chairs. Sa compagne, sans connaître la cause de cette soudaine et inexplicable immersion, ramena Dorothee à la surface en la tenant solidement par le cou. L'eau autour d'elles était toute rouge de sang.

—Oh, Marie, Marie, quelque poisson m'a mordue si fort que je me sens mourir, que je me sens couler. Je n'ai plus de force.

Et Marie essayait de rendre à Dorothee le courage qu'elle perdait de minute en minute.

— Encore un coup, Dorothee, lui disait Marie, mets ta main sur mon épaule et je te conduirai au bord.

Le monstre se cramponnait toujours après elle et Dorothee se cramponnait à l'épaule de son amie. Des heures semblèrent passer ainsi. Elle ne sentait plus qu'à peine l'épaule de Marie. Puis, fermant les yeux, elle dit: "Embrasse-moi, Marie, je vais mourir, c'est inutile de lutter plus longtemps."

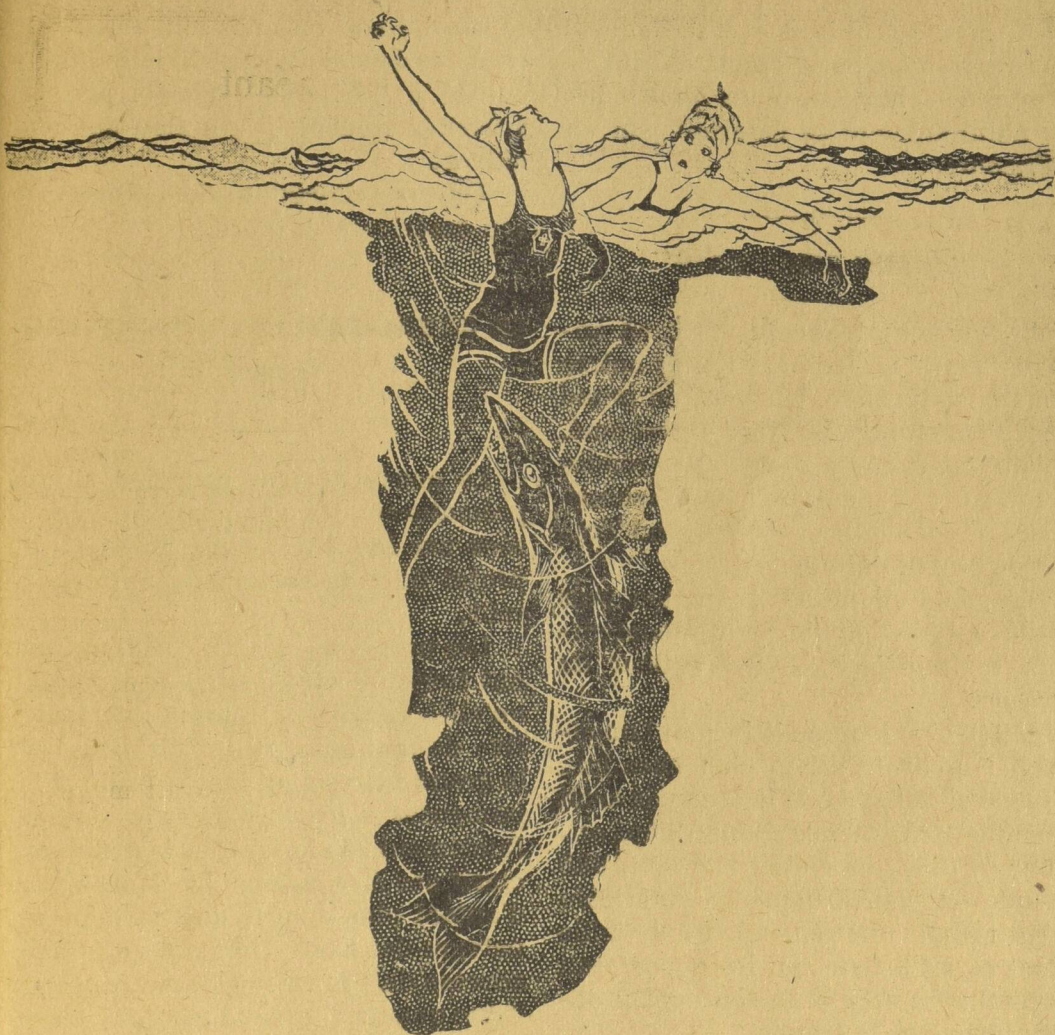
Bien que la rive fût encore bien loin, Marie, pour sauver à tout prix la vie de sa chère amie, s'obstina à l'empêcher de couler. Elle savait maintenant que Dorothee était tenue entre les dents d'un barracuda géant.

Un barracuda! ce poisson énorme des tropiques qu'à cause de sa férocité, les poissons appellent "le loup des mers".

Elle était certaine que le poisson ne lâcherait pas prise, mais, quand même, saisissant mieux Dorothee elle se remit à nager avec plus de vigueur emportant ainsi deux corps lourds, celui de son amie qui s'abandonnait et celui du barracuda qui suivait sa proie.

A ce moment, Marie aperçut à la surface des eaux une tache blanche. C'était un canot-automobile qui venait à leur secours. Elle tenait à ce moment Dorothee par les cheveux et s'élevait au-dessus de l'eau le plus





possible, elle se mit à appeler au secours.

Jusqu'à ce qu'il arrivât à elles, Marie, tout en tenant Dorothée, se mit sur le dos, employant toutes ses forces à ne pas sombrer. Quelques minutes après, toutes deux étaient recueillies par un baigneur qui, prévenu du danger qu'elles couraient, avait sauté en vitesse dans son yacht.

Dorothée était maintenant sans connaissance au fond de l'embarcation. A l'hôpital, où elle fut aussitôt

transportée, les médecins trouvèrent que l'artère fémorale ou artère appartenant à la cuisse avait été touchée. La blessure s'étendait tout le long de la jambe, depuis le haut du genou. Il était impossible de la sauver, tellement la malheureuse avait perdu de sang. Elle mourut quelques heures plus tard.

Le Barracuda a un peu l'aspect du maquereau, mince, long de cinq ou six pieds, couleur d'acier, avec une mâchoire ressemblant un peu à celle



d'un bulldog. C'est très rare cependant que les barracudas s'attaquent aux personnes, parce qu'ils nagent de préférence dans les eaux profondes, où naturellement se trouvent peu de baigneurs.

---

### LE SOU AMERICAIN

---

Le sou américain du nord, en anglais "cent", a, comme toutes autres choses, sa légende. Un jour, un grand chef Peau-Rouge du Nord-Ouest américain, conçut le projet d'aller rendre visite au "Grand-Père", à Washington, et de là d'aller voir le Grand Trésor du pays, la Monnaie.

Il se rendit donc à Washington, puis de là à Philadelphie pour y contempler la Monnaie, et le Grand Chef du Trésor.

Celui-ci se nommait Barton Longacre. Il invita le grand chef chez lui. Le graveur en chef de la Monnaie avait une fillette de 10 ans. Nous allions oublier de dire que c'était alors en 1835 et que le gouvernement américain avait promis une récompense de mille piastres à l'artiste qui lui apporterait la meilleure effigie du sou dont il devait ordonner la frappe.

Donc Longacre avait une fillette âgée de dix printemps. La fillette se montra ravie de la visite du grand chef Peau-Rouge et de sous-chefs de sa suite.

Ce que voyant, un soir, l'un des sous-chefs lui mit son bonnet à plumes sur la tête. Il y avait des invités chez Longacre, et parmi eux un artiste qui s'empressa de faire un croquis de la fillette ainsi coiffée et le soumit à son père.

Celui-ci conçut tout de suite l'idée de prendre part au concours ouvert

par le gouvernement pour le meilleur dessin du sou en question et eut le bonheur de voir le croquis de sa fillette coiffée à l'indienne, accepté par les autorités et choisi au milieu de cent autres.

Telle est l'origine de l'effigie du sou américain du nord.

---

### LA CANALISATION DU SAINT-LAURENT

---

Le gouvernement canadien a jugé prématurées les négociations proposées par les Etats-Unis au sujet du projet de canalisation du Saint-Laurent.

Les provinces de l'Est du Dominion ont toujours été hostiles à ce projet, qu'elles regardent comme une tentative de mainmise des Etats-Unis sur le grand fleuve dont tout le trafic et les immenses sources d'énergie seraient fatalement exploitées au bénéfice exclusif des Américains. Le Canada y est d'autant plus opposé que certains sénateurs des Etats-Unis ont eu la maladresse de proposer comme condition "sine qua non" préalable à tout arrangement entre les deux pays, la cession de certains territoires de la Province de Québec situés au sud du fleuve.

L'opinion générale au Canada est que ce projet a été mis sur pied par les intérêts combinés des cultivateurs des Etats du Centre des Etats-Unis et ceux des gros capitalistes, les uns afin de créer à leurs produits un débouché moins onéreux vers les ports maritimes de l'Est et les autres afin d'accaparer les immenses forces hydrauliques du Saint-Laurent.

(Belgique-Canada)



## Les futurs avions transatlantiques

Le dernier obstacle qui enrayait la marche progressive de l'aviation vient d'être abattu. Dans un avenir peut-être très rapproché, nous verrons les avions, sinon remplacer les transatlantiques, du moins leur faire une concurrence sérieuse dans le transport des passagers, des marchandises et monopoliser le service postal.

Grâce à une récente découverte, des navires pourront être ancrés dans la mer, à trois, quatre et cinq milles de profondeur, lesquels navires serviront de refuges aux avions. Ces stations flottantes échelonneront la route suivie par les paquebots à des intervalles de 500 milles. Ce système de transport par voie des airs en diminuera le coût et le temps. La traversée ordinaire de New-York à Plymouth, Angleterre — soit 3000 milles — se fera en 24 heures au moins et 36 heures au plus, au lieu de huit ou neuf jours.

Cette méthode extraordinaire est l'invention d'un ingénieur américain de renom, E. R. Armstrong, lequel considère qu'un ancrage ou mouillage de 200 pieds est suffisant pour tenir immobile la masse la plus colossale, en tant que la chaîne est lourde et forte.

Le poids que peut porter un aéroplane est égal au poids de la machine et au poids du chargement. Le chargement comprend le poids du combustible et de l'équipage. Une machine de 30,000 livres, volant à une vitesse de 120 milles à l'heure, prendrait un essor maximum de 1300, à condition que son chargement indis-

pensable ne consistât qu'en combustible. Pour une distance de 1000 milles, le poids du combustible doit être de 9,500 livres, laissant une marque de 2,500 livres pour le fret. A 500 milles, le combustible ne devra plus peser que 5,000 livres, ce qui permettra à l'avion de transporter 7,000 livres de marchandises. A une distance de 250 milles, il pourra porter 9,400 livres de marchandises, le combustible ne pesant plus que 2,500 livres — soit le contraire du premier cas donné.

Des considérations de cette sorte démontrent la nécessité d'inventer un appareil spécial, pour ces traversées à relais. L'inventeur, M. Armstrong, ne s'occupe donc plus de trouver le type idéal de l'avion pouvant franchir les 3,000 milles de l'Atlantique d'un seul bond.

L'idée de cet ingénieur est, comme nous l'avons dit, de poser sur l'océan, à 500 milles d'intervalle l'un de l'autre, des refuges, véritables paquebots pourvus de plates-formes d'atterrissage, sur lesquels viendraient se reposer les hydroplanes et renouveler leur plein d'essence avant de reprendre leur vol.

L'ancre n'est pas attaché au bateau-refuge même. Cette méthode est impraticable, vu la longueur et le poids d'un câble en acier de trois milles qui ne manquerait pas, dans les gros temps, d'endommager le bateau. Ce câble est fixé à une balise énorme, semblable aux bouées lumineuses du Saint-Laurent, laquelle est reliée au



refuge par un câble de même taille, de cinquante pieds environ.

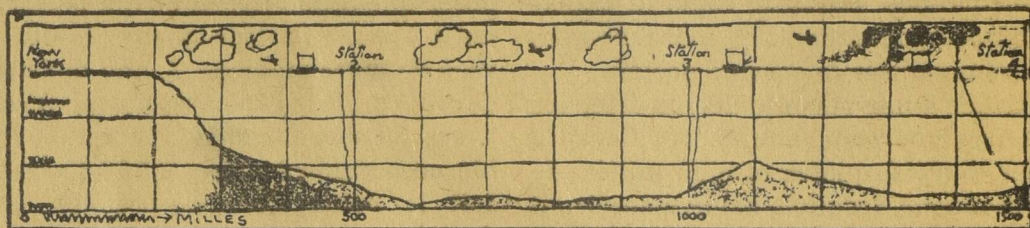
L'ancre, du type champignon, pèse approximativement 1,600 tonnes, il est attaché au câble par 1000 pieds de chaîne d'acier, de deux pouces de diamètre et pesant 230 livres la brasse.

A cette chaîne d'acier sont attachés 5.000 pieds d'un câble d'acier galvanisé d'un pouce et demi de diamètre;

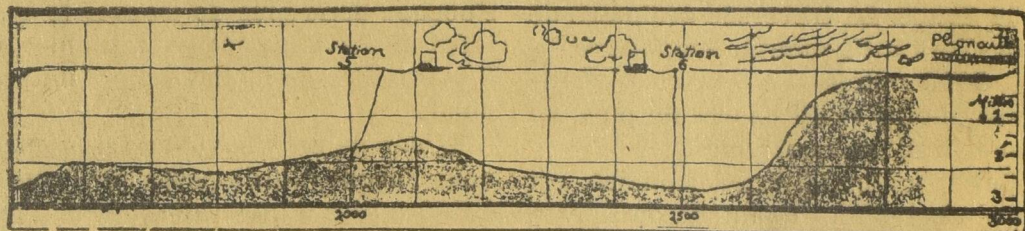
acier plaqué et munie d'un mât de signalement.

On estime que ce service de transport aérien établi, 200 personnes pourront être ainsi transportées journellement d'un continent à l'autre, puis dirigées sur toutes les directions imaginables.

Le transport du courrier coûterait ainsi aux gouvernements \$1.50 la li-



Profil indiquant la manière dont seront disposées sur l'océan Atlantique les cinq stations ou refuges, ancres à 500 milles l'une de l'autre sur la route suivie par les paquebots, de New-York à Plymouth, en Angleterre.



La station 2 est un point de correspondance pour les avions venant de Norfolk, New-York, Boston et Halifax. Les hydroplanes venant de Saint-Jean, Terre-Neuve, atteignent la grande route à la station 3, tandis que la station 4 sert de point de ralliement aux avions venant de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie. Quand à la station 6, elle est sur le point de division pour les avions partis de Plymouth, Angleterre et Brest, France. Le trajet se poursuit de la sorte jusqu'en Belgique, Hollande, Allemagne, Suède et Norvège.

puis 5.000 pieds d'un câble d'acier de 1 pouce  $\frac{3}{4}$ ; encore 5.000 pieds de 2 pouces et enfin, 5.000 pieds de 2 pouces  $\frac{1}{4}$ , fixés à la balise, le tout pesant 75 tonnes.

Cette balise a 36 pieds de diamètre et 15 pieds de profondeur, avec un déplacement de 380 tonnes—toute en

vre et le coût du voyage pour passagers, serait de \$300.00, y compris le privilège de porter 200 livres de bagage.

Une compagnie maritime au capital de \$20,000,000, exploitant quelques avions de ce genre, ferait environ \$58,000,000 par année.



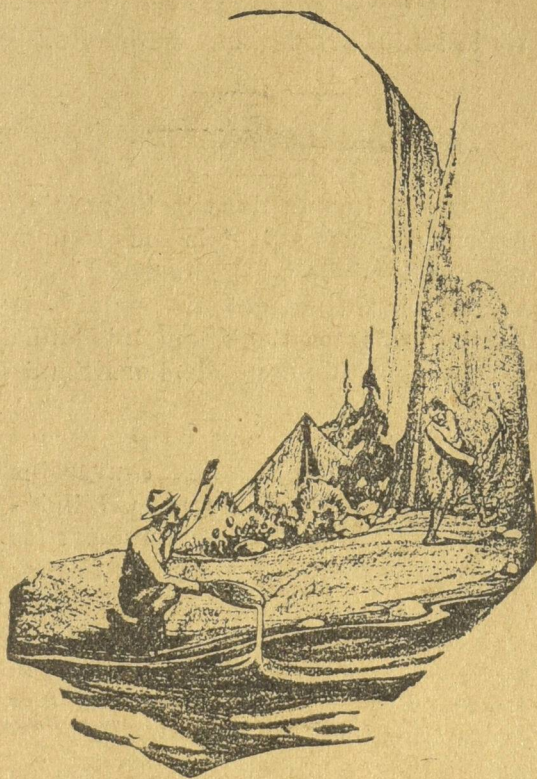
## Histoire d'un chef ouvrier qui découvrit une mine d'or.

C'est sans doute une chose extraordinaire de devenir millionnaire après avoir commencé garçon de bureau, briquetier ou commis de bar, mais il y a plus extraordinaire encore. Que pensez-vous du chef ouvrier qui devient capitaliste du jour au lendemain? Que pensez-vous du chef ouvrier qui devient le patron des ouvriers pour lesquels il s'est battu pendant vingt ans contre les patrons? Tel est le cas peu banal de Frank J. Hayes, ancien président du plus important syndicat d'Amérique, les "Mineurs Unis d'Amérique", dont les membres sont au nombre de 500,000. Il a frappé récemment une mine d'or dans le Colorado et amasse les millions, sans trop se faire de bile!

Graduellement, Hayes devint président de son union locale, organisateur de district, chef des radicaux dans son Etat, délégué aux congrès des mineurs, adversaire de Samuel Gompers dans les conseils de la Fédération américaine du Travail, vice-président et président de l'organisation nationale des mineurs et membre du "United States War Labor Board."

Après avoir été président de la plus forte organisation ouvrière américaine, de 1917 à 1920, il donna sa démission au moment où tout donnait à croire qu'il succéderait à "l'inamovible" M. Gompers, comme président de la Fédération du Travail.

Après avoir ainsi abandonné l'administration et la surveillance de ses 500,000 camarades, pour prendre à 40 ans un repos bien mérité et s'occuper de certaines affaires qui tou-



jours l'intéressèrent, il céda d'abord à la tentation d'aller "prospector" dans les montagnes du Colorado. Depuis sa plus tendre enfance d'ailleurs, il avait toujours rêvé d'aller un jour à la recherche des métaux précieux.



Au printemps de l'année 1920, il partit avec un vieux chercheur d'or et sonda le terrain courageusement, héroïquement pendant des mois et des mois sans presque aucun résultat. Ils ne pouvaient s'adjoindre aucun aide à cause de leurs faibles ressources.

Mais au mois de décembre, ils arrivèrent à extraire un beau jour de leur veine principale un minéral évalué à \$8,000 la tonne.

La réussite était désormais certaine.

Leur puits a maintenant vingt-cinq pieds de profondeur et le minéral se montre de plus en plus fort.

M. Hayes et son associé se partageront bientôt des millions de dollars.

---

### LES ILES HAWAÏ

---

Les îles Hawaï, dans la Polynésie, étaient connues autrefois sous le nom des îles Sandwich. Elles furent découvertes par un navigateur anglais, le capitaine James Cook, qui lui donna ce nom en l'honneur de Lord Sandwich.

Les îles étaient sous un gouvernement monarchique. Les souverains étaient des naturels du pays. L'indépendance des îles fut reconnue par les Etats-Unis en 1842 et par la France et l'Angleterre en 1844.

A la suite de troubles politiques, la reine Liliuo-Kalani dût abdiquer le trône. Les îles furent annexées aux Etats-Unis, le 7 juillet 1898, et le 10 avril 1900, elles étaient proclamées territoire américain avec Honolulu comme capitale. Hawaï est la principale île du groupe et graduellement on a fini par donner son nom à tout l'archipel. Le nom de Sandwich est disparu des nouvelles cartes géographiques.

### LE CHRYSANTHEME

---

Le chrysanthème, dont le nom signifie fleur d'or, est originaire de l'Inde; il fut rapporté de Chine, en France, il y a un peu plus d'un siècle, par un négociant marseillais: Pierre-Louis Blancard, mais cette fleur n'attira réellement l'attention des horticulteurs que vers 1830.

Un vétéran des armées impériales habitant Toulouse, remarqua, un jour, que les chrysanthèmes d'un parterre du jardin public où il avait l'habitude de se promener, laissaient tomber leurs graines. Il recueillit celles-ci, les planta et obtint des variétés charmantes de la fleur d'or. On s'émerveilla devant le jardin du vieux soldat, et partout on se mit à élever le chrysanthème. De cette culture naquit la belle fleur aux pétales recourbés qui compte parmi les plus appréciées de la famille.

Nous ne connaissions pas encore, pourtant, le chrysanthème japonais; les horticulteurs nippons cachaient avec soin leurs procédés aux rares voyageurs qui parcouraient, alors, leurs jardins. L'un de ceux-ci, Robert Fortune, parvint, cependant, à nous apporter quelques variétés de la fleur symbolique du mikado.

Ce dernier avait remarqué que les Japonais obtenaient, avec les graines d'une fleur, une espèce différente. Il fit part de cette observation aux amis du chrysanthème, et bientôt toutes les variétés de celui-ci, connues au Japon, fleurirent dans les jardins de France aussi bien que dans ceux du Canada.

---

Les femmes sont extrêmes: elles sont meilleures ou pires que les hommes.—LaBruyère.

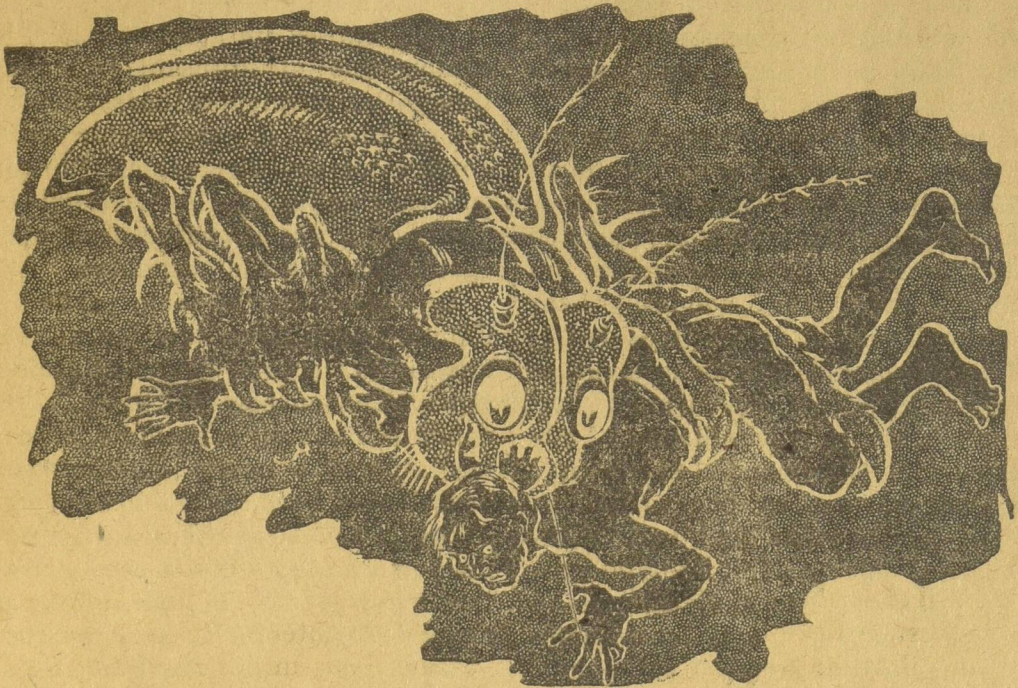


## La punaise aux prises avec l'homme

Il s'est toujours trouvé des savants pour jeter le trouble et la frayeur chez les bonnes gens. Tantôt, ce sont les astronomes qui nous annoncent la fin du monde, tantôt ce sont des géologues qui prédisent l'éruption de tous les volcans du monde et tantôt des médecins qui pronostiquent le retour des sept plaies d'Egypte. Cette

rencontrant dans un combat singulier, commé le montre notre vignette, et l'homme succombant sous les coups de la punaise. Vous riez ? La question est pourtant des plus sérieuses.

On part de ce point que la punaise est vorace et mange beaucoup, mange même tellement qu'elle finira par pri-



fois, ce sont les entomologistes qui nous apprennent sans aucun ménagement que l'humanité est vouée à sa complète destruction, si elle ne commence pas tout de suite à faire une guerre acharnée à la punaise. Pensez donc ! la punaise, la vulgaire et malodorante punaise, victorieuse de l'homme. La punaise et l'homme se

ver l'homme de sa nourriture indispensable. C'est par la faim qu'elle retranchera l'humanité de la surface de la terre. Le professeur Pierre Latourney, de la Sorbonne, Paris, fut l'un des premiers savants à annoncer que si l'homme ne se mettait pas tout de suite à combattre la punaise, à cher-



cher à la détruire partout où elle se trouve, il pourrait bientôt lui en cuire!

Maeterlinck (ça c'est une surprise) a écrit des choses remarquables sur ce sujet: "L'insecte n'appartient pas à notre monde. On croit même qu'il vient d'une autre planète, plus monstrueuse, plus énergique, plus atroce, plus infernale que la nôtre. Il se répand dans l'existence avec une fécondité dont on ne trouve aucun autre exemple sur cette terre. Ces créatures, mieux armées que nous, nous inspirent une inquiétude instinctive et profonde; ces insectes en effet peuvent devenir nos successeurs sur la terre, étant donné qu'ils sont nos ennemis et nos rivaux."

Le professeur Latourney trouve que le philosophe belge Maeterlinck avait bien raison de parler ainsi. Les insectes combattent toujours de plus en plus l'humanité, avec une audace qui s'accroît avec leur nombre. Leur nombre dépassant des millions de fois celui de l'homme, les punaises le tuent par la faim. Déjà, la marge est grande entre le ravitaillement alimentaire et la demande. Aucun pays d'Europe ne peut se pourvoir à lui-même. Les bouches sont trop nombreuses et cela en dépit de la guerre.

Si les vivres ne suffisent plus à nourrir l'homme et que les insectes trouvent quand même à se nourrir, c'est donc que les insectes trouveront bien de quoi manger alors que nous creverons de faim.

Dans cette bataille entre l'homme et la punaise, comme entre l'homme et tous les insectes en général, ces derniers seront les plus forts, parce qu'ils ont la vie dure et que l'homme ne sait pas se défendre contre eux.

L'arme la plus redoutable de la punaise est sa fécondité même.

Pour leur faire la lutte, il faudra employer les avions, les gaz et les liquides incendiaires.

Mais si ce danger que menacent de nous faire courir les insectes pouvait au moins amener les hommes à s'unir, il ferait plus de bien à l'humanité que les meilleurs traités sur la paix universelle. Hommes de la terre, cessez vos guerres fratricides et unissez-vous contre les insectes!

---

### L'HELIUM AU CANADA

---

L'hélium est un gaz très léger, incombustible et diffusant très mal à travers les enveloppes des ballons. Il est, semble-t-il, le gaz d'avenir pour le gonflement des dirigeables. On conçoit sans peine que les pays qui ont des ressources en gaz naturels cherchent à en éviter le gaspillage.

Le Canada est la seule partie de l'Empire britannique qui fournisse de l'hélium. La source de gaz naturels de Bow-Island en contient 0.3 p. c. Or, comme ce gaz est consommé, on évalue la perte annuelle d'hélium ainsi occasionnée à 12,000,000 de pieds cubes par an. Aussi cherche-t-on à remédier à cette situation par l'extraction préalable de l'hélium de ces gaz avant de les livrer à la consommation.

Le gouvernement des Etats-Unis a prohibé l'exportation de l'hélium et en protège l'extraction.

Le Canada entend s'occuper, lui aussi, très sérieusement de ce problème de l'hélium. Seuls les gaz extraits des puits de l'Alberta du Sud et ceux de la vallée de Grand River, de la péninsule du Niagara et de l'Ontario occidental le contiennent en quantités suffisantes pour justifier le coût de son extraction.



## L'EUROPE D'APRES-GUERRE

Avant que soient refondus les prochains manuels de géographie qui contiendront la carte définitive de l'Europe et du monde, transformée à fond par la dernière guerre, nous soumettons à nos lecteurs les précieux renseignements qui suivent sur les nouveaux Etats constitués par les traités du 28 juin 1919, de Saint-Germain-en-Laye, 10 sept. 1919, de Trianon, 5 juin 1920, de Neuilly, 2 octobre 1919 et de Rapallo, 12 novembre 1920.

La **Belgique** actuelle.—Le 31 décembre 1910, la Belgique avait une superficie de 11,362 milles carrés et une population de 7,423,784 habitants, soit 654 habitants au mille carré. En vertu du traité du 28 juin 1919, la Belgique acquit:

Le Moresnet neutre, soit  $\frac{1}{3}$  mille carré et 4,688 habitants; le Moresnet prussien, soit  $\frac{1}{6}$  mille carré et 500 habitants; le cercle d'Eupen, soit 67.8 milles carrés et 26,156 habitants; le cercle de Malmédy, soit 313,8 milles carrés et 34,768 habitants; au total, un gain de 384.5 milles carrés et 66,112 habitants.

La **Finlande** s'est proclamée indépendante et Etat souverain le 6 décembre 1917.

D'après les estimations de 1915, le nouvel Etat a une superficie de 144,680 milles carrés, soit légèrement plus que la Norvège ou la Grande-Bretagne, une population de 3,129,116 habitants, soit 27,2 habitants au mille carré.

La **Roumanie** de 1914 avait 53,609,9 milles carrés et 7,771,341 habitants.

Les nouveaux territoires y ont ajouté 60,332,6 milles carrés et 8,497,793 habitants.

Soit: Bessarabie ex-russe, 16,974,8 milles carrés et 2,538,900 habitants; Buckovine, 3,393,5 milles carrés et 689,907 habitants; Transilvanie, 22,290 milles carrés et 2,678,367 habitants; Banat, 7,606,7 milles carrés et 997,787 habitants; Divers: 10,268,6 milles carrés et 1,483,032 habitants.

La Grande Roumanie actuelle a donc 113,982 milles carrés, soit légèrement plus que la moitié de la France, et 16,269,034 habitants.

La **Tchéco-Slovaquie** se proclama Etat indépendant le 21 octobre 1918 et République le 13 novembre de la même année.

Elle a une superficie de 49,377,5 milles carrés, soit presque le quart de la France, et une population de 12,823,129 habitants.

Dans ces totaux la Bohême intervient pour:

$\frac{1}{3}$  au point de vue superficie.

$\frac{1}{2}$  au point de vue population

### LA HONGRIE

D'après le recensement de 1910, la Hongrie comptait 20,836,437 habitants sur 125,539 milles carrés.

La guerre lui a fait perdre:

1.—au bénéfice de la Tchéco-Slovaquie: 24,279 milles carrés avec 3,575,685 habitants—densité: 147,2.



2.—au bénéfice de la Roumanie : 39,655,5 milles carrés avec 5,265,444 habitants—densité: 137,7.

3.—au bénéfice de la Yougoslavie: 24,496 milles carrés avec 4,121,467 habitants—densité: 141,5.

4.—au bénéfice de l'Autriche: 1947 milles carrés avec 392,431 habitants —densité: 201,6.

5.—la cité et le territoire de Fiume: 8,1 milles carrée avec 49,806 habitants.

Le territoire de la Hongrie a été réduit ainsi à 35,150,3 milles carrés avec 8,481,951 habitants — densité: 241,3.

La population de Budapest, la capitale, est de 14 p. c. de la population entière du pays.

**L'Autriche**, avant la guerre, dans la monarchie dualiste, mesurait 7,573,5 milles carrés sans compter la Bosnie-Herzégovine 19,686 milles carrés, soit au total 97,259,5 milles carrés, c'est-à-dire 6 fois la superficie de la Suisse. La République d'Autriche allemande, telle que l'a tracée le traité de Saint-Germain du 10 septembre 1919, compte, avec ses sept provinces, 32,463 milles carrés environ, soit deux fois la Suisse, dont les  $\frac{2}{3}$  sont occupés par les Alpes.

Sa population est tombée de 30,503,736 h. (Bosnie et Herzégovine comprises) au recensement du 1-31 décembre 1910, à 6,067,430 h. au recensement du 31 janvier 1920, dont 30,3 p. c. dans la capitale.

## LES ETATS BALTIQUES

Les trois nouveaux Etats qui se sont constitués sur les bords de la Baltique aux dépens de l'empire russe sont : l'Esthonie, la Lettonie ou Letvie et la

Lithuanie. Leurs frontières ne sont pas encore définitivement fixées par traités.

## LA YOUNGO-SLAVIE

A la veille de la guerre mondiale, la Serbie avait une superficie de 33,950 milles carrés environ et une population très homogène de 4½ millions d'habitants. C'était le résultat des traités de Londres—30 mai 1913, Bucarest—10 août 1913, des Conventions d'Athènes—décembre 1913, Belgrade—12 novembre 1913 et du Protocole de Florence—décembre 1913.

Aujourd'hui, la Serbie et le Monténégro ont disparu. La naissance du nouveau royaume date de la proclamation de Belgrade du 1er décembre 1918. Ses frontières ont été fixées par les traités de Saint-Germain-en-Laye—10 sept. 1919, Trianon—5 juin 1920, Neuilly—2 octobre 1919 et Rapallo ou Santa Margherita—12 novembre 1920. La Yougo-Slavie compte 95,775,8 milles carrés de superficie, soit presque la moitié de celle de la France, et 12,600,000 habitants, soit une moyenne de 131,5 habitants au mille carré.

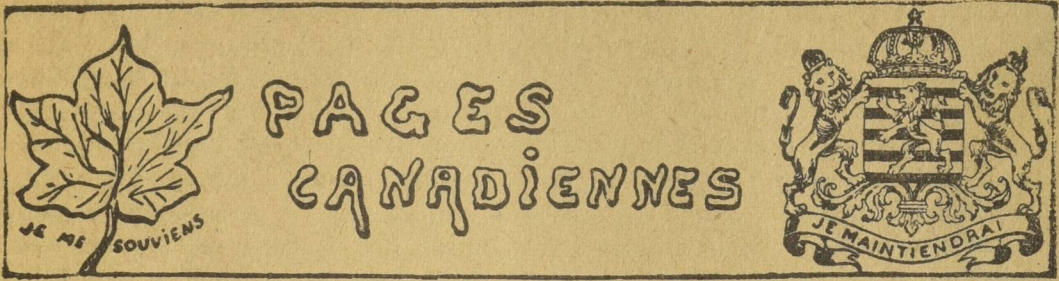
**La Bulgarie** comptait, à la veille de la guerre mondiale, 42,892 milles carrés et 4½ millions d'habitants.

Elle a du céder à la Roumanie 2,935,5 milles carrés, à la Yougo-Slavie 922 milles carrés, à la Grèce 96,5 milles carrés.

C'est jouir du bonheur que de voir sans envie le bonheur des autres et avec satisfaction, le bonheur commun.

Bossuet.





## MEULES DE PAILLE ET LEUR VALEUR

### L'augmentation du prix des produits rend possible l'utilisation de la paille de l'Ouest

Ceux qui parcourent les plaines de l'Ouest au temps des battages du blé peuvent voir la destruction de la paille par le feu, seul moyen de s'en débarrasser.

Il y a quelques années, on a cherché le moyen d'utiliser ce sous-produit des céréales pour fins commerciales, mais sans résultat pratique. Les frais de transport de la paille à un point central d'utilisation, ajoutés à ceux de la fabrication en produits marchands, étaient trop élevés; il fallut donc abandonner l'entreprise. Le carton de paille se vendait de \$25 à \$26 la tonne en 1913. Ce produit s'écoulait difficilement dans l'Ouest. Toutefois, une compagnie de fabrication de papier de l'Est étudia soigneusement la situation dans l'Ouest, il y a quelques années, en vue d'y installer une fabrique de carton, et elle a déclaré récemment que la tonne de carton de paille se vend actuellement de \$85 à \$90, et qu'en conséquence cette industrie était rémunératrice.

Les prix des effets de commerce suivant toujours une marche ascendante et la nécessité d'économiser notre

bois de pâte à papier nous font un devoir de chercher autant de substitut que possible. Le carton de paille est un produit à fibres courtes; il n'a pas grande résistance et se plie difficilement; cependant, il sert à un grand nombre d'usages. En 1918, le Canada a importé 4,850 tonnes de carton de paille, soit l'équivalent d'une production de 15 tonnes par jour.

Ce sont des gens étrangers à notre pays qui ont fabriqué ce produit que nous avons importé; nous les avons payés pour cela, et nous, nous brûlons notre propre paille.

## RECHERCHES PAR LES CORPS DE METIER

### Discussion sur les avantages et les désavantages par un journal technique

Le "Canadian Chemical Journal" a publié, dans un récent numéro, un article instructif et sensé sur l'idée de grouper les industries canadiennes, dans le but de poursuivre des recherches d'un intérêt commun pour les personnes engagées dans une industrie quelconque. Cet article expose en partie ce qui suit.

On propose de grouper les associations qui se livrent à diverses industries, et d'établir des corps de métier pour coopérer plus activement aux



travaux de recherches industrielles. On voudrait que ces corps de métier s'associent au gouvernement sur le principe des recherches d'intérêt commun. La mise à exécution d'un tel projet est naturellement pleine de difficultés. L'idée semble cependant être la solution logique de la situation au point de vue du gouvernement. Ces corps de métier seront supposés pourvoir à leurs laboratoires de recherches sans trop compter sur l'assistance du gouvernement. Les industries plus jeunes et moins florissantes devront recevoir du gouvernement une aide plus forte. Il va de soi que le travail entrepris devra se rapporter à l'industrie d'une manière générale et que son utilité sera générale lorsqu'il sera terminé. Pour couronner le plan, il est proposé d'établir un Institut central de recherches, qui comprendra en ses attributions un Bureau des étalons, dont les services seront mis à la disposition de toutes les industries.

Il existe cependant des différences fondamentales entre l'institution des recherches industrielles et les plans maintenant soumis à l'étude du Conseil aviseur. Ces laboratoires, au point de vue des industries ou des raisons sociales qu'ils desservent, ne sont cependant pas des institutions de charité. Leur objet premier est de servir les intérêts particuliers de la raison sociale qui se livre à une industrie quelconque. Sans doute que les problèmes, dont on cherchera la solution en pareils cas, feront exception à cette règle, mais ne seront que la confirmation de la règle. Dans l'arrangement conclu entre la raison social et le laboratoire industriel, on devra éviter que les résultats du travail accompli profitent à d'autres concurrents dans le même genre d'affaires. C'est

là du moins le but, et si des résultats généraux sont obtenus, ils ne devront pas être livrés au public avant que la raison sociale, qui fait faire les recherches, soit en mesure de les appliquer ou ait obtenu ses brevets. Comme on l'a dit, quelques compagnies disposeront de moyens suffisants pour faire face à leur obligations. Elles sont déjà dans une position qui les rend indépendantes de la coopération ordinaire du gouvernement.

Une assistance générale qui produira des résultats généraux, supposés être d'une valeur égale pour chacun, ne semble pas être exactement ce que l'on a cherché à obtenir dans le passé. Si le gouvernement se propose de diriger les corps de métier en des recherches spéciales, il devra agir de façon à ce que nulle raison sociale n'obtienne un succès indu par la solution de ses problèmes à l'aide d'une institution de recherches privée. Il arrivera sans doute des cas où une raison sociale voudra mettre à profit sa propre idée, quitte à perdre ou à gagner. En pareilles circonstances, le Mellon Institute ou d'autres de même nature, auront toujours l'avantage de l'appel. Il sera bon que le gouvernement modifie dès le début son rouage administratif de manière à jouir de quelques-uns de ces avantages. L'effort du gouvernement se trouvera gêné par le manque de flexibilité d'action: l'impossibilité de vaincre la priorité; les examens du service civil; l'absence de connaissances techniques chez les fonctionnaires supérieurs; le manque probable de fonds et les maigres salaires; l'absence de système de boni et de renvoi pour cause d'échec. De telles idées peuvent paraître triviales dans un programme de cette en-



vergure; mais ce sont des détails indispensables, si le gouvernement croit qu'il est temps de mettre les recherches industrielles sur une base autre que la vieille routine suivie jusqu'à présent.

Bien que tout le plan des recherches industrielles par les associations commerciales ne soit encore qu'à l'état de projet, dont la réalisation semble possible, il renferme plusieurs points qui militent fortement en sa faveur. Nos industries ne sont pas encore si développées ou complexes qu'elles ne puissent être régies suivant un tel plan. La concurrence commerciale après la guerre forcera les industries et les raisons sociales plus faibles à modifier leurs modes d'action. On voudra sans doute abolir les anciens secrets commerciaux et les systèmes démodés et les remplacer par des conceptions plus flexibles parmi les industriels, réformes qui auront sans doute pour résultat la diffusion du commerce.

### A QUI APPARTIENT LE LABRADOR?

Les récentes découvertes de grandes richesses forestières au Labrador ont ressuscité la controverse de la démarcation des frontières entre la province de Québec et Terre-Neuve. La ligne de la frontière n'a jamais été tracée par des arpenteurs autorisés et ce que l'on en sait par les documents officiels publiés au cours du dernier siècle, est tellement vague que les autorités ignorent absolument quelle partie du Labrador appartient à Terre-Neuve et quelle autre au Canada.

Des financiers ont déjà demandé des concessions de terres au Labrador afin d'exploiter ses immenses forêts,

et le gouvernement a dû faire appel à Londres pour soutenir ses droits de propriété contre les réclamations du gouvernement canadien. Et le ministère des colonies doit préparer un rapport à ce sujet fixant définitivement les frontières du Labrador.

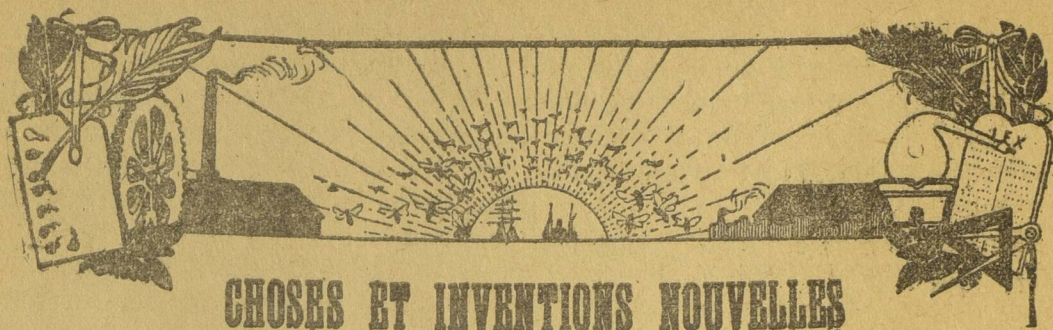
Sous la domination française, la Côte du Labrador appartenait à Terre-Neuve; dix ans après la cession, elle tomba sous la juridiction du Canada et revint en 1809 à Terre-Neuve. Il s'agit d'interpréter ce que signifie la Côte du Labrador; les uns disent que c'est une lisière de terre s'étendant en droite ligne de Blanc Sablon au Cap Chidley; d'autres prétendent que les possessions de Terre-Neuve couvrent plusieurs milliers d'acres à l'intérieur des terres, d'après les statuts de 1864.

—o—

### LA BIBLIOTHEQUE DE LOUVAIN

La France et la Belgique participent également à la reconstruction de la fameuse bibliothèque de Louvain, détruite par l'artillerie allemande dans les premiers jours de la guerre, et dont nous avons, déjà abondamment parlé dans un récent numéro de la "Revue Populaire". Les Français ont recueilli jusqu'ici la somme de 250,000 francs (\$50,000) et 80,000 volumes. On s'attend à ce que la contribution pécuniaire de la France égale celle des Etats-Unis. Les écoliers de Belgique ont donné eux aussi quelque chose allant dans les cinquante mille dollars. Il est tout probable que la bibliothèque de Louvain recouvrera les 500,000 volumes qu'elle contenait avant 1914.

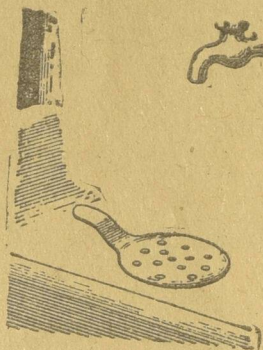




## CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

### POUR L'ÉVIER DE LA CUISINE

Il est toujours malpropre d'enlever les débris qui sont tombés dans l'évier de la cuisine après que l'on a lavé la vaisselle ou autre chose.

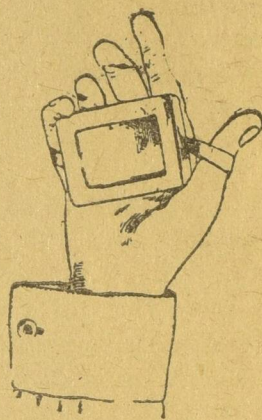


Pour cela on peut faire une écumoire avec une poignée comme celle que nous montre la vignette ci-contre. La poignée doit être légèrement relevée de manière à pouvoir être prise facilement par la main sans qu'on se salisse.

### LA MACHINE POUR EMPECHER DE BLASPHEMER

Qui de vous n'a pas juré contre son savon, en prenant le bain? Nous sommes tous les mêmes et aucun de nous ne peut se frictionner sans échapper au moins vingt fois sa savonnnette au

fond de la baignoire. C'est alors qu'il faut nous entendre quand le malheureux savon glisse entre les doigts ou reste introuvable! Voici une invention qui empêchera certainement le savon de prendre avec nous ses anciennes libertés. Le morceau de savon est entouré d'un ruban ou tissu de coton quelconque terminé en cinq trous pour les doigts. Ainsi les doigts peu-



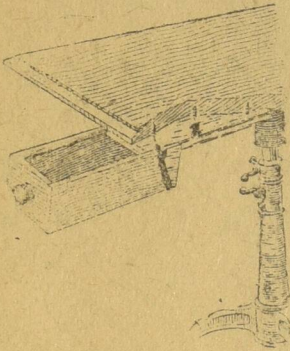
vent tenir fermement le savon: le savon ne se perdant plus, le baigneur ne perdra pas son caractère et ne jurera plus comme un templier. Qu'on élève un monument à cet inventeur. Il a certainement rendu plus de services à la pauvre humanité souffrante que d'autres dont les inventions ont pourtant plus de célébrité.



## UN TIROIR POUR UNE TABLE

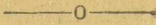
On a souvent besoin dans un ménage d'un petit tiroir où on peut mettre les objets que l'on a toujours à portée de la main, tels que les clous, brochettes, marteau, etc.

On prend une petite boîte, dans laquelle on fait avec un ciseau des glissoires.



Sous le dessous de la table on pose une planche sur laquelle la boîte devra glisser.

Tout cela est très facile à faire et peut rendre de grands services dans la maison.

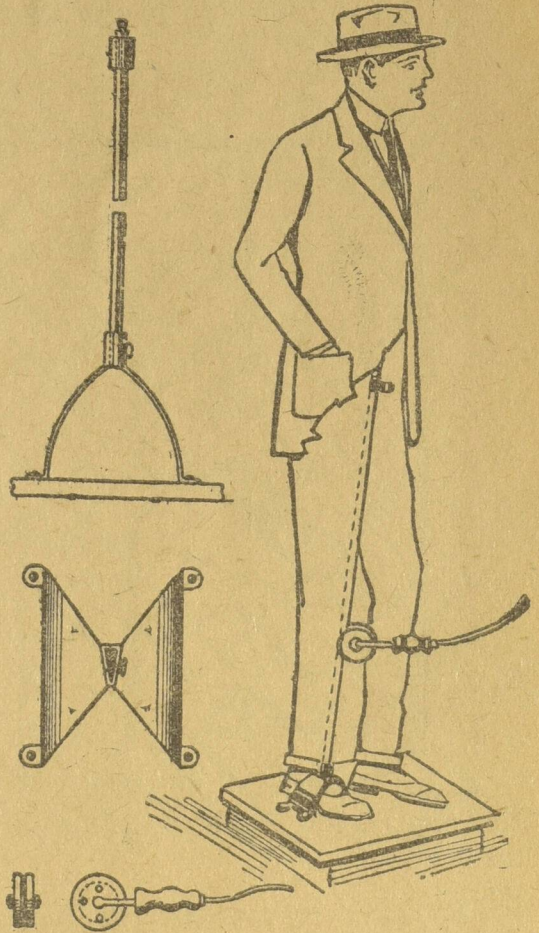


## LE FAMEUX PLI DU PANTALON

Pour qu'il soit parfaitement heureux, l'homme qui prend soin de sa personne, doit surtout prêter beaucoup d'attention à son pantalon. Un pantalon doit être bien pressé ou bien "stoppé", comme on dit à Paris. S'il perd sa ligne, il perd tout son charme, en conservant toutefois sa nécessité. Mais quelle affaire, direz-vous, que de toujours garder son pantalon pressé? En effet, vous avez grandement raison, c'est une chose bien ennuyeuse. Mais, grâce à l'invention qui vient de nous être signalée, le stoppage d'un

pantalon devient la chose la plus simple du monde.

Il en sera de cela comme du cirage de bottes ou comme du ressemelage de chaussures. "On presse vos pantalons pendant que vous attendez." Le client s'amène chez ce tailleur dernier cri et lui dit: "Vite, en deux minutes, redonnez à mon pantalon le pli qu'il

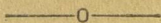


vient de perdre!" Ce tailleur vous mettra sur un petit tréteau, passera une longue baguette dans la jambe du pantalon et vous fera mettre le pied dans une sorte d'étrier en fer pour empêcher de bouger, comme devraient faire les photographes. Cet étrier retient en même temps le bord

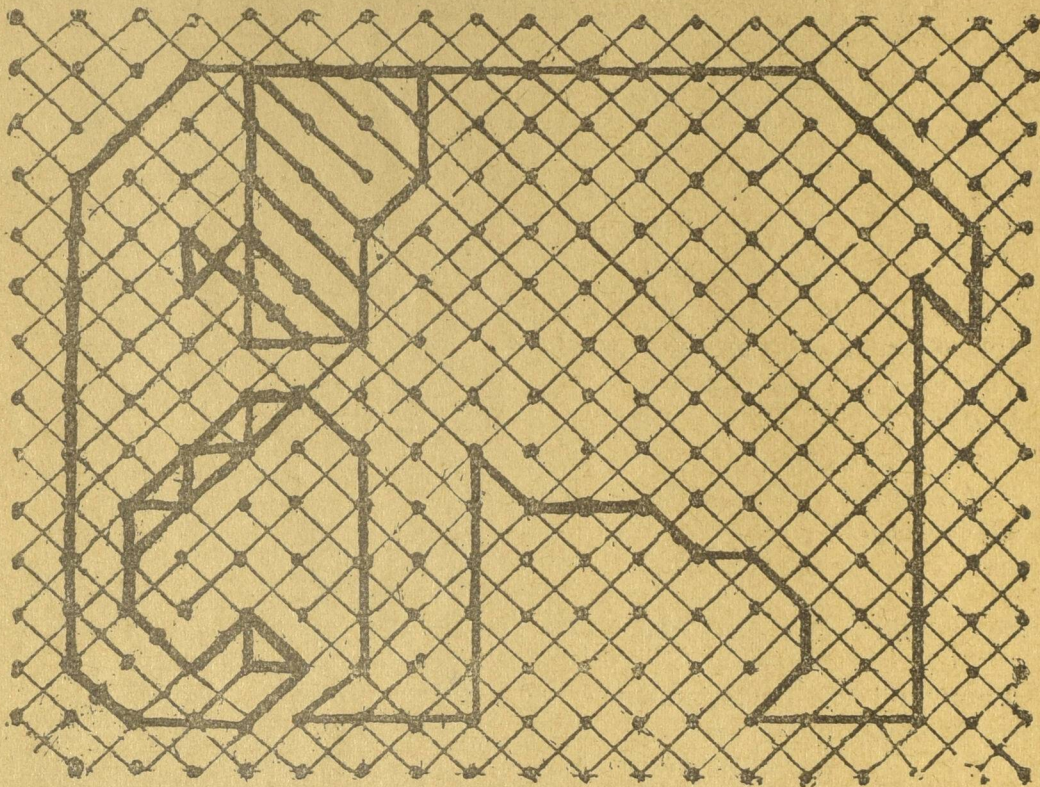


du pantalon. Quand il est bien étiré ainsi, il approche une roulette mue par l'électricité et la fait passer plusieurs fois, dans un mouvement de bas en haut et de haut en bas (ceci

n'est qu'un détail) le long du pantalon. Cette petite opération peut durer au plus deux minutes et l'affaire est faite. Trouvez mieux.



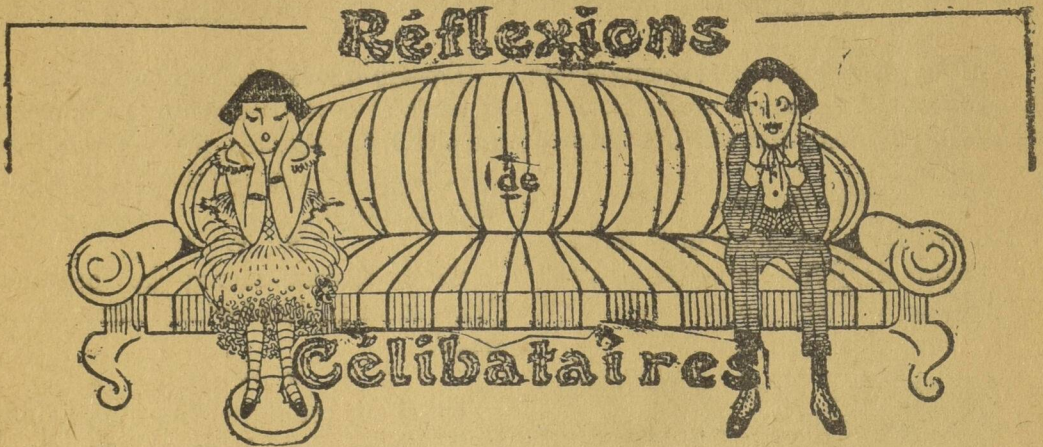
### UN PETIT TRAVAIL DE CROCHET



Vous avez là, sous les yeux, jeunes filles et jeunes femmes qui vous occupent encore de petits travaux domestiques, un patron ou canevas. C'est un dessin de broderie en point croisé ou point de chausson. Le motif en est un éléphant. Cet éléphant aura belle apparence si vous le faites en laine pourpre avec les oreilles pi-

quées en rouge, l'oeil en vert et la trompe en ivoire. Un fond ou tissu vert évoquera le feuillage de la jungle. Pour adapter ce canevas à l'étoffe, il n'y a qu'à mettre une feuille de papier-carbone entre le dessin ou canevas et l'étoffe et tracer, avec un crayon bien aiguisé, le profil de l'éléphant et des points de couture.





FEMMES

HOMMES

Le mariage est une chaîne sans fin dont le mari est le plus faible anneau.

\* \* \*

Il existe des amoureux qui mentent un peu d'amour comme un chien demande un os et... c'est cruel de refuser satisfaction aux animaux.

\* \* \*

Autrefois les jeunes filles demandaient un bon valseur, aujourd'hui elles espèrent un contortionniste.

\* \* \*

Il y a plus de jolies femmes à 10 heures du soir qu'à 10 heures du matin.

\* \* \*

A trente ans, on aime; à vingt ans, on tombe en amour.

\* \* \*

Dites à un amoureux que vous n'avez jamais vu rien de mieux fait que par lui; immédiatement il fera tout ce que vous voulez.

\* \* \*

Autrefois les jeunes filles acceptaient le premier jeune homme qui se présentait; aujourd'hui elles n'acceptent que le troisième.

La différence entre le vieux garçon et le célibataire? Le vieux garçon embrasse une jeune fille la deuxième fois qu'il la voit: le célibataire l'embrasse la première fois.

\* \* \*

Les vieillards donnent ordinairement de bons conseils aux jeunes gens lorsqu'ils ne peuvent plus leur donner de mauvais exemples.

\* \* \*

La mesure de respect d'un célibataire pour une "vampire" est la plus petite mesure connue.

\* \* \*

Adam est le premier homme qui ait succombé à une femme, mais il n'a pas été le dernier.

\* \* \*

Un bon homme ne manque pas plus d'embrasser sa femme le matin qu'il oublie de donner un pourboire au garçon de table du restaurant le midi.

\* \* \*

Lorsqu'une femme nous demande un conseil, il faut d'abord savoir ce qu'elle veut et la conseiller suivant ses goûts.



## FEMMES

Souvent une femme est aveugle sur les défauts de son mari, souvent, aussi, elle ferme les yeux sur ces mêmes défauts.

\* \* \*

Les femmes ont deux buts dans la vie: porter de jolies toilettes et avoir un homme à leurs pieds.

\* \* \*

Toute femme peut venir à bout d'un homme si elle le laisse parler de lui tout le temps.

\* \* \*

Une jeune fille peut toujours endurer un amoureux ennuyeux tant qu'elle n'en a pas un autre pour le remplacer.

\* \* \*

Un bel homme ressemble à un joli cheval, on peut l'admirer de loin mais il est souvent dangereux de l'approcher de trop près.

\* \* \*

Il y a des jeunes filles qui veulent verser un océan d'affection dans un cœur ne pouvant contenir qu'une petite chopine.

\* \* \*

Une femme pardonnera plus facilement à l'homme qui lui aura brisé le cœur qu'à celui qui aura froissé sa vanité.

\* \* \*

En amour il ne faut pas faire de phrases, il n'y a qu'une phrase plus éloquente que: je vous aime, c'est "je t'aime".

\* \* \*

Qu'est-ce qu'un homme peut nous dire après que nous lui avons déclaré que nous n'étions: "qu'une faible femme."

## HOMMES

Lorsqu'un jeune homme fume les cigares et porte la cravate qu'une jeune fille lui a donnés, il n'y a pas d'erreur possible, cet homme est en amour sérieusement.

\* \* \*

Si la femme meurt la première l'homme a le dernier mot dans le ménage.

\* \* \*

Un cœur tendre et bon n'est jamais venu à bout d'une belle-mère.

\* \* \*

C'est en amour qu'il se dit le plus de mensonges.

\* \* \*

Même un homme de cinquante ans trouvera une jeune fille pour l'appeler: "mon bébé mignon".

\* \* \*

Le mariage pour le célibataire ressemble à une pilule qu'il faut prendre après avoir assisté au banquet de l'amour.

\* \* \*

Comment peindre la joie et le bonheur d'un garçon de dix-huit ans qui est aimé par une jeune fille de vingt-cinq.

\* \* \*

Y a-t-il rien de plus ennuyeux que la jeune fille qui vous emprunte votre cure-dents ou votre mâchée de gomme et qui oublie de vous les rendre.

\* \* \*

Lorsque l'on voit un homme essayer ses pieds avant d'entrer chez lui, il n'y a pas d'erreur, cet homme est marié et... il n'est pas le maître chez lui.

\* \* \*

D'après Fontenelle, une jolie femme est: l'enfer de l'âme, le purgatoire de la bourse et le paradis des yeux.



## Les petits pieds chinois seront-ils mis à la mode ?

### Pourquoi de grandes dames anglaises se font-elles amputer le petit orteil?

Voici que la mode subit l'influence orientale: de grandes dames anglaises se font couper le petit doigt du pied, le petit orteil, si vous préférez, pour pouvoir porter des souliers effilés comme des cure-dents. N'est-ce pas là une coutume mi-barbare, mi-civilisée qui semble inspirée de l'antique mode chinoise, de l'emprisonnement des pieds dans des bandelettes pour les rapetisser.

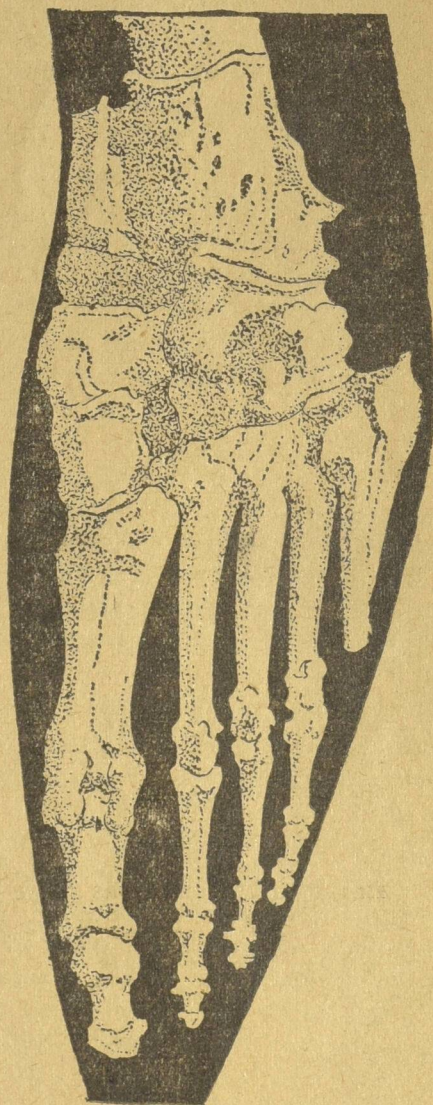
Les quelques opérations qui ont été faites jusqu'ici dans un chic hôpital de Londres ont très bien réussies. Le petit orteil de chaque pied est sacrifié sur l'autel de la Vanité, le but de ces opérations n'étant pas d'écourter le pied mais de l'amincir suffisamment pour permettre l'emploi des plus fines chaussures qui viennent de remplacer à New-York et à Londres le soulier rond français si fort à la mode, l'an passé.

Les personnes qui ont subi cette opération nouveau jeu déclarent qu'elle n'a rien de pénible et qu'elle leur permet de marcher, courir avec plus de facilité et de bien-être qu'auparavant. Qu'on nous permette de croire que ces cas sont exceptionnels et qu'on doit être mieux perché sur les cinq ergots que la nature nous a donnés pour des raisons certainement sérieuses que sur un pied amputé.

Ces femmes prétendent mieux marcher parce qu'avant leur opération, habituées qu'elles étaient à porter des

chaussures trop fines pour la mesure de leurs pieds, le petit orteil était rentré sous le pied et les gênait.

Les chirurgiens ne s'entendent pas naturellement sur les bienfaits de cet-



*Le pied d'une soi-disant élégante anglaise, après l'amputation du petit orteil.*



te amputation. Si d'aucuns prétendent que cette opération n'offre aucun danger, il en est, et de nombreux, qui maintiennent qu'elle met en danger la balance, l'équilibre et le mouvement naturel du corps humain.

Il est certain que les femmes qui ont particulièrement besoin de leurs pieds... pour marcher réellement, les joueuses de golf, les athlètes, les danseuses professionnelles et toutes celles qui pour des raisons de sport ou d'affaires abusent de leurs pattes (sans rancune), ne se feront pas couper le petit orteil. Ça, nous pouvons le jurer.

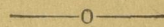
En général, tout le monde pense bien que cette mode n'aura aucun succès. Il y a des précédents. Nous racontions dans la "Revue Populaire", il y a quelques mois, qu'un chirurgien parisien avait trouvé le moyen chirurgical de refaire les bouches de ces dames. A la place d'une grande bouche, il mettait une petite bouche en coeur ou en arc de Cupidon qui donnait à des antiquités de quatre-vingts ans la frimousse d'une "sweet sixteen". Ce médecin fit quelques victimes, mais en très petit nombre. On se rendit bien compte qu'il valait mieux ne pas braver aussi audacieusement la nature.

Il en sera de même pour cette amputation qu'explique seul un souci de paraître, de se distinguer par un pied mignon.

Un chirurgien de l'hôpital orthopédique national anglais dit à ce sujet: "L'amputation n'est peut-être pas dangereuse si elle est faite par un chirurgien compétent. Il peut arriver quelquefois que cette amputation soit nécessaire pour des raisons d'hygiène ou autres. L'amputation, à la suite de difformité, est d'un grand soulagement. Mais, cette amputation n'est

pas justifiable dans le cas de ces dames qui se font enlever le petit doigt du pied pour suivre simplement la mode."

En Chine même, la coutume de briser les os des pieds minuscules, appelés là-bas, "lis dorés", perd beaucoup de sa vogue. Il y a cent ans, cette coutume était partout reconnue. Aujourd'hui, dans un grand nombre de familles aristocratiques ou riches, on laisse les pieds des enfants se développer librement.



### LES RÉLATIONS DIPLOMATIQUES DE MONTMARTRE ET DE WASHINGTON

Dans les premiers jours de ce mois, le président Harding recevra à Washington un nouveau membre du corps diplomatique. La République de Montmartre, organisation serio-comique d'artistes peintres et sculpteurs, d'écrivains et de gens de théâtre, vient de remettre à Lucien Boyer, le chansonnier que nous avons souvent entendu à Montréal, ses lettres de créance comme Ambassadeur Extraordinaire près les trois Amériques. Lucien Boyer devra faire comprendre au Nouveau-Monde la philosophie française au moyen des chansons populaires françaises actuellement en vogue sur les boulevards de Paris et dans les boîtes à chansons.

Le parchemin officiel de cet Ambassadeur vraiment "Extraordinaire" porte trois cachets, dont le troisième est marqué au sceau d'un bouton de culotte.

M. Boyer donnera en Amérique de nombreux récitals dont les bénéfices iront à deux hôpitaux d'enfants de Paris.





## THOMAS, LE PETIT RAMONEUR

Il s'appelait Thomas, du moins il ne se connaissait pas d'autre nom. C'était un petit, très petit ramoneur de grandes cheminées, qui servait un maître brutal, le vieux Grinime. Souvent des larmes lourdes et sincères traçaient un sillon sur les joues noircies du pauvre petit bonhomme lorsqu'il était obligé d'ascensionner les sombres cheminées et que, de ses coudes et de ses genoux meurtris, le sang coulait.

Mais, quoique les jours pénibles fussent nombreux, Thomas savait rire aussi, et il avait ses moments de gaieté et de joie. Et sa figure, si noire et si souillée fût-elle, savait sourire encore et s'illuminer même de joyeuse malice. C'était les jours où, possédant quelques sous, il pouvait les jouer avec des camarades de rencontre, ou bien sauter par-dessus les barrières, ou jeter des pierres dans les jambes des chevaux passant sur les chemins.

Son ambition était de devenir un homme. Pour lui, un maître ramoneur était un homme, et la pauvre petite cervelle se l'était proposé comme modèle. Il se voyait déjà installé dans une taverne avec une grande chope de bière et une longue pipe, jouant aux cartes et gagnant des pièces d'argent. C'était là toute son ambition. L'idée

d'avoir des apprentis le séduisait assez; il en aurait deux, trois, qu'il dominerait et rudoyerait comme il était dominé et rudoyé lui-même. Sa pauvre imagination n'envisageait rien au-delà, ni rien de plus, mais c'est qu'alors Thomas n'était qu'un pauvre petit ramoneur sans aucune éducation, ignorant tout de la vie et de ce qu'elle contient de beau et de bon. Cela, il l'apprit, et c'est précisément la manière dont il l'apprit qui fait le sujet de cette histoire.

Un jour, Grinime fut requis par un domestique d'aller ramoner les cheminées de son maître. La propriété de cet homme était superbe et immense, avec un parc, une rivière poissonneuse, une chasse et une très belle maison. Son propriétaire était un magistrat, homme bon et juste s'il en fut, que Grinime connaissait bien, et son apprenti d'ailleurs aussi, pour les avoir condamnés tous deux à quelque temps de prison qu'ils n'avaient certes pas volé.

Par un matin d'été, alors que trois heures venaient de sonner, Grinime et Thomas se mirent en route, Grinime sur l'âne et l'enfant marchant derrière, portant les instruments de travail. Et Thomas, tout en cheminant, con-



templait les choses et les êtres qu'au cours de la route il rencontrait. Toute la nature semblait encore dormir; les arbres et les animaux des champs continuaient leur sommeil, et les grands nuages lourds, qui passaient lentement, paraissaient somnoler aussi. Et toutes ces choses intéressaient le petit ramoneur; de ses yeux attentifs il suivait dans le ciel le vol d'une alouette dont le chant triomphant lui égayait le coeur, ou bien, laissant errer sa vue sur le sol, il voyait s'ouvrir les boutons d'or et les pâquerettes pendant que s'éveillaient dans leurs nids les oiseaux. Une vieille femme, misérablement vêtue, jambes et pieds nus, avec un châle usé sur ses cheveux gris, suivait le même chemin; elle avançait péniblement, comme si, fatiguée d'une trop longue marche, ses pieds meurtris la faisaient souffrir.

Bientôt, ils furent côte à côte, et la vieille, s'adressant à l'enfant, lui posa maintes questions et lui parla de choses merveilleuses qu'il n'avait jamais vues. Elle lui parla de la mer et des vagues furieuses et bruyantes, et des grands rochers contre lesquels elles viennent se briser. Comme ils parvenaient à la rivière d'un moulin, Grinime, plongeant la tête dans l'eau claire et habillarde, se lava la figure, et comme, tout étonné d'un tel geste, Thomas lui en demandait la raison, il lui répondit:

"Ce n'est pas par propreté; j'aurais honte d'avoir besoin de me laver chaque semaine comme tant d'autres; mais j'avais trop chaud, et cette eau m'a rafraîchi." Le petit ramoneur se lava aussi, mais alors Grinime entra dans une grande colère, et, saisissant Thomas, il le frappa rudement. La vieille femme intervint. Le ramoneur, redoutant la connaissance que cette

femme avait de tous ses larcins et de ses crimes, obéit à son injonction, et, lâchant l'enfant, repartit à une allure plus rapide vers la demeure du magistrat. Mais quelle que fut sa hâte à s'éloigner, il entendit la pauvre femme lui dire qu'un jour il la retrouverait sur son chemin, et, comme adieu, elle ajouta: "Propres seront toujours ceux qui souhaitent d'être propres, et fous seront ceux qui veulent être fous; souvenez-vous-en!"

Après avoir parcouru trois kilomètres, ils arrivèrent à la grille du parc, d'où un garde les conduisit à travers la grande avenue de peupliers, longue d'une demi-lieue environ, et Thomas, entendant le bourdonnement des ruches, demanda quel était ce murmure. Apprenant que cela provenait des abeilles, il s'enthousiasma, et déclara qu'il serait heureux comme un roi si on lui confiait la garde d'un tel parc, des ruches si bruyantes, et un habit de velours vert, avec un sifflet pendu à l'un de ses boutons brillants.

Mais il fallut abandonner un si beau rêve, et, prenant ses outils, le petit ramoneur commença la toilette des cheminées. Elles étaient nombreuses, si nombreuses que la fatigue vint et qu'il souhaita un peu de repos; mais pour lui, il n'en était jamais question avant que le travail fût entièrement terminé. De plus, la tâche était rendue plus pénible par la forme des cheminées; ce n'était plus celle habituelle des villes, toute droite et toute simple, mais d'immenses conduits tortueux, comme ceux que l'on rencontre encore en de vieilles demeures campagnardes. Parmi toutes ces cheminées Thomas se perdit; il s'en aperçut avec quelque indifférence, quoiqu'il fût environné des plus épaisses ténèbres; mais, habitué comme il l'était à l'obscurité, il



s'en souciait fort peu, et s'agitait et se conduisait dans l'ombre avec autant d'aisance qu'une taupe dans ses labyrinthes souterrains. Tout de même, étant résolu à achever sa descente, il s'engagea dans le conduit qu'il croyait être le bon, et débarqua, à sa grande stupéfaction, dans une chambre comme jamais encore il n'avait vu la pareille; ses deux pieds enfonçaient moelleusement dans une toison épaisse et blanche qui n'était autre qu'une carpette en peau d'ours.

D'abord cloué au sol par la stupéfaction, n'osant risquer un geste, il commença des yeux l'inspection de la chambre. C'était une chambre à coucher, adorable de blancheur et de joliesse. Aux fenêtres dorées par le soleil pendaient de grands rideaux blancs; blancs aussi les légers rideaux du lit, blanc le papier avec, par place, de minces filets roses. Sur les murs des gravures, jolies en leurs cadres d'or, eurent le don de retenir son attention. Il les regardait consciencieusement, cherchant à en deviner le sens. Mais ce qui l'étonna le plus, ce fut, à terre, au milieu de la pièce, un grand bassin de zinc peint d'une belle couleur blanche, plein d'eau claire, et, placés à l'entour, une grosse éponge, du savon, une brosse et une grande serviette toute propre, quoique dépliée.

Ne connaissant rien de la nécessité d'être propre, imbu qu'il était des principes de son maître à cet égard, il se demandait avec stupéfaction comment il pouvait se faire qu'une dame, habitante d'un nid aussi charmant, pût être assez sale pour faire usage de toutes ces choses. Ce qui l'émerveillait, lui l'enfant aux moeurs frustes, c'est l'habileté avec laquelle cette dame, si sale à son idée, puisqu'elle

avait besoin de se laver, ne laissait aucune trace de souillure sur les objets dont elle faisait usage et de l'eau même qui avait servi à son bain. Problème inouï pour une si petite cervelle encore plongée dans l'ignorance de toutes choses.

Pendant que, perdu dans ses pensées, réfléchissant à cette énigme insoluble, il restait là, ne pensant même plus à bouger, ses yeux se portèrent sur le lit où dormait cette femme si dépourvue de propreté. Alors ils s'arrêtèrent, écarquillés, comme fixés à jamais sur le spectacle qu'ils venaient de découvrir; l'enfant, émerveillé, retint sa respiration. Sous une couverture de soie blanche, reposant sur un oreiller tout blanc entouré de dentelles, une petite fille ravissante dormait. Sa délicieuse petite figure pâle rivalisait de blancheur avec l'oreiller qui la soutenait, et ses cheveux blonds, roulés en lourdes boucles, s'éparpillaient mollement, luisants, lumineux sous le soleil du matin.

A travers le désarroi de ses pensées, une idée surgit dans l'esprit du petit ramoneur. Serait-ce possible que chacun pût être blanc, ainsi une fois lavé, et lui-même alors ne pourrait-il pas, une fois propre, avoir une même figure claire et pâle? Se retournant, il vit soudain, tout près de lui, une figure grimaçante et noire qui le regardait.

Son premier geste fut de la chasser, si grande était son indignation de voir un si vilain petit être offenser de sa présence un lieu aussi charmant; mais bientôt il s'aperçut avec dépit que ce n'était autre que lui-même, toute sa personne étant reflétée dans un grand miroir, comme il n'en avait encore jamais vu. De rage il voulut frapper ce miroir trop fidèle, et, poussant un juron, il avança le poing, mais la fillette,



réveillée à sa voix, répondit à son juron par un cri de terreur, et, de saisissement, il laissa retomber inerte son poing fermé. Une bonne accourut, affolée. Elle saisit le petit ramoneur pour l'entraîner hors de la chambre; mais, si forte qu'elle fût, l'enfant lui échappa, et, sautant lestement par la fenêtre, s'aidant des branches d'un arbre, il atteignit le sol; puis il se mit à courir à travers les pelouses et les plates-bandes, et, dévalant avec la rapidité que lui permettaient ses petites jambes, il parcourut successivement une longue route, un village, des prés, pour venir enfin échouer, épuisé de fatigue, à la porte d'un cottage tout blanc et coiffé de tuiles rouges, où une vieille femme enseignait de belles choses à de jeunes enfants. Son arrivée inopinée causa un grand trouble parmi ces enfants: les fillettes effrayées pleuraient, les garçons criaient ou se moquaient.

La vieille dame s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il voulait: "De l'eau", murmura-t-il. Alors, à ses vêtements en désordre et à ses pieds meurtris elle connut qu'il venait de parcourir un long chemin. Elle lui présenta du lait dans une tasse, et un morceau de pain, puis le porta dans une grange où, sur du foin odorant, il s'endormit.

Quand il s'éveilla, son épouvante première lui revint, et, oublieux de la bonté de son hôtesse, il s'enfuit à nouveau. Une rivière coulait douce et claire non loin de la maison; la grande idée de propreté qui était née en lui depuis peu lui revint; il souhaita à nouveau d'avoir un visage blanc, et, un instant, il se vit beau et propre, dormant dans un grand lit parmi de soyeuses blancheurs.

Alors, plongeant son visage et ses mains dans l'eau pure, il commença sa toilette. Puis, goûtant enfin la joie d'être propre, il voulut être propre entièrement; il quitta ses vêtements et les lava, ainsi que lui-même. Tout à l'ardeur de sa tâche, il oubliait le reste de l'univers; pourtant il n'était pas seul. La vieille femme qu'il avait rencontrée le matin se tenait sur le bord de l'eau. Quand il leva la tête, elle lui parla, heureuse de sa propreté nouvelle, et, le complimentant, lui promit d'aller lui quérir des vêtements, car les siens, qu'il avait si bien trempés dans l'eau, étaient encore ruisselants et ne pouvaient servir avant d'être secs. Elle revint, suivie de la maîtresse d'école portant des vêtements neufs. Il les revêtit en les remerciant. Puis il s'éloigna, pendant que la pauvre femme répétait: "Propres seront toujours ceux qui veulent être propres..."

Il est maintenant encore un ramoneur, un ramoneur tout noir, quand il travaille, et pas bien riche; mais quand il a fini son ouvrage, son premier soin est de se débarrasser de la suie qui le souille; c'est un ramoneur propre, avec une figure blanche aux heures de repos; il est devenu meilleur et presque beau. Thomas le petit ramoneur est maintenant un homme, et un homme bon.

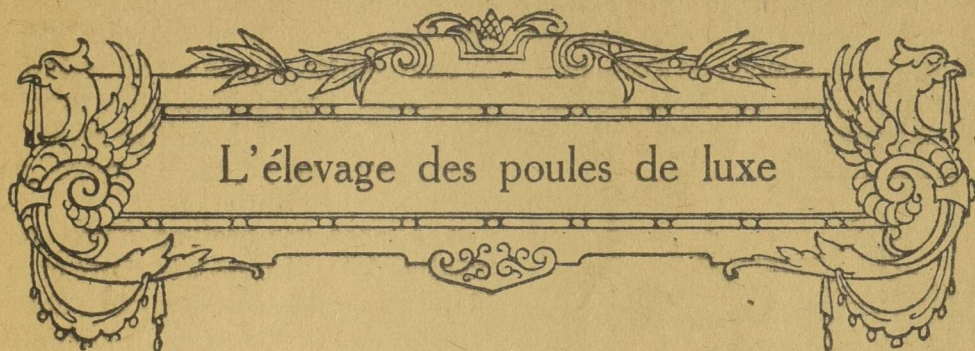
—o—

Pour une jeune fille amoureuse, un jour de soleil ne vaut pas une heure de clair de lune.

—o—

Lorsque la femme qu'un ex-célibataire vient d'épouser lui demande des détails sur sa vie passée, il doit éviter de tomber du Scylla des déclarations trop sincères au Charybe des déclarations atténuées.





## L'élevage des poules de luxe

Les amateurs qui se spécialisent dans l'élevage des volailles de luxe sont le plus souvent entraînés à des frais considérables. C'est ainsi que pour s'établir, pour se lancer de la façon la plus modeste dans cette industrie il faut, paraît-il, faire les acquisitions suivantes.

Les oeufs d'orpingtons sont les plus appréciés et valent cher. Il est nécessaire d'en acquérir quinze douzaines. Joignons-y trois tub galvanisés, une boîte de savon pur, dix livres d'indigo, 100 livres de farine, une grande quantité de soufre et de naphthaline, un baril d'eau de chaux, une cruche d'acide carbonique, du papier de verre, de l'huile d'olive, un peu d'alcool et d'amidon, enfin des cure-dents. Tout ceci, sans oublier les nids, les grillages, les cages à poulets, les fontaines, les incubateurs, les éleveuses, concasseuses, etc.

Mlle Dorian, une spécialiste de cette industrie délicate dont les "orpingtons" ont récemment remporté les plus hautes récompenses dans les principales expositions, va nous fournir d'intéressants détails à ce sujet.

Avec quel amour, à la veille d'un grand concours, chacune de ses chères poules blanches fut lavée, rincée, passée au bleu comme le linge, puis

séchée, poudrée, huilée, peignée et dressée pour l'exposition.

—Lorsque mes poulets eurent cinq semaines, explique-t-elle, ils prirent leur premier bain sec. Dans un tub galvanisé furent versées 24 livres de farine, une livre de naphthaline et une livre de soufre. A cinq heures du matin, nous primes les petits poulets endormis et les frictionnâmes un par un avec le plus grand soin à l'aide de notre préparation; les poussins semblaient très satisfaits.

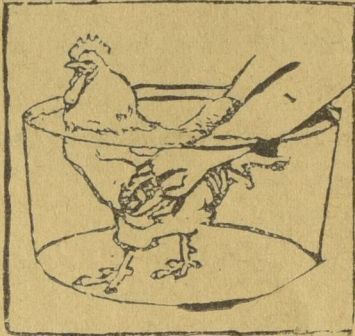
"Une fois par mois, pendant toute l'année, nous continuâmes les bains secs. Les nids furent soigneusement nettoyés et le poulailler lavé à l'eau de chaux mélangée d'un peu d'acide carbonique. De la paille fraîche fut régulièrement renouvelée sur le plancher afin d'entretenir une propreté absolue.

La préparation des bêtes de prix commence de façon plus active un mois avant l'exposition. Elle constitue tout un art. Tous les poulets de Mlle Dorian furent blanchis et passèrent chez le manucure avant leur départ pour chaque concours.

Un aide prend chaque oiseau par les pattes et le plonge dans un tub contenant huit à dix centimètres d'eau assez chaude. La tête seule dépasse.



Tandis que l'aide maintient l'oiseau, Mlle Dorian promène doucement ses doigts entre les plumes de l'oiseau et sous ses ailes pour que l'eau pénètre jusqu'à la peau.



*Le bain de la poule, à la veille d'un grand concours.*

Puis l'oiseau est frictionné avec un bon savon blanc. Toutes les plumes sont soigneusement frottées de haut en bas avec le savon; les ailes sont dépliées afin qu'aucune plume ne soit oubliée. L'oiseau est ensuite rincé de la même manière, puis plongé dans l'eau bleue, juste assez chaude pour ne pas faire passer l'animal trop brusquement d'une température à une autre. Le bleu est destiné à rehausser la pureté du plumage.

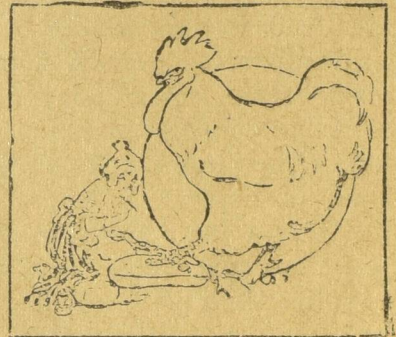
Vient ensuite le séchage. Le poêle est allumé dans la cuisine. La porte du four est ouverte et une douce chaleur rayonne dans toute la pièce. Près du poêle les poulets sont soigneusement essuyés avec un linge sec. Le séchage est terminé par une friction à l'amidon. Si par hasard un poulet est pris d'une défaillance dans le bain il suffit d'un peu d'eau froide pour le rappeler à la vie. Le bain d'ailleurs ne peut être contraire à la santé de l'animal.

Passons chez le manicule: L'eau, le savon et une brosse à ongle ont déjà préparé les pattes de l'oiseau. Un cure-dent enlève alors sous les ongles

les moindres souillures et l'opération est délicate car il ne faut pas blesser la pauvre bête. Après un autre lavage, les pattes sont frictionnées avec de l'huile d'olive. Les griffes et le bec sont passés au papier de verre puis polis avec un chiffon doux.

Les lobes des oreilles d'une belle volaille doivent être très doux et très blancs. La crête doit être cramoisie et très droite. Quelquefois le lobe et la crête sont durcis par la température extérieure: l'animal est alors placé pendant deux semaines environ avant l'exposition dans une chambre obscure et chaude. Chaque jour, durant ce temps, la crête est doucement frottée avec de l'huile et les lobes avec un mélange tiède d'eau et de lait.

S'il arrive qu'un coq ne dresse pas sa crête bien droite on lui fait porter pendant quelque temps un léger soutien.

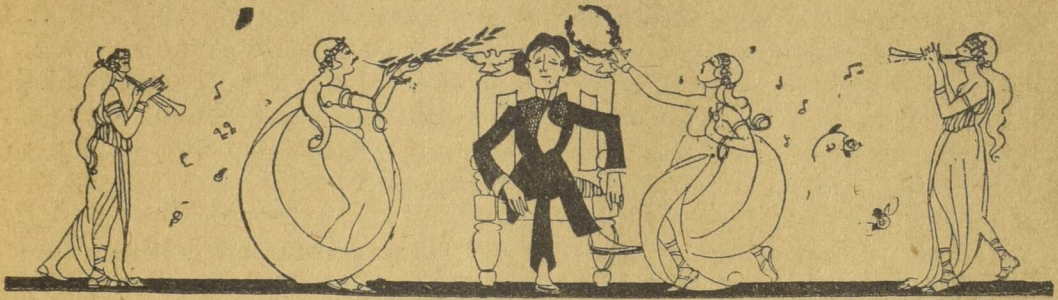


*Le manicule d'une belle volaille.*

L'oiseau d'ailleurs, prend aussi des leçons de maintien avant son départ car il doit savoir se comporter avec dignité et bonne grâce devant les spectateurs.

Un tel élevage est un perpétuel souci mais les personnes qui s'y adonnent, se montrent très fières des récompenses obtenues et Mlle Dorian se plaît à exhiber les nombreuses médailles que lui ont valu ses sujets.





## La littérature française au Canada

**La vente du livre français est plus grande en Canada qu'en Alsace?— Les rapprochements intéressants à faire entre le public lecteur canadien et le même public alsacien.— Les préférences des deux groupes vont en partie aux mêmes auteurs.**

Le correspondant particulier d'un quotidien français, "Le Gaulois", à Strasbourg, vient de livrer à son journal un article du plus haut intérêt pour un public canadien-français. Quel est l'accueil réservé par l'Alsace reconquise à la littérature française? Or il se trouve que cet accueil est à quelque chose près celui que nous donnons à la même littérature. Il n'y aurait qu'à substituer au terme alsacien le terme canadien et cet article nous conviendrait parfaitement. D'après l'enquête que nous avons faite, nous pouvons tout de même avancer que la vente du livre français, c'est-à-dire importé de France, est plus grande dans les centres franco-canadiens que dans la population restée française d'Alsace. Nous sommes plus nombreux, sans doute, mais moins rapprochés du foyer intellectuel français. Notre avantage sur ce point est

éclatant. Qu'on lise maintenant cet article dont nous n'avons retranché qu'un paragraphe relatif à un écrivain contemporain que vient de frapper la censure extraordinaire.

"Vous vous êtes étonné en venant à Strasbourg du peu d'empressement du public à suivre le mouvement littéraire. Vous énumérez un grand nombre de noms d'écrivains contemporains, et vous vous indigniez presque d'entendre les gens vous répondre: "Nous ne les connaissons pas." Pourtant, par habitude, et surtout par curiosité, vous êtes entré chez les libraires. Là, vous avez lu les livres les plus récents ingénieusement mis en évidence et relevés chacun d'un petit carton où était dactylographié le passage suggestif d'un article critique; vous vous êtes entretenu avec le libraire et quelques-uns de ses clients, et vous ne m'avez pas caché votre surprise en constatant combien vos interlocuteurs étaient "à la page", comme vous disiez. Partagé entre deux impressions, celle d'une indifférence générale et celle d'une vive et intelligente curiosité, vous m'avez prié de vous expliquer cette énigme. Vous avez cru, en venant en Alsace, trouver une situation exception-



nelle. Or, vous étiez en présence d'une situation analogue à celle d'autres grandes villes de province, avec peut-être plus d'inquiétude, plus d'impatience et d'empressement à tout connaître.

Trois ans et demi de vie française n'ont pas considérablement augmenté le nombre des lecteurs français. On estime en général au quart de la population le public susceptible de lire ou aimant à lire. Il comprend, en premier lieu, la bourgeoisie de tradition française, qui suivait régulièrement et avec passion, avant la guerre, le mouvement littéraire. Elle avait alors opéré un travail de défrichement dont elle aurait pu aujourd'hui tirer profit plus efficacement, si les circonstances ne l'avaient, dans une certaine mesure, obligée à de sérieuses restrictions. En conséquence, elle achète peu de livres, s'intéresse moins aux ouvrages nouveaux, et manifeste surtout son goût des livres en s'abonnant aux bibliothèques circulantes.

Il est à remarquer, en effet, ici comme ailleurs, que les esprits absorbés par d'autres considérations demandent aux livres, avant tout, une distraction, un divertissement. Et comme le genre littérature qu'irépond à cette définition ne mérite pas, semble-t-il, l'honneur d'une bibliothèque, on se les procure au meilleur marché possible. C'est trop de sept ou huit francs, pense-t-on, pour une histoire d'aventures. Quant aux romans de qualité supérieure, ils deviennent de plus en plus des articles pour dames...

**Les lectrices de la société bourgeoise confirment par leur choix la réputation des auteurs célèbres.** Sachant combien est intense en Alsace la vie religieuse et le respect de la vie sociale bien ordonnée, vous comprendrez le succès constant des ouvrages

de MM. René Bazin, Henri Bordeaux, Maurice-Barrès, Paul Bourget, etc... Parfois, le snobisme s'en mêle, et vous assistez alors à un de ces engouements qui se comprennent à Paris, mais qui ne laissent pas de détonner à Strasbourg.

\* \* \*

La jeune génération cultivée, placée du jour au lendemain, peut-on dire, devant notre surabondante production littéraire, y a cherché, y cherche encore la nourriture dont elle a besoin. Et, comme vous pouviez vous y attendre, elle marque une inclination assez vive pour les expressions nouvelles, les excentricités, voire les mystifications.

Pourtant, je vous l'avoue, vous pouvez retirer d'un examen de la capacité de lecture de la population alsacienne quelques indications intéressantes.

Vous avez affaire à un peuple frontrière, c'est-à-dire destiné à connaître deux cultures, deux civilisations, et dont une partie des forces intellectuelles se dépense à établir et maintenir en lui une harmonie, un équilibre, une synthèse des deux éléments. Il ne peut ignorer l'un ou l'autre. Il doit disposer des deux; aussi lui est-il pour ainsi dire impossible de s'en tenir à une culture déterminée, fixe; il doit s'en créer une propre. Notez également que l'élite de la population porte l'inévitable empreinte de l'école, de l'Université, de l'administration, de la caserne allemandes. Comment saurait-elle brusquement changer de mentalité? D'ailleurs, l'Alsacien est de race robuste, il aime les choses positives, précises, palpables. A la métaphysique et la poésie, il préfère l'histoire et les sciences concrètes. Cette disposition de sa nature l'éloignerait plutôt des arts et des belles-lettres, s'il n'y était



attiré par une curiosité instinctive pour la beauté et un goût assez sûr. C'est là surtout que l'Alsacien peut rendre service. **Il n'est pas créateur, mais il est critique.** Son jugement neuf ne s'embarrasse d'aucune considération étrangère à l'objet même de son attention. Ses appréciations, raisonnablement motivées, sont filles de la sagesse. Vous avez pu vous en rendre compte en parlant à quelques familiers de librairie : ils manifestent une horreur du bluff, une crainte d'être dupes et une certaine méfiance pour les réputations admises par Paris. Toujours ils revisent les valeurs, contrôlent les opinions établies et n'admettent rien qui ne s'adapte pas à leur tempérament, à leur sensibilité, à leur mentalité.

Or, questionnez les libraires, faites une enquête dans les bibliothèques communales, universitaires ou circulantes, et vous verrez combien les préférences témoignent nettement de fortes affinités françaises.

Les classiques, eux aussi, descendent fréquemment des rayons, et parmi eux surtout Molière, Racine, La Fontaine... Sans doute, ce sont là des écrivains de portée universelle, mais, dans la forme du moins, ils représentent bien les qualités du génie français. Or, les Alsaciens apprécient autant l'expression que la vérité humaine qu'ils contiennent. Chose curieuse, dont je n'ai pas encore saisi la raison : partout où j'ai mené mon enquête, à Strasbourg ou dans d'autres cités de moindre importance, je n'ai pu obtenir la moindre indication sur l'intérêt suscité par les maîtres du XVIII<sup>e</sup> siècle. Voltaire, Rousseau, Beaumarchais, Marivaux ne paraissent pas être très cotés.

Il faut bien l'avouer : la poésie et le théâtre ne sont pas lus.

—Citez-moi, demandais-je, les poètes dont on achète volontiers les ouvrages?

Partout j'obtenais la même réponse :

—Nous vendons très peu de poésie et toujours les mêmes poètes sont demandés : Victor Hugo, Lamartine, Musset, Verhaeren, Samain, Henri de Régnier. Baudelaire et Verlaine sont relativement négligés, et surtout les poètes modernes, les contemporains. Je crois cependant équitable de faire une exception en faveur de "Toi et Moi", de Paul Géraudy.

Quant au théâtre, on ne le lit guère, pas plus en Alsace qu'à Paris et en province. Le public ne s'intéresse pas à la lecture dramatique. C'est dommage, car, dans l'effort entrepris depuis trois ans pour apporter aux Strasbourgeois le meilleur de l'art français, le théâtre dramatique a été négligé. Les spectacles de comédie qu'on leur offre confirmeraient presque l'idée de décadence de la scène française. Ils n'encouragent guère, en tout cas, le public à mieux connaître par la lecture la production théâtrale.

Vous m'avez demandé si on lisait en Alsace et ce qu'on lisait. Comme partout ailleurs on lit moins, et vous savez pourquoi. Parmi le public qui lit, il faut distinguer la classe bourgeoise, fidèle aux grands écrivains contemporains, et la jeune génération, éprise d'indépendance et d'originalité, qui très sincèrement cherche parmi les nouveaux auteurs les mieux accordés à sa sensibilité. Elle erre un peu, s'éloigne parfois de la clarté et de la vérité humaine, entraînée par les jeunes gens venus de l'intérieur, mais son jugement et son bon sens la ramène tou-



jours aux oeuvres saines intellectuellement et marquées de talent.

Quand le public alsacien sera familiarisé avec le chaos, un peu déconcertant au premier abord, de la littérature contemporaine, et quand il aura repris goût à la lecture, il sera sage de tenir compte de ses avis. Mieux qu'un autre, il possède la sûreté du jugement et le goût."

---

### PEGASE EST BIEN NOURRI

---

Il nous plaît de temps à autre, quand les documents nous tombent sous la main, de donner à nos lecteurs quelque idée sur les bénéfices des artistes, des créateurs de beauté ou tout simplement de... pièces à succès. Les grands artistes, écrivains, peintres, sculpteurs et musiciens peuvent vivre dans l'aisance. Les plus recherchés du public encaissent des millions et, s'ils avaient pour le cheval le culte que lui portèrent certains empereurs romains, ils pourraient aisément loger Pégase dans une écurie de marbre et le faire boire dans des coupes en or ciselé.

La chose eût été facile à M. Edmond Rostand dont tous les livres atteignirent des tirages énormes et qui, entre autres fructueuses transactions commercialo-littéraires, vendit au plus grand des illustrés français, l'"Illustration", le droit de publier avant quiconque le manuscrit de "Chanteclerc", la somme de \$60,000... Soixante mille dollars, soit trois cent mille francs, soit un million de francs, il y a dix ans.

Victor Hugo, qui s'entendit toute sa vie à passer des traités avec direc-

teurs, éditeurs et libraires, n'en fit pas tout autant, bien que dans son temps il fut considéré comme le plus gros vendeur. "Hernani" lui rapporta 6,000 francs (\$1,200).

M. de Lamartine fit de bonnes affaires, touchant de l'éditeur Gosselin la somme de 30,000 francs (\$6,000) pour les premières éditions des Harmonies politiques et religieuses.

On croit que le "Voyage en Orient" rapporta au grand poète le double de cette somme, soit douze mille dollars, "Les Girondins", \$16,000, "l'Histoire de la Turquie", \$10,000.

"Les Mémoires d'Outre-Tombe" auraient été payés à Chateaubriand la somme de \$40,000.

Hugo gagnait de l'argent et ne souhaitait pas qu'on le sût. Balzac en amassait et aimait au contraire qu'on en parlât.

Parmi les modernes, voyons cet ancien anarchiste qui passa certainement plus de trois ans en prison pour crimes politiques, qui, après avoir vécu largement sur l'héritage paternel, dépensa toute sa fortune dans le journalisme et les luttes radicales, M. Vente Blasco Ibanez, le grand romancier espagnol, auteur des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse et de vingt autres romans autrement plus intéressants, mieux bâtis que ce premier dont la vogue ne tient qu'à son adaptation cinématographique. En quelques mois Ibanez fit, l'an dernier, deux millions. Il possède tout près de Nice une villa merveilleuse. Autant il fut anarchiste, autant il est aujourd'hui capitaliste...

Et tant mieux si les écrivains font de l'argent. Aussi bien eux que les trafiquants d'alcool!

---

Le passé est comme une lampe placée à l'entrée de l'avenir.



## Les vieux quartiers français de la Nouvelle-Orléans

Le vieux quartier français de la Nouvelle-Orléans, capitale de la Louisiane, est admirable. Son charme est unique, comme celui du vieux Québec, les deux villes les plus françaises de tout le continent américain. C'est à la France que la Nouvelle-Orléans est redevable de sa beauté et surtout de son Vieux Carré.

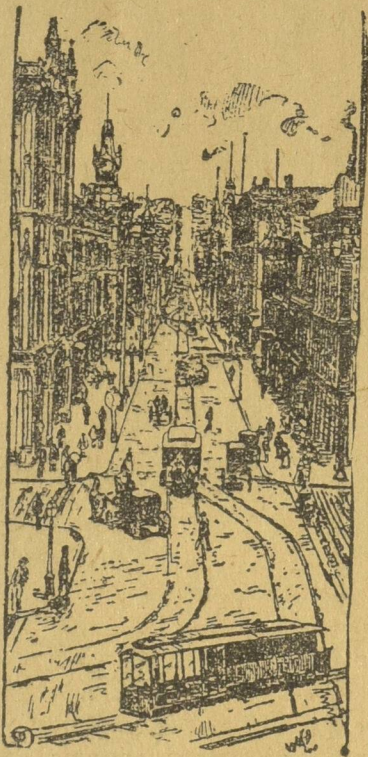
La Nouvelle-Orléans fut fondée en 1718 par Bienville et bientôt choisie, aux dépens de Mobile, comme capitale de la Louisiane (1723). Cependant, la Nouvelle-Orléans ne comptait que 8.000 habitants quand la colonie fut cédée, en 1803, aux Etats-Unis. Elle s'est depuis développée avec une rapidité extraordinaire.

C'est dans ce Vieux Carré, que nous mentionnions plus haut, que les artistes et les écrivains, non seulement du continent mais de l'Europe, sont venus récemment rechercher là l'atmosphère du passé. Il fut fondé par Le Blond de la Tour, chevalier de Saint-Louis, en 1718, lors même de la première entrée de Bienville. Les rues ont à cet endroit cinquante pieds de largeur—mesure française—et dénommées: Condé, Royale, Bourgogne, Conti, Saint-Louis, Toulouse, Saint-Pierre, Orléans, Ste-Anne, Dumaine, Si-Philippe et Quartier. Au milieu du Vieux Carré, se trouvait à ce moment la Place d'Armes, tout comme à Montréal. Derrière, l'église paroissiale (semblable à l'église Notre-Dame), l'école et les édifices parlementaires.

Aujourd'hui, la Place d'Armes est plus connue sous le nom de Jackson

Square, appelée ainsi en l'honneur du général Andrew Jackson, héros de la bataille de la Nouvelle-Orléans.

Signalons encore le Petit Théâtre du Vieux Carré, qui contient 300 spectateurs. On y donne quatre représentations par jour, de pièces célèbres du répertoire français, la plupart du

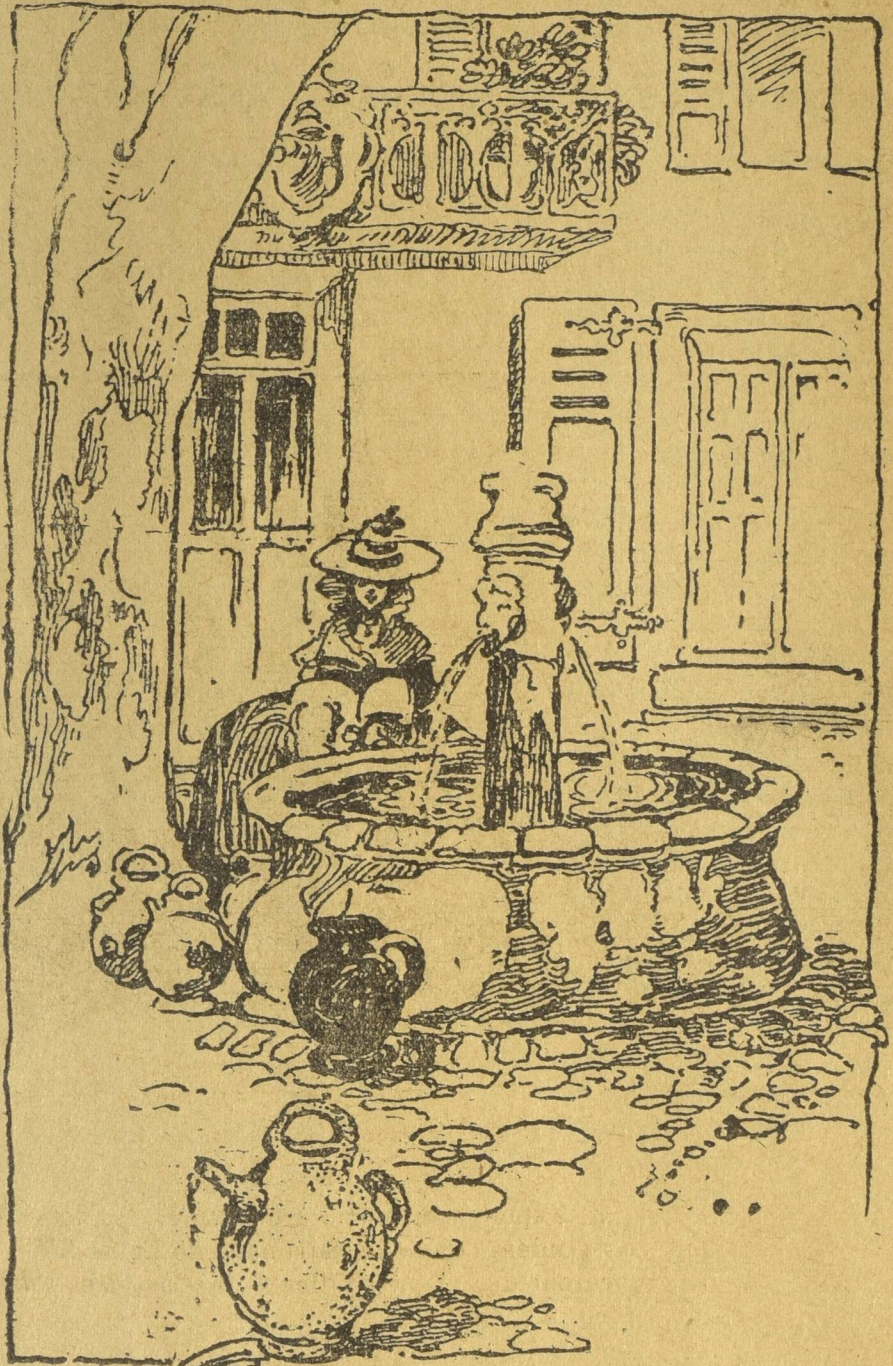


*La ville moderne.*

temps. Là aussi se trouve le chic Club du Quartier où, le matin, se donnent des leçons de français et, l'après-midi des cours de dessins et de musique.

Le déjeuner et le thé sont servis dans le Café "à l'ombre de la Cathédrale", adjacente au Club du Quartier.





*La maison qui fut construite à la Nouvelle-Orléans en 1821, pour recevoir Napoléon Ier. (Voir l'article.)*

La Cathédrale est un très beau monument d'architecture espagnole. C'est la deuxième plus vieille église catholique des Etats-Unis. Elle fut reconstruite pour la troisième fois en 1792, aux frais de Don Almonaster.



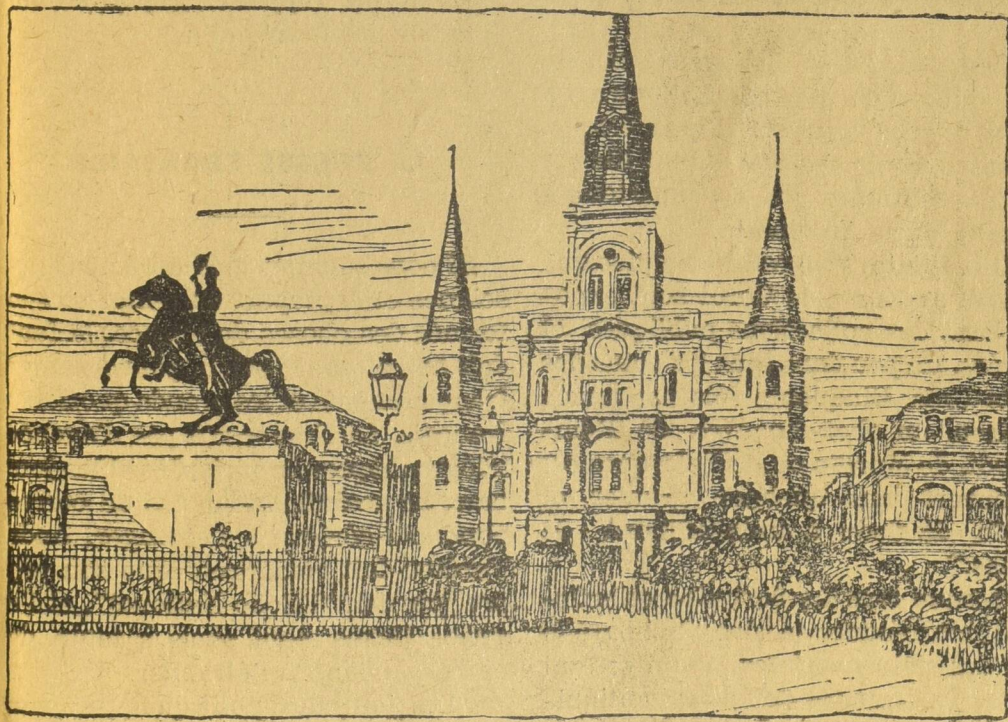
A gauche de la Cathédrale se trouve le Presbytère, datant de 1813.

Toutes les boutiques d'antiquaires sont situées dans la rue Royale. Ces antiquaires ont jusqu'à des reliques de Manon Lescaut qui, s'il faut en croire la tradition, serait morte à la Nouvelle-Orléans. Tout le monde dans cette ville a une chaise qui a servi à Louis Philippe, roi de France!

avant que le parti de sauvetage mit à la voile.

Une seule bâtisse de l'ancien marché français subsiste encore. C'est là, entre autres marchands, que venaient les indiennes vendre leurs herbes savantes qui devaient guérir toutes les maladies.

L'un des plus vieux vestiges français de la Vallée du Mississipi est le



*Le centre du vieux quartier français.*

"Avez-vous vu la maison de Napoléon?", vous demandent les guides. C'est une maison qu'un admirateur du grand capitaine construisit en 1821 et qui était destinée à le recevoir. Dominique You, le fameux pirate, devait avec ses hommes enlever Napoléon de Sainte-Hélène et le porter là. La nouvelle de la mort de l'Empereur parvint à la Nouvelle-Orléans quelques jours

couvent des Ursulines, fondé en 1727, sous le patronage de Louis XV.

Les Filles à la Cassette, titre que rappelle le couvent, étaient des jeunes filles de bonne famille que le gouvernement français envoya à la colonie pour épouser des colons. Elles furent ainsi appelées parce que chacune emportait avec elle une valise contenant son trousseau. Les Ursulines s'occu-



pèrent de ces jeunes filles jusqu'à ce qu'elles trouvassent leur mari. Ces religieuses continuent aujourd'hui dans d'autres quartiers leur oeuvre d'éducation.

L'une des plus grandes pertes que subit la ville fut la destruction toute récente de l'Opéra Français, une magnifique réplique de l'Opéra de Paris.

### LE COMMERCE DES FAUX A PARIS

Clément Vautel, le joyeux et fin chroniqueur du journal "Le Journal", écrivait dernièrement: "En Amérique, il doit y avoir environ 3,000 lits et 60,000 coiffeuses qui ont appartenu à la reine Marie Antoinette."

Et il ajoute: "On estime en plus que 30,000 paysages de Corot sont exposés dans des collections publiques et privées, un peu dans tous les coins des Etats-Unis. Cinquante fois par année environ, un chef-d'oeuvre de Rembrandt, de Murillo ou de Velasquez est découvert dans quelque grenier et vendu de deux à trois millions de francs."

Presque tous les écrivains et artistes humoristiques se sont ainsi payé la tête des riches américains qui se font filer à Paris un tas de fausses antiquités, de fausses contrefaçons d'antiquités mêmes dont la fabrication remonte à l'avant-veille. On remarque aussi que plus le franc baisse, plus d'Américains viennent à Paris, et que plus d'Américains viennent à Paris, plus il se vend de fausses antiquités aux boutiques et aux encans. Les Américains sont toujours prêts à mettre des sommes fantastiques sur ce qu'on leur présente comme historique.

L'autre jour, rapporte encore un journaliste parisien, au milieu d'un

grand encan, à l'hôtel Drouot où se vendent les plus fausses antiquités de France et de Navarre, un acheteur qui voulait monter une petite table soi-disant dix-huitième siècle, laquelle allait déjà dans les cinq mille francs, demanda à l'encanteur: "Garantissez-vous l'authenticité de ce meuble?" Et celui-ci de répondre: "S'il fallait garantir tous nos meubles, où irait notre commerce?"

Qu'on se rappelle l'épouvantable scandale des faux Rodin.

### LA PRESSE FRANÇAISE

Si nous sommes médiocrement renseignés et la plupart du temps mal informés des choses de France, la faute doit en retomber sur le gouvernement français même et les grands quotidiens français. La France n'a pas d'agences télégraphiques importantes et les journaux ne maintiennent pas de correspondants sérieux à l'étranger. André Tardieu fait remarquer que son propre journal, "l'Echo National", et l'agence Havas sont seuls à tenir des correspondants à l'étranger.

"Les journaux politiques se soucient fort peu d'être bien informés, dit M. Tardieu, leur seule préoccupation étant de supporter un gouvernement ou d'essayer de le tomber. Il coûte aujourd'hui 250,000 francs (\$50.00) par année pour maintenir un correspondant aux Etats-Unis. L'agence Havas elle-même est subordonnée à l'agence Reuter, de sorte que ce sont les Anglais qui apprennent aux Français et aux étrangers qui s'intéressent à la France ce qui se passe en Amérique."



## L'HYMNE NATIONAL ANGLAIS

### Qui composa le "God save the King"?

La légende qui a couru parmi les Anglais en attribue la paternité musicale au docteur John Bull, d'où la popularité de John Bull, aussi célèbre pour les Anglais que Rouget de l'Isle, auteur des paroles de la "Marseillaise" ou que Sir A. B. Routhier, auteur des paroles "O Canada". John Bull est même devenu la personnification symbolique de l'Anglais loyaliste ce qui témoigne de l'excès d'honneurs assez plaisans, qu'on lui a fait. Jamais, d'autre part, on n'appela un Français, un "Rouget de l'Isle".

Quelle est l'origine de la légende britannique? Le roi James Ier ayant échappé aux périls de la conspiration dite des poudres, les marchands tailleurs de la Cité de Londres l'en voulurent féliciter. La Merchants Tailors Company donna une fête en son honneur le 16 juillet 1607. On y chanta pour la première fois l'hymne dont les paroles étaient de Ben Johnson et la musique du docteur John Bull, hymne composé pour la circonstance. Le "God Save the King" obtint un tel succès qu'il fut adopté comme chant national par les contemporains et compatriotes de John Bull, et qu'il l'est demeuré depuis...

Or, s'il faut en croire les rectifications de l'histoire, John Bull se serait en réalité paré des plumes du paon, et la mélodie de quelques mesures qui le rendit célèbre serait en réalité de la composition du célèbre musicien français Lulli. Le "God Save the King",

chant national anglais, serait historique qui semble faire foi de son origine bien française.

Dans les "Souvenirs de la Marquise de Créquy", née en 1719, morte en 1802, souvenirs édités à Bruxelles par J. P. Méline en 1836, on peut lire en effet à la page 360, tome VII une curieuse pièce,—la déclaration, que voici, de trois dames de Saint-Cyr, relativement à l'origine de la musique et des paroles du "God Save the King":

"Nous, soussignées, anciennes religieuses professes de la maison royale de Saint-Cyr, diocèse de Chartres, étant priées d'attester, pour rendre hommage à la vérité, et dans une intention qui n'a rien de frivole ou de profane, ce que nous pouvons savoir touchant un ancien motet qui passe aujourd'hui pour un air anglais, et pensant que la charité ne sauroit en être blessée, nous déclarons que cette musique est absolument la même que celle que nous avons entendue dans notre communauté, où elle s'étoit conservée de tradition, depuis le temps du roy Louis le Grand, notre auguste fondateur, et que ladite musique avoit été composée; nous a-t-on dit dès notre jeunesse, par le fameux Baptiste Lully, qui avoit fait encore plusieurs autres motets à l'usage de notre maison et entre autres un "Ave Maris Stella" d'une si grande beauté que toutes les personnes qui l'entendoient chanter disoient qu'elles n'avoient rien oui de comparable.

"Pour ce qui est du premier motet, nous avons entendu raconter à nos



anciennes que toutes les demoiselles pensionnaires le chantoient en chœur et à l'unisson, toutes les fois et au moment où le roy Louis le Grand entroït dans la chapelle de Saint-Cyr, et l'une de nous l'a encore entendu chanter à grand cœur lorsque le roi Louis le Martyr, seizième du nom, vint visiter cette maison royale avec la reine son épouse, en l'année 1779; et ce fut sur l'avis de M. le président d'Ormesson, directeur du temple de Saint-Cyr, qu'il avoit été décidé que Sa Majesté seroit saluée par cette invocation, suivant l'ancien usage; de sorte qu'il n'y a presque aucune de nous qui ne sache par cœur ou ne connaisse l'air et les paroles de ce dit motet.

Nous pouvons donc assurer que l'air est entièrement conforme à celui qu'on dit un air national d'Angleterre, et quant aux paroles, que nous allons copier exactement, on nous a toujours dit qu'elles avoient été composées par Madame de Brinon, ancienne supérieure de Saint-Cyr, et personne lettrée fort habile en poésie, comme il y paraît par d'autres cantiques à l'usage de sa communauté. Celui sur la communion y a été chanté jusqu'à la fin; et si l'autre n'étoit pas aussi connu que celui-ci, cela tenoit sans doute à ce que le roy Louis le Bien-Aimé et le roy Louis le Martyr n'avoient pas l'habitude de visiter souvent notre maison, comme le roy Louis le Grand, notre fondateur, avait coutume de le faire:

*Grand dieu! sauvez le Roy!*

*Grand dieu! sauvez le Roy!*

*Vengez le Roy!*

*Que toujours glorieux,*

*Louis, victorieux,*

*Voye ses ennemis*

*Toujours soumis.*

*Grand dieu! sauvez le Roy!*

*Grand dieu! sauvez le Roy!*

*Vive le Roy!*

“Nous attestons donc que cesdites paroles, que nous avons en mémoire depuis de si longues années, ont toujours passé pour une oeuvre de notre révérende mère supérieure, Madame de Brinon, c'est-à-dire datant du temps du roy Louis XV, décédé en 1715.

“En foi de quoi, nous avons donné le présent attestat, sous licence et permission de notre supérieur ecclésiastique, et nous y avons fait appliquer les cachets de nos armes, à Versailles, ce 19 septembre 1819, et avons signé: Suivent les signatures de Mmes Anne Thibault de la Noraye, P. de Moustier et Julienne de Pelagrey.

Le tout est contresigné, légalisé par l'attestation suivante du maire de Versailles, et scellé du sceau municipal:

“Nous, soussigné, maire de Versailles, etc., certifions que les trois signatures ci-dessus sont celles de Madame Thibault de la Noraye, de Madame de Moustier et de Madame de Pelagrey, anciennes religieuses et dignitaires du couvent royal de St-Cyr, et que foi doit y être ajoutée.

“Versailles, le 22 septembre 1819.

“Signé: Le marquis de Lalonde  
(et scellé.)

Ainsi le “God Save the King” ne serait qu'une traduction britannique des paroles de Mme de Brinon, supérieure de St-Cyr, composées en l'honneur du roi Louis le Grand, et la musique du célèbre compositeur italien Jean-Baptiste Lulli, attaché à la cour du dit grand roi Louis XIV.

Cependant, si le “God Save the King” a été chanté réellement à Londres en 1607, il n'aurait pu, évidemment, être composé par le musicien ordinaire de Louis XIV, Jean-Baptiste



Lulli étant né seulement en 1633 et mort en 1687. Mais est-ce bien certain? Et alors, qui dit vrai, de la légende britannique ou des trois dames professes de Saint-Cyr dont nous venons de citer le témoignage?

La question devient un rébus historique. Qui la résoudra? Et faut-il admettre que l'italien Lulli prévoyant l'entente cordiale, s'est dit que ce qui convenait aux Anglais pouvait également convenir aux Français? John Bull ou Lulli, l'un aurait plagié l'autre...

Lulli serait le "jaune" de Bull, ou Bull le John de Lulli! Nous soumettons ce rébus à la sagacité des érudits et des chercheurs.

—o—

### ENTRE CONFRERES...

Voici une anecdote rigoureusement authentique, qui eut pour théâtre un restaurant des boulevards à Paris inaccessible aux petites bourses, affirme "l'Opinion".

Un monsieur et une dame venaient de déjeuner correctement, sans plus; le garçon présenta une addition de cent vingt francs.

Le monsieur fit appeler le gérant:

—Allez dire au patron qu'il me fasse les prix doux, je suis un confrère.

Quelques minutes plus tard, le gérant revint avec une nouvelle addition: soixante francs.

Le monsieur sourit et paya. Et, comme le gérant lui demandait:

—Quel établissement dirigez-vous?

—Moi, répondit-il, mais... aucun!

—Mais vous m'avez dit que vous êtes un confrère?...

—Oui, je suis un voleur, comme vous...

### LA MER MORTE

Ce n'est ni plus ni moins qu'un lac situé au sud-est de la Palestine. Les Arabes l'appellent Fahr-Loul, ce qui se traduit par "mer de Lotb".

La Mer Morte mesure 47 milles de longueur sur une largeur maxima de 9 $\frac{1}{2}$  milles. Sa superficie est d'environ 340 milles carrés. Elle est à 1300 pieds d'altitude au-dessus de la Méditerranée, tout comme Jérusalem, et ses eaux sont légèrement mouvementées et saumâtres.

La profondeur de cette mer varie grandement. En certains endroits, elle est d'environ 1300 pieds. Le Jourdain et plusieurs autres affluents l'alimentent du nord. Elle n'a pas de décharge apparente, et l'on en a conclu qu'elle garde son niveau par évaporation.

Sur sa rive nord se trouvent des troncs d'arbres tout incrustés de sel, comme, d'ailleurs, tout ce qui se rencontre sur ses rives, par suite des éclaboussures de la mer.

Sur sa rive sud gît un massif de roc bien remarquable, appelé "Udsum" (Sodôme). C'est une étroite et rugueuse colline qui s'étend à cinq milles au nord-ouest et consiste principalement en sel de roche.

Au nord d'Udsum, et à peu de distance relativement, se trouve le site de ce que fut autrefois Sodôme.

A l'évaporation l'eau de la Mer Morte donne 187 livres de sel à la tonne.

—o—

La population de Russie nous surprend, mais qu'est-ce à dire de celle de la Chine et de celle de l'Asie, en général? On estime présentement la population de l'Asie à 910,000,000.



## LES TIMBRES DE L'INDO-CHINE

**Les timbres-poste de l'Indo-Chine française sont supprimés parce qu'ils représentaient des jeunes danseuses trop connues.**

Que tous ceux qui collectionnent les timbres rares lisent attentivement cet article. Il est fait pour leur plaire et pour les aider à augmenter leurs belles collections de quelques rares et belles unités.

Il s'agit des timbres de l'Indo-Chine française. A la suite d'un scandale, ces timbres sont appelés à disparaître pour être remplacés par d'autres dont le modèle n'est pas encore trouvé. Qu'on se dépêche, philatélistes, à acheter à n'importe quel prix les timbres indo-chinois qui sont en train de disparaître, d'être retirés de la circulation. Dans quelques années, ils auront peut-être une grande valeur.

Depuis l'année 1907, les timbres-poste du groupe prospère des colonies françaises de la péninsule chinoise méridionale représentent des portraits de femmes indigènes. Jusqu'à ces derniers temps, personne ne s'était naturellement demandé quelles étaient les femmes qui avaient servi de modèle aux artistes ou à l'artiste à qui avait été donné le contrat. D'ailleurs, il n'y a rien de scandaleux dans ces timbres que connaissent tous les grands collectionneurs.

Il ne s'agit donc pas ici d'une pure question d'art académique.

Le gouvernement français est représenté dans ses colonies par des gouverneurs, beaucoup de fonction-

naires, et en plus par un représentant du Conseil Supérieur des Colonies. Dans l'Indo-Chine, il y trouva le climat salubre, les finances et industries en excellent état et la société des plus hospitalières.

Ayant terminé ses recherches postales, ferroviaires, industrielles, poli-



tiques et sanitaires, il accepta les invitations que lui firent les princes indigènes. A l'une des fêtes que l'on donna en son honneur, on l'amena au "palais du jazz" où dansaient les plus célèbres beautés de l'Annam, du Cambodge et du Tonkin.



Maître Duchêne n'est pas homme à rechercher particulièrement ces distractions, mais les exigences diplomatiques l'obligeaient à assister à cette fête, à Hanoï. Ces danses ne l'amuserent pas follement et il semblait regarder à peine se trémousser les petites annamites; mais bientôt, une houri

douteuse, connues de la moitié de la population de Hanoï.

Maître Duchêne fit là-dessus une violente colère.

"Il est vrai, dit-il au gouverneur-général Long, que nos voisins de Bornéo trempent encore leurs flèches dans le poison, mais personne ne songera à nous en blâmer. Nous ne pouvons convertir ces sauvages du Bornéo. Nous ne pouvons même pas nous en emparer. Il est vrai aussi que certains écrivains comme Pierre Loti et Claude Farrère, ce dernier dans "Les Civilisés", ont célébré la beauté de nos Vénus indigènes mais n'ont pas dit un mot de tous nos progrès matériels en Indo-Chine. Pourquoi nous en étonner ? C'est ainsi qu'agissent la plupart du temps nos légers roman-



aux yeux brillants et aux cheveux d'un noir de corbeau attira son attention. Il se souleva sur son siège, fixa son monocle et la regarda fixement.

Il semblait dire en la regardant : "Mais, ma parole, je vous ai déjà vue quelque part!"

Il tira alors de la poche intérieure de son veston une lettre, mais au lieu de l'ouvrir, il jeta un coup d'oeil à droite de l'enveloppe, en haut, où se collent les timbres. Il sortit aussitôt la représentation terminée.

En toute hâte, il se rendit au palais du gouverneur-général avec qui il institua une enquête sur la houri dansante qu'il venait de voir et les timbres-poste de l'Indo-Chine.

On trouva que toutes les femmes représentées sur ces timbres étaient des danseuses notoires, de réputation



ciers. Nous ne sommes pas responsables de ce qui arrive. L'Indo-Chine, en dépit de ces mauvais voisins, comme ces gens de Bornéo, est un petit pays respectable et hautement civilisé. Il est vrai que nous y trouvons des danseuses et des danses un peu risquées,



mais par contre nous y trouvons des industries florissantes qui illustreraient beaucoup mieux nos timbres-poste que des portraits de femmes."

M. Duchêne déclara le lendemain à la presse que l'an dernier l'Indo-Chine avait exporté 1,345,356 tonnes de riz et 2,662,530 cochons. Cette colonie a aussi exporté du coton, du poivre, de la soie, du poisson, du caoutchouc, du café, du rotin et du teck. Il y avait



l'an dernier 1,583,672 buffles. "Le buffle est un noble animal. Il ne ferait pas mal sur un timbre-poste. C'est une effigie très recommandable. Comparez les buffles et les danseuses que j'ai vues hier et dites-moi si les buffles n'ont pas une contenance plus digne et plus morale. Vous ne voulez pas des buffles, prenez les chevaux, les moutons ou les chèvres

L'influence de tels timbres sur notre réputation internationale a dû être très grande. C'est très malheureux. Les Anglo-Saxons s'imaginent depuis assez longtemps que la France est un

pays léger et immoral sans que nous leur donnions innocemment des justifications. Il n'y a pas jusqu'à Léon XIII, un grand ami de la France pourtant, qui nous ait ménagés sur ce point.

On m'a même raconté qu'en Amérique la population baptiste et méthodiste regardait la revue hebdomadaire "La Vie Parisienne", comme le miroir de la véritable vie de Paris. C'est stupide, mais c'est comme ça"

MM. Duchêne et Maurice Long soumièrent cette affaire à M. Albert Sarraut, ministre des Affaires Étrangères, qui ordonna la suppression immédiate de tous ces timbres-poste et ordonna qu'on en mit d'autres en circulation. Les artistes français soumettent en ce moment leurs dessins.

Comme on peut le voir par cette simple affaire, les Français, quoiqu'en pensent beaucoup d'Anglais, beaucoup d'Américains et pas mal de Canadiens, mal renseignés, sont très sévères sur le rapport de la morale.

—o—

Quelle était la population de l'empire russe, avant la guerre ? Quelle était la proportion d'illettrés et de paysans ?

—Le gouvernement russe fit un recensement en 1913 qui donna le chiffre de 187,000,000. De ces 187,000,000 d'habitants, 82 pour cent étaient complètement illettrés et 84 pour cent paysans. La population rurale était infiniment plus grande que la population urbaine. Il n'y a que la Chine qui ait une population rurale aussi dense que celle de la Russie.

—o—

Pardonnez sincèrement et de bonne foi, pardonnez sans réserve, voilà la plus dure épreuve de la charité.

Bourdaloue.



## L'AMOUR APPELLE L'AMOUR

Caresser un Rêve cher pendant un demi-siècle et jouir enfin de sa réalisation, telle est en quelques mots l'histoire du grand amour d'une vieille d'un de nos petits villages qui perdit son amoureux à quinze ans et le retrouva à l'âge de soixante-quinze pour l'épouser! Elle l'attendit tout ce temps, certaine de son retour. Ses beaux cheveux blonds blanchirent lentement, sa taille orgueilleuse se courba sous le poids des années, son teint de fraîcheur se fana, les rides s'incrûstèrent dans sa douce figure sans qu'une minute elle perdit l'espoir de revoir son fiancé.

Lui, le cher absent, revint au village natal à l'âge de quatre-vingts ans pour l'épouser aussitôt. Quelle idylle extraordinaire!

Quand la tante Marie, comme tous les enfants l'appellent dans le village, était une jeunesse de seize printemps elle fréquentait l'école mixte où elle eut pour meilleur camarade le jeune et espiègle Cléophas. Les deux enfants se jurèrent un amour éternel. Que ne jure-t-on pas à cet âge?

Mais bientôt, Cléophas, pris du goût des aventures et attiré par le mirage décevant des grandes villes, quitta subrepticement son patelin après avoir fait ses adieux à sa dulcinée qui pensa en mourir de chagrin.

Pendant que l'ingrat parcourait tout le Canada, les Etats-Unis et certains pays d'Europe à la recherche des aventures et de la fortune, la jeune fille, devenue femme, l'attendait et repoussait, telle Pénélope, tous les

prétendants qui aspiraient à sa main. Cléophas écrivit d'abord, pendant deux ou trois ans. Ses bonnes longues lettres se réduisirent bientôt à quelques cartes-postales insignifiantes, puis rien, sans doute le grand oubli! Mais quand même, elle ne perdait pas patience. Les années passèrent et personne ne se rappelait plus l'idylle ébauchée par Marie et Cléophas. Toutes les amies de Marie se mariaient et venaient chaque année porter leur enfant sur les fonts baptismaux. Marie, elle, ne venait à la petite église paroissiale que pour prier Dieu et la Vierge que son amoureux, là-bas, dans les lointains pays soit heureux et lui revienne un de ces jours...

Mais là, un second malheur vint s'abattre sur la pauvre femme. On apprit dans le village que Cléophas s'était marié à l'étranger. Les vieillards se ressouvirent à cette occasion des amours d'enfance de Cléophas et de Marie, quand ils les voyaient passer, le soir, à la sortie de l'école, sur la grand'route, Cléophas portant sous son bras le paquet de livres de sa jeune amie...

D'autres années passèrent, plus tristes, plus lourdes et plus longues que les premières. Dans la mort des uns, d'autres trouvent la vie. Ainsi est fait le monde. Cléophas, apprit-on, perdit sa femme et sa fille unique se maria. Marie reprit espoir.

Seul, désormais, le vieux Cléophas reporta sa lointaine pensée vers le lieu de sa naissance et peut-être entrevit-





il le bonheur qui l'attendait là-bas, bonheur trop grand pour qu'il l'eût mérité.

Un soir, on le revit sur les routes du village. Aux abords de l'école, il tourna la tête vers une maisonnette recouverte de fleurs. Une main ridée soulevait un rideau de la fenêtre. Attiré par cette main mystérieuse, il frappa à cette porte qui lui fut ouverte par une jolie vieille : Marie!

Deux mois plus tard, ces vieux amoureux étaient mariés dans l'église paroissiale du petit village.

*Il quitta subitement son village après avoir fait ses adieux à sa belle qui pensa en mourir de chagrin.*



# LE CHENIL

## LE SAMOYEDE, CHIEN DES STEP- PES DE LA SIBERIE SEPTEN- TRIONALE

Plus de doute que le chien de trait des Samoyèdes ne devienne en Amérique la bête à la mode. Ces chiens

année un chien à la mode. Voilà le tour des Samoyèdes. Lors de cette exposition, Alfred H. Seeley exposait un samoyède de haute lignée, Donerna Barin, avec lequel voulurent se faire photographier les plus grandes artistes américaines et entre autres, Mlle



*Ch. DONERNA'S BARIN, le Samoyède le plus parfait de l'Amérique.  
Propriété du Chenil Donernas, Demarest, New-Jersey.*

viennent des steppes ou toundras de la Sibérie septentrionale. Ils remplacent là-bas les chevaux au même titre que les rennes et tirent à toute vitesse des traîneaux lourdement chargés. Lors de la récente exposition canine de New-York, ils ont obtenu la faveur de tous, adultes et enfants.

Il est de coutume de mettre chaque

Philo Falco, la prima donna de l'Opéra de Chicago. Contrairement aux règlements du Kennel Club, le chien fut promené dans les allées de la salle d'exposition et les enfants et leurs parents purent à leur aise le caresser et le cajoler.

Il n'y a pas très longtemps que le Samoyède est connu en Amérique. Il



n'est d'ailleurs guère souvent sorti de la Russie. C'est en Angleterre qu'il connut ses premiers succès. Frappé par ses étonnantes caractéristiques et ses rares qualités, M. Seeley entreprit de faire à ce chien une histoire complète et authentique. E. Kilbourn Scott, de Farningham, Angleterre, pouvait sur ce chien lui fournir tous les renseignements nécessaires. Lié avec maints explorateurs polaires, membre lui-même de la Société royale de Zoologie, M. Scott trouva facile d'exporter les Samoyèdes en Angleterre et d'exploiter leurs belles aptitudes.

Le chien sibérien fut bientôt connu de toute la noblesse anglaise. On ne le croyait bon qu'à tirer des traîneaux dans les steppes; il fallut se rendre compte que comme gardien et bonne d'enfants, il n'avait pas son pareil: Parmi les propriétaires de Samoyèdes, on compte le roi Georges V, dont le chien Luska est peut-être l'un des plus gros et des plus robustes de l'espèce, et la reine dont la bête Jacko a été importée de la Finlande.

Bien que cette race ne soit connue du monde civilisé que depuis quelques années, elle compte pourtant parmi les plus vieilles races de chiens domestiques du monde, les Samoyèdes, habitants de cette contrée de la Sibérie qui longe l'océan Glacial, s'en servant depuis toujours comme bêtes de trait.

La demande est si grande aujourd'hui en Europe comme en Amérique que les éleveurs ne peuvent y répondre.

Tout petit, le Samoyède est un gentil et charmant animal recouvert d'une toison folle, blanche comme le lait et à le museau très peu développé. Il ressemble d'assez près à cet âge au Teddy

Bear des enfants. En vieillissant, il se transforme de manière étonnante et devient à un an un animal d'allure aristocratique, à longue fourrure blanche, à poils plantés droit comme s'ils étaient hérissés en permanence. Les oreilles se dressent quelque peu à l'arrière de la tête, les yeux sont noirs et expressifs, la queue est touffue ainsi que les pattes qui reposent à plat comme celles de tous les animaux des pays du nord accoutumés à marcher dans la neige. Il n'y a pas de plus beaux chiens que les Samoyèdes et partout où ils vont, ils attirent l'attention à cause de leur bonne tenue, de leur maintien fier et élégant.

### Ne pas confondre avec l'Esquimau

Le Samoyède ne doit en aucune manière être confondu avec le chien Esquimau ou Huksie, chien puissant et vicieux, qui tient du loup plus que du chien, ayant toutes les caractéristiques du loup et très peu de points de connexité avec le chien domestique. On rapporte très souvent dans les journaux que les chiens Esquimaux servirent aux expéditions polaires; c'est très joli à dire mais en réalité très peu de ces bêtes furent employées par les explorateurs partis d'Europe. Les Samoyèdes leur rendirent des services autrement plus remarquables. Tous les explorateurs connaissent les Samoyèdes et les tiennent pour les bêtes les plus intelligentes, les plus énergiques et les plus vaillantes du monde. Ces chiens connaissent leur maître, lui sont fidèles et dévoués et ne craignent aucun danger. Etant plus légers aussi que les Esquimaux, ils peuvent donner plus de vitesse et faire voler le traîneau sur la neige.



Les magnifiques résultats obtenus par les traîneaux à chiens dans les expéditions de Nansen, Shackleton, Johannsen, Jackson, le duc des Abruzzes, Borchgrevink, Southern Cross et autres sont dus en bonne partie au travail des Samoyèdes, qui, pesant environ quarante livres chacun, tirèrent un traîneau chargé de deux hommes et de huit cent livres de bagages, faisant quarante milles en une journée. Partis à sept heures du matin, ils arrivèrent à destination à six heures du soir, prenant une heure pour dîner et une pause de cinq minutes tous les trois quarts d'heure. Pendant ces cinq minutes de pause, les hommes en profitaient pour brosser un peu la neige sur les pattes et le corps des chiens.

Leur fonction principale dans leur pays d'origine, la presqu'île de Samoyède, au nord de la Sibérie, est la garde des troupeaux de rennes, ces chameaux de l'Arctique que les Samoyèdes élèvent en grand nombre. Ces rennes vivent d'une espèce de mousse ou lichen qui croît abondamment dans la Russie septentrionale et au fur et à mesure que leurs rennes ont brouté une étendue de mousse, les Samoyèdes lèvent leur tente et vont avec leurs bêtes occuper un autre terrain. C'est dans ces déménagements que les chiens des Samoyèdes se rendent particulièrement utiles en poussant le troupeau des rennes tout comme un vulgaire coolie conduit aux champs des vaches ou des moutons.

### Rapides et forts

Servant depuis un temps immémorial à cette besogne, ces chiens ont développé de façon presque extraordinaire leur système musculaire. Ils sont maintenant bâtis pour la vitesse et l'agilité. Les Samoyèdes atteignent

rarement plus de vingt-trois pouces à l'épaule et plus de trente pouces du nez au bout de la queue, pesant environ quarante livres.

Comme le nord de la Russie n'est pas un pays où des animaux d'autres contrées aient pu facilement émigrer, à cause de son climat rigoureux, il est juste de conclure que le Samoyède se rapproche le plus du chien préhistorique et que le chien préhistorique avait la taille du Samoyède moderne, ou à peu près. La presqu'île de Samoyède est un pays où les plus forts seuls peuvent tenir; et c'est pourquoi un jeune chien de santé débile a peu de chance d'y atteindre la maturité, promise seulement à une progéniture forte et de sang pur.

La plupart des éleveurs de Samoyèdes d'Amérique se trouvent sur la côte du Pacifique, ainsi qu'au New Jersey, au sud de New-York et dans le Connecticut. C'est au chenil Donerna de Demarest que se trouvent les plus remarquables échantillons de cette race. A la suite de l'exposition canine de New-York un très grand nombre de Samoyèdes ont été achetés par des citoyens américains et payés très cher.

### LE PEKINOIS

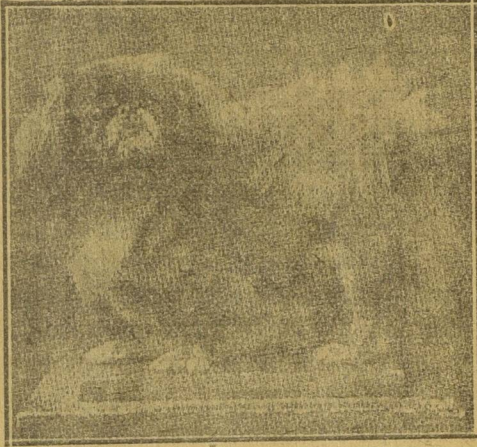
#### (The Pekingese)

Cette race est aujourd'hui une des plus populaires de tous les petits chiens de salon. Les premiers de cette race furent importés de Chine en Angleterre vers 1860, pour ensuite se propager jusqu'en Amérique. Il est très facile de se procurer des sujets de cette race car on l'élève dans presque toutes les villes du Canada. Ce chien s'acclimate très bien ici et est très facile à élever.



**STANDARD**

Expression: démontrant son origine chinoise, du courage et de l'orgueil pour soi-même.



*Pekinois du chenil Sonora, Longueuil, Qué.*

Tête.—Massive; crâne large et plat entre les oreilles et les yeux; nez noir, large et plat; yeux grands, ronds, proéminents et foncés; cassure bien prononcée; oreilles en forme de cœur plantées pas trop haut, ne dépassant pas le museau en longueur, portées droites, garnies de poils longs; museau très court et large; crinière profuse s'étendant de l'omoplate, formant une collerette (frill) au devant du cou.

Conformation du corps: lourd du devant, poitrine large et épaisse, diminuant à l'arrière, donnant l'aspect du lion.

Poils et condition: long, avec sous poil épais, droit et plat, plutôt rude. Les cuisses, pattes et orteils bien garnies de longs poils.

Couleurs: toutes les couleurs sont admises dans cette race.

Pattes courtes, avant-train fort, projeté en dehors aux coudes; arrière-train plus léger mais ferme et bien dessiné.

Pieds plats, aplomb sur les soles et droits sans former d'angle.

Queue roulée et bien panachée.

Démarche haute, puissante et légère.

Taille aussi petite que possible, ne pesant pas plus de 10 livres et en-dessous de 18 livres pour les plus lourds.

**VALEUR DES POINTS**

Expression, 5 ; tête, 10; nez, 5 ; yeux, 5; cassure, 5; oreilles, 5; museau, 5; crinière, 5; conformation du corps, 10; poils et franges, 10; couleur, 5; jambes, 5; pieds, 5; queue, 10; taille, 5; démarche, 5. Total, 100.

**GRIFFON ANGLAIS****(Toy Black and Tan)**

De toutes les petites races de chiens, le griffon anglais est une des plus petites sinon la première sous ce rapport.

Sa hauteur atteint 8 pouces au garrot. Son corps est léger, souple et d'un port gracieux. Sa couleur, comme l'indique son nom, est noire avec les extrémités feu (tan), son poil est doux et très court. La queue fine, légèrement relevée. Les yeux gros, mais pas exagérés. Oreilles généralement coupées en formes d'oreilles de chat. Cette espèce est très rare de nos jours et commande de bons prix. Comme il s'agit de petitesse pour les races de salon, plus ils sont petits plus ils valent cher.



## LE CARLIN

(Pug)

Cette race existe depuis nombre d'années et on la prétend originaire de la Chine.

Quoique peu commune ici, elle est très populaire en Europe. Il y a quelque vingt ans, on en rencontrait de très beaux spécimens en Amérique, voire même à Montréal, mais depuis ce temps il a été un peu oublié surtout depuis l'arrivée en Amérique des petits épagneuls.

Le corps du carlin est court, la poitrine large et le ventre bien arrondi, les pattes fortes, droites et bien placées sous le corps, le museau court, aplati et large sans être retroussé, la tête grosse, épaisse, ronde sans fente au crâne, l'œil grand, plein de feu et avancé; le masque et les oreilles sont noirs; les plis de la peau sur la face sont profonds, une ligne noire va de l'occiput jusqu'à la naissance de la queue qui retombe en trompette. Le poil est fin, court, doux et brillant.



LE GRIFFON ANGLAIS  
(Toy Black and Tan)



LE CARLIN  
(Pug)

Sa couleur varie de gris argenté, jaune pâle, on rencontre même des noirs, mais ceux-ci ne sont pas très recherchés.

A. PLEAU.

— 0 —

## L'HOSPITALITE DES SINGES

Cherry Kearton, un célèbre chasseur de fauves, était parti depuis deux ans dans le Centre Africain et, depuis deux ans, personne n'avait reçu de ses nouvelles. On le croyait mort. Mais il vient de revenir tout à coup en Angleterre et, à ses amis stupéfaits, il raconte l'extraordinaire aventure qui lui est arrivée.

Au cours de son exploration à travers les forêts tropicales, Kearton, épuisé, mourant de faim, fut recueilli par une tribu de singes qui lui fournirent des fruits, de l'eau, un gîte. L'explorateur, heureux de ce secours inattendu, resta avec ses hôtes. Il s'intéressa à eux, les éduqua, en fit des compagnons fidèles autant que discrets. Quand il se décida enfin à revenir vers les pays civilisés, un des quadrumanes s'obstina à le suivre. Il le ramena en Angleterre. Ce singe, qui répond au nom de Toto, est le plus parfait des domestiques. Il comprend, paraît-il, le français et l'espagnol aussi bien que l'anglais et manifeste la plus vive intelligence.



## UN COLLIER PERDU... ET RETROUVÉ

**Il était composé de trente-neuf perles, valait \$280,000, et appartenait à la marquise de Amodio.**

Ce magnifique collier de perles, qui représente une fortune, n'avait pas été volé; il n'avait pas davantage servi à de louches transactions entre individus douteux. Il avait été tout simplement perdu, comme on perd un mouchoir de poche ou un canif. Mais la perte, en la circonstance, était considérable, puisque le joyau avait été payé deux cent quatre-vingts mille dollars.

Composé de trente-neuf perles de toute beauté, il appartenait à la marquise de Amodio, qui s'en était parée pour faire quelques visites. Lorsque, à l'heure du dîner, elle rentra à son domicile, 87, avenue Henri-Martin, à Paris, elle constata sa disparition avec une douloureuse émotion.

Des recherches immédiates furent entreprises; elles ne donnèrent aucun résultat; alors, la marquise de Amodio fit la déclaration habituelle au commissariat de police de son quartier. Elle croyait que le bijou avait été perdu par elle entre la place de l'Etoile, les Champs-Élysées et un théâtre du boulevard Poissonnière. Elle accomplit ce trajet, partie à pied, partie en automobile. Là se bornaient les renseignements qu'elle put fournir à la police et aux agences privées chargées de retrouver le précieux collier de perles.

Harcelée par les reporters, Mme de Amodio, très nerveuse, reçut d'abord les premiers qui se présentèrent à son appartement; puis elle refusa obstinément

sa porte, alléguant qu'elle "en avait assez de cette affaire". A ceux avec lesquels elle voulut bien s'entretenir, la marquise de Amodio qui, visiblement, avait passé une nuit d'insomnie, se borna à dire:

—Vous venez pour cette ennuyeuse histoire de collier. D'abord, je n'ai rien à dire. Je n'ai pas été volée, je tiens à ce que cela soit dit; j'ai perdu ce joyau et je suis assez consternée comme cela avec cette malheureuse affaire. Je désire qu'on fasse autour d'elle le moins de bruit possible. La police et les agences sont avisées; elles ont déjà commencé leurs recherches. J'attends.

Et, après cette chaude alerte, la marquise d'Amodio n'a pas trop longtemps attendu. Dans l'après-midi du lendemain, un émissaire du commissariat de police du quartier de Chaillot l'avisait officiellement que son collier venait d'être rapporté au bureau du magistrat par une personne qui l'avait trouvé.

Mme de Amodio avait pris un taxi-auto, qu'elle quitta au faubourg St-Honoré... en y laissant son collier. Peu après, M. Stephen Clarke, fils d'un richissime Américain, de passage à Paris, descendu à l'hôtel Majestic, héla le taxi et découvrit le joyau. Aussitôt, il se rendit au commissariat de police voisin, avec l'intention de déposer sa trouvaille, mais le bureau était fermé et ce n'est que le lendemain qu'il alla au commissariat de Chaillot, où il la remit sans savoir à ce moment à qui le collier appartenait. Telle est l'histoire fort curieuse de cette perte et de cette trouvaille.



## LE JAZZ FAIT SA PREMIERE VICTIME

**La diarthrose guette les petites personnes qui abusent du shimmy et de toutes les autres danses trémoussantes et dislocatrices...**

Tout crime comporte un châtement proportionné. Il en est de certaines mauvaises habitudes comme de la plupart des crimes. Tout se paie, tout s'expie. Qui eût pensé que la manie, que la déplorable habitude du shimmy fit si tôt des victimes ! Aux Etats-Unis, en Angleterre, en France et même au Canada, la jeunesse est à ce point affligée de la manie du "jazz" que la science médicale s'attend à des catastrophes. Jusqu'ici, on ne connaissait pas de cas pathologiques. En voici un, celui d'une jeune américaine, atteinte de diarthrose. C'était tout juste qu'une américaine fût la première à souffrir de ce mal, son pays étant responsable de la vogue du jazz dans le monde entier. La diarthrose, expliquons tout de suite ce mot barbare, est le désordre de l'articulation qui permet aux os du corps des mouvements en tout sens.

Pour qui boit à l'excès, les troubles intestinaux, sans parler de l'inéluctable gueule de bois, pour qui fume trop, le chancre des fumeurs, la danse de Saint-Guy et les maladies de la vue; pour qui jazz à l'excès, la diarthrose.

Avant de raconter l'histoire de cette première victime des danses exagérées, faisons un voeu, un voeu cruel que la diffusion de la diarthrose pro-

voque la décadence du jazz et le retour au bon sens, aux belles manières et aux danses esthétiques.

Or donc, Marie X était à faire ses menues emplettes dans un magasin à rayons de Chicago, quand elle entendit du dehors des bruits de cors de chasse, des cris perçants et des sifflets. C'était une procession politique qui passait dans la rue, précédée d'un "jazz band" nègre. Une trentaine de bons noirs soufflaient en se gonflant les bajoues dans leurs instruments de cuivre impossibles, faisant entendre une cacophonie épouvantable, chère à ceux qui aiment la musique ultra-moderne.

Les gens s'amassaient le long des trottoirs. Marie se fit une place dans la foule, écoutant de toutes ses oreilles. Tout à coup, elle se sentit un élancement, une douleur vive et courte à l'épaule qui se mit à se secouer violemment. L'autre fit de même. Sa hanche droite se mit à marcher aussi. Et puis alors, vous suivez le mouvement, ses épaules et ses hanches commencèrent à se trémousser en tout sens. La chère enfant "shimmait", rien de plus beau, au milieu de la foule amusée. Les gens formèrent cercle autour d'elle, pensant bien qu'elle se donnait ainsi gratuitement en spectacle pour les distraire. Ses paquets glissèrent de sous ses bras, sa bourse vola en l'air et la danse insensée continuait, accompagnée par le jazz nègre qui défilait toujours.

Un agent arriva en troisième vitesse et fendait la foule se trouva devant



la danseuse: "Qu'est-ce qui se passe ici? Où pensez-vous donc être?" dit-il à la jeune fille, "en Egypte?"

Mais Marie n'en continuait pas moins de danser avec l'ardeur d'une houri musulmane. L'agent ne l'arrêta pas, parce qu'il lut sur sa figure une telle expression de colère, de dépit, d'humiliation et de terreur même qu'il pensa d'abord avoir affaire à une folle. Là-dessus, la fanfare tourna le coin de la rue et l'on ne l'entendit plus. La

et dans différents autres grands spectacles dansants. Sans aucun égard pour sa santé, il l'obligea à exécuter les danses les plus osées, les plus dangereuses, des danses de contorsionniste! Si, aujourd'hui, son mal est incurable, la faute doit en être imputée à ce monsieur. Qu'il casque dix mille dollars.

Chaque fois que Marie entend des instruments sonores (les seuls qui l'impressionnent), tel que le saxopho-



jeune fille cessa aussitôt de danser. L'agent héla un fiacre, elle y monta toute rougissante, toute bouleversée et se fit conduire chez elle.

Quelques jours plus tard, les journaux annonçaient que Marie X intentait une poursuite de \$10,000 à son directeur de théâtre, qu'elle accuse d'être l'auteur de la maladie nerveuse dont elle souffre. C'est par lui qu'elle fut engagée, saine d'esprit et de corps, pour danser dans les "Nuits d'Arabie"

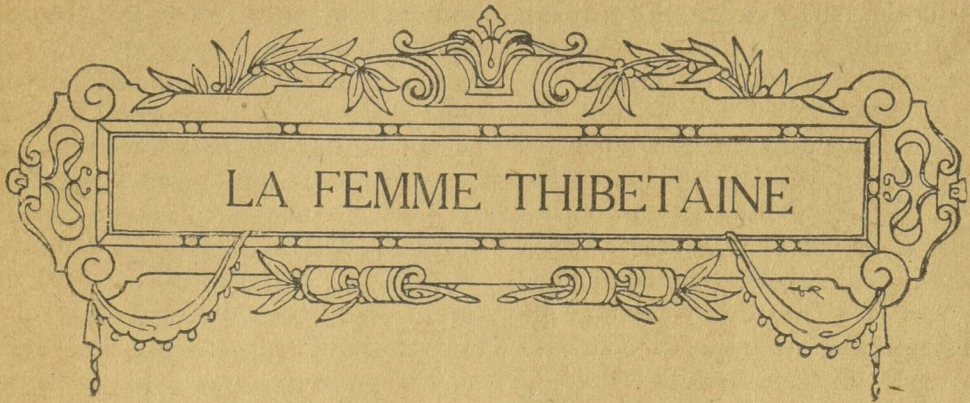
ne, c'est malgré elle, où qu'elle soit, elle se met à danser le shimmy ou toute autre danse du genre.

Cette diarthrose, contractée en service commandé, durant son travail, peut-elle être considérée comme un accident de travail? Au Canada, entrerait-t-elle dans la catégorie de ces sortes d'accident? That is the question, comme dirait Shakespeare.

La demande et la défense sont bien organisées. Que résultera-t-il de ce procès à sensations?

Si la demanderesse n'obtient pas gain de cause, ce sera sans doute bien malheureux pour elle, mais combien cette leçon pourrait-elle être profitable à des milliers de femmes et jeunes filles! Ne dansez plus le shimmy, mesdames, votre beauté en est le prix. C'est assez pour que toutes les femmes réviennent à la gavotte...





LA FEMME THIBETAINE

Personne n'ignore qu'au point de vue économique, le Thibet, le mystérieux pays des lamaseries bouddhistes et du dalai-lama de Lhassa, est l'une des contrées les plus pauvres de la terre. Dans cette vaste région qu'entourent des montagnes éternellement couronnées de neige, où soufflent des vents qui flagellent plutôt qu'ils ne caressent, le sol est avare et ne donne qu'à regret un peu de pain à ceux qui le cultivent, la nature est austère et monotone et c'est à peine si, de temps en temps, un soupçon de grâce, hélas fugitive, paraît un peu l'égayer. On a calculé que, pour un groupe d'une vingtaine d'habitations, avec ses milliers de vaches, ses myriades de moutons, ses yaks mâles, ses chevaux et ses mulets, il faut là-bas un territoire dont l'étendue égalerait celle d'une dizaine de comtés de notre province.

Ah! sans doute, un tel pays, suspendu au massif himalayen comme les cantons helvétiques au massif alpin; un pays au relief âpre, aux proportions énormes, placé au coeur même du continent asiatique, maintenu en tutelle par la Chine qui empêche les Européens d'y apporter les idées nouvelles, un tel pays, dis-je, ne pou-

vait être le berceau d'une civilisation brillante. Et le fait est que le peuple thibétain n'a jamais atteint qu'à une culture médiocre, pâle reflet des civilisations chinoises et indoue.

La Thibétaine a, le plus souvent, les cheveux noirs et durs, le front étroit, les oreilles grandes, le nez large et aplati, les pommettes saillantes, les yeux noirs, les lèvres épaisses. Elle est plutôt maigre et d'une stature sensiblement plus élevée que celle des Chinoises et des Japonaises. Sa peau est très bronzée. Il faut bien convenir entre nous qu'elle n'est point belle.

La principale pièce de son habillement est une robe ample, en laine, relevée par une ceinture jusqu'à la hauteur de la cheville; les manches sont longues et tombent fréquemment plus bas que la main. Les plus élégantes ont un gilet sans manche qui couvre la poitrine, une jupe de laine attachée à la ceinture et une camisole avec manches qui recouvre le gilet.

Ajoutez à cela que la Thibétaine a coutume de suspendre à son cou une boîte à amulettes appelée "gaou" et qu'elle adore les colliers, les bracelets et les boucles d'oreilles.

Quant à ses cheveux, elle les accommode en plusieurs tresses qu'elle



laisse tomber sur son dos. Suivant son état de fortune, elle orne ses tresses de rubans, de coraux, de turquoises, etc...

Si l'on rencontre parfois, chez les Asiatiques, cette qualité éminemment rare dans cette contrée, la propreté, je dois à la vérité d'avouer que la Thibétaine est toujours extrêmement malpropre et même d'un voisinage assez désagréable pour nous. Connaissez-vous le procédé qu'elle emploie pour se préserver des morsures du vent? Oh! ce procédé est très simple, et nous le recommandons aux personnes qui fréquentent nos stations de villégiature du nord de Montréal: il suffit de s'enduire le corps de beurre rance. C'est commode et ça n'est pas coûteux.

### LA VIE MATRIMONIALE

Au demeurant, les femmes, au Thibet, jouissent d'une liberté d'allures que les Chinoises et les Indoues ignorent totalement. Mais il convient de rappeler qu'au pays sacré des lamas, deux, trois et même quatre hommes n'ont souvent qu'une femme commune. Et cette pratique, que nous nommons polyandrie, est fort bien admise là-bas. Bien plus, les voyageurs rapportent que ces ménages vivent sans jalousie et sans querelles. Il s'en faut cependant que cette polyandrie empêche la polygamie ordinaire, car les plus riches d'entre les Thibétains n'hésitent pas à se donner le luxe d'avoir plusieurs femmes. Au surplus, les lois thibétaines proclament que le mariage est indissoluble en principe et qu'il doit être exogame, c'est-à-dire qu'il sera interdit aux personnes parentes à moins de quatre degrés.

La cérémonie nuptiale est très simple. Dès que la demande du jeune

homme a été agréée les deux familles choisissent le jour où le mariage sera célébré. Le jour venu, on se réunit chez le fiancé. Et alors, voici ce qui se passe: le père de la jeune fille, s'adressant au jeune homme, le prie de lui dire s'il a encore l'intention d'épouser la jeune fille dont il a demandé la main. Si la réponse est affirmative, le père applique sur le front du nouvel époux un morceau de beurre. La cérémonie continue par un interrogatoire analogue qu'adresse, cette fois, à la jeune fille son futur beau-père, et par l'application d'un morceau de beurre sur le front de celle-ci. Puis comme il ne faut pas oublier d'appeler sur la famille nouvelle les secours de la divinité, on prie quelques instants. Tout s'achève par un festin pantagruélique qui dure plusieurs jours.

Et voilà ce qu'est un mariage au Thibet. J'ajoute qu'il n'y a là qu'un commencement d'union si l'époux a des frères, car afin de ne point morceler les héritages, tous deviendront aussi les maris de la même femme. Si l'un des frères meurt, la veuve demeure encore liée par le mariage aux frères du défunt; elle ne peut regagner sa liberté que si, n'ayant point d'enfants, elle a pris soin de manifester son désir avant le décès de l'aîné.

### AU THIBET, C'EST LA FEMME QUI EFFECTUE LES GROS TRAVAUX

Quelles sont les principales occupations de la Thibétaine? D'abord, les soins multiples du ménage, puis le tissage de la laine. C'est elle surtout qui fabrique ces célèbres "pou-lou" dont l'usage est si répandu au Thibet, au Cachemire et au Nepaul. Entourée de maîtres insoucians et paresseux,



plus amis du jeu que du travail, elle vaque aux besognes les plus pénibles, puisant l'eau à la rivière dans de lourds tonnelets, labourant les champs, portant sur son dos les charges des caravanes lorsque les passages sont difficiles. Elle est laborieuse, vive, agile, mais timide, obséquieuse, défiante et un peu hypocrite.

La Thibétaine du Midi entretient généralement assez mal la maison qu'elle habite, tandis que la Thibétaine du Nord, au contraire, s'efforce et souvent réussit à répandre dans sa tente (car on ne trouve de maison que dans le sud du Thibet) on ne sait quelle atmosphère de confort et même de luxe.

Cette tente est faite d'un tissu noir très grossier, de poil de yak; elle est quadrilatère et soutenue par un bâton horizontal et par deux bâtons verticaux, lesquels, d'ailleurs, sont maintenus par un grand nombre de cordes. On y vit bien un peu l'un sur l'autre ou presque; mais qu'est-ce que cet inconvénient en regard du bonheur que l'on éprouve à transporter sa tente du nord au sud et de l'est à l'ouest, à la cloche de bois, sans crainte de troubler la marche de l'ascenseur ou de troubler le concierge.

Comme ses soeurs du Cambodge et du Siam, la Thibétaine aime la danse; mais elle la pratique seule parce que, du Thibet, le mélange des hommes et des femmes dans la danse est formellement interdit sous prétexte que c'est là la chose la plus inconvenante du monde. Ce n'est point dans ce lointain pays, sans doute, que les professeurs de tango sauront aller porter leurs pénates pour amasser une fortune rapide, pas plus que les précurseurs de la toute innocente furlant. Si la danse par couples de sexes diffé-

rents est rigoureusement prohibée, c'est que ces bons Thibétains sont, paraît-il, très jaloux, extrêmement jaloux de leur épouse.

On peut présumer sans crainte que des changements profonds se produiront avant un siècle dans la situation sociale de la femme thibétaine, mais ces changements n'apparaîtront que lorsque l'Angleterre aura eu le temps d'exercer au Thibet une influence sérieuse. Or, dans une région pour ainsi dire inconnue de tout autre pays, où le fanatisme a atteint un degré d'organisation incomparable et dont l'entrée n'a pu être forcée qu'avec le concours des canons (quelle magnifique civilisation!), la civilisation européenne ne pénétrera peut-être que lentement et c'est tant mieux pour les Thibétains qui se trouvent très bien ainsi et qui n'ont pas besoin du spectacle de nos prétendues bonnes moeurs.

Et puis, derrière les lamas, leurs monastères fortifiés, leurs villes haut perchées, on discerne une puissance qui attend son heure: la Chine.

—o—

### LA DETTE DU CANADA

Le tableau suivant établit l'augmentation annuelle de la dette du Canada, de 1914 à 1921 :

1914 . . . . .	\$ 21,695,224
1915 . . . . .	113,379,233
1916 . . . . .	165,780,087
1917 . . . . .	264,030,126
1918 . . . . .	312,697,764
1919 . . . . .	382,646,969
1920 . . . . .	674,337,591
1921 . . . . .	92,010,359



## Les morts mystérieuses de l'histoire

**Qu'était Gaspard Hauser, ce jeune homme de dix-huit ans, trouvé dans la rue d'une ville allemande, incapable de parler ni de marcher, comme un enfant de trois mois.— Fils de roi ou simple paysan? Le chevalier d'Eon était-il un homme ou une femme?—La meurtrière voilée.**

Un jour de l'an 1828, dans une rue tranquille de Nuremberg, Allemagne, un agent de police faisait les cent pas. En baissant la vue, il aperçut, écrasé contre un mur, un jeune homme qui paraissait avoir à peine dix-huit ans. Lui ayant enjoint de se lever et de poursuivre sa route, l'agent ne reçut pour toute réponse qu'un regard indifférent. Il le frappa du pied pour qu'il obtempérât à son ordre et n'eut pas de meilleurs résultats. Sa brutalité prenant le dessus, il attrapa le jeune homme au collet et le mit sur ses pieds. Quelle ne fut pas sa surprise de voir le jeune homme retomber aussitôt par terre comme un mannequin ! Croyant avoir affaire à un pochard, il le conduisit incontinent au poste. Là, on l'interrogea. Il ne parlait pas plus, n'entendait pas plus qu'il ne se tenait debout. Soumis à un examen médical, on découvrit que la plante des pieds de ce malheureux était convexe, absolument comme celle des enfants à qui on n'a pas appris à marcher. Il ne pouvait donc aucunement se tenir en équilibre sur ces deux boules qui lui servaient de pieds.

Après quelques moments d'hésitation, il arrivait à répéter certains mots

que prononçait le capitaine de police mais ne pouvait en prononcer de lui-même. Chaque bruit le jetait dans la terreur et le tintement d'une cloche lui donnait des frissons. On lui offrit de la nourriture qu'il repoussa avec horreur. Croyant qu'il avait été habitué à une chère plus fine, on lui fit préparer un repas délicat. Il n'en voulut pas davantage. A ce moment, il tomba dans de violentes convulsions. Après plusieurs essais, on s'aperçut que tout ce qu'il pouvait manger était du pain et tout ce qu'il pouvait boire de l'eau.

D'après la coupe et l'étoffe de ses habits, les agents conclurent qu'il devait appartenir à une bonne famille. Sa peau était celle des gens aisés, habitués à une existence facile. Ses mains étaient douces comme celles d'un homme qui n'a jamais travaillé. Malgré tous ces indices, la police n'arrivait pas à le remettre. Une bonne personne lui offrit des jouets. Il les rejeta tous jusqu'à ce qu'il trouvât dans le lot un cheval de bois. Il le prit dans ses mains et l'embrassa tout en larmes, comme s'il eût été privé d'un pareil bonheur, depuis sa naissance.

Tout ce qu'on trouva sur lui fut un billet écrit probablement par un ouvrier. Ce billet portait que le porteur avait été trouvé à sa porte, seize ans auparavant; que son père était officier à l'armée et que sa mère, incapable de le nourrir, l'avait abandonné. Cependant, il était difficile d'attacher beaucoup d'importance à un billet ainsi libellé, parce que les habits que por-



taient le jeune homme n'étaient pas du tout dans le genre de ceux que portent les ouvriers. Le billet disait aussi que le nom du garçon était Gaspard.

Quelques semaines plus tard, un savant, le professeur G. F. Daumer, s'intéressa à ce jeune homme. Il amena Gaspard chez lui et fit son éducation, commençant par lui apprendre les choses les plus élémentaires comme on fait à un enfant. Il eut bientôt des surprises. En prenant un crayon que lui tendait le professeur, il écrivit de lui-même: Gaspard Hauser.

Sous la tutelle du professeur, il apprit à parler et même à parler de lui-même, mais encore en termes bien vagues. Il avait été enfermé toute sa vie dans une sombre cellule où le visitait un homme qui le lavait, l'habillait et le nourrissait. Ses repas consistaient seulement de pain et d'eau et son seul jouet, son unique distraction était un cheval de bois. Le géôlier lui avait appris à écrire son nom "Gaspard Hauser", mais non à le prononcer. Personne ne lui avait jamais parlé et avant le jour où l'avait rencontré un agent de police, il n'avait jamais entendu le son d'une voix humaine. Il savait seulement par intuition que les êtres humains se ressemblent. Mais il ignorait qu'ils parlaient, chantaient, etc.

La maison du professeur Daumer devint bientôt le lieu de rendez-vous de tous les savants. Ce cas étrange fut communiqué à l'univers entier. Un jour, quelqu'un pénétra dans la chambre de Gaspard et essaya de le tuer. Le professeur entendit ses cris et on le trouva étendu sur le parquet, la tête couverte de sang.

La police battit la campagne pour trouver son assaillant, mais sans succès. On crut tout de suite qu'il ne pou-

vait être que la personne qui l'avait ainsi tenu emprisonné et qui craignait son retour à la raison, c'est-à-dire à la connaissance.

Lord Stanhope, un riche pair d'Angleterre, adopta Gaspard à son tour et le mit en observation chez un fameux spécialiste, le professeur Fuhrmann, de Ansbach, pour qu'il le traitât. Là, il fut gardé à l'abri du monde et tout fut mis en oeuvre pour faire de ce malheureux un homme normal. Il y arriva, et quand le professeur prévint le noble Anglais que son pupille était formé, il alla le chercher dans le but de le ramener en Angleterre.

La veille du départ de Ansbach, Gaspard reçut un billet lui disant que s'il voulait bien rencontrer l'expéditeur à tel endroit, il apprendrait de lui tout le secret de son passé. Sans consulter son bienfaiteur, Gaspard accepta cette invitation. Une heure se passa et il revint dans les appartements de Lord Stanhope, le sang coulant à flots d'une blessure qu'il portait au sein droit. Avant de rendre l'âme, il eut le temps de dire: "Palace-Uzen Monument-purse".

Lord Stanhope courut au Monument Uzen où il trouva une bourse de soie tombée à côté d'une mare de sang. Dans cette bourse se trouvait le billet suivant: "Gaspard Hauser, né le 30 avril 1812. Assassiné le 14 décembre 1833. Sachez que je viens de la frontière bavaroise. Mes initiales sont: M. L. B."

Bien qu'une forte récompense eût été offerte pour celui ou ceux qui mettraient la police sur la piste de ce lâche assassin, aucune trace de lui ne fut jamais relevée. Le sombre et inhumain personnage qui priva un être vivant de toutes ses facultés pour exercer sans doute une atroce vengeance



ce emportera son secret dans la tombe. Nous ne saurons jamais non plus si ce malheureux jeune homme appartenait à quelque maison royale.

## II

## LA MEURTRIERE VOILEE

Un procès célèbre se tint à Troy, dans l'Etat de New-York, en l'an 1851. La défenderesse était une femme. Les procédures et incidents n'auraient rien eu de bien piquant, n'eût été une voilette noire que portait cette femme, voilette qui cachait ses traits aux regards curieux de la foule. Le juge lui demanda bien de relever cette voilette, mais elle lui répondit :

“Je suis venue ici pour subir un procès pénible, non pour être le point de mire de tous ces gens”.

Le juge se rendit à cette considération et lui permit de rester ainsi voilée, pendant toute la durée de l'instance. Le rôle portait le nom de Henriette Robinson. C'est sous ce nom qu'elle fut jugée, bien qu'elle admit qu'il n'était le sien propre.

Elle était venue à Troy pour faire de l'enseignement. N'ayant pu se procurer une position, elle ne vécut pas moins avec beaucoup de confort, semblant ne manquer de rien.

Elle s'éprit alors d'un riche citoyen de la ville qui ne répondit pas avec autant d'ardeur à son amour. Mme Robinson devint donc excessivement jalouse. Chacun connaissait ses ennus.

Puis là, une catastrophe se produisit. Mme Robinson ne tua pas son amoureux, mais fut accusée d'avoir assassiné un épicier et sa bien-aimée. Cet épicier et son amie avaient accepté à dîner chez cette dame. Ils mou-

rurent tous les deux empoisonnés à la suite de ce repas.

Elle fut déclarée coupable et condamnée à être pendue, le 3 août 1855. Heureusement ou malheureusement pour elle, sa sentence de mort fut commuée en celle d'emprisonnement perpétuel. Conséquemment, elle passa dix-huit ans à Sing-Sing; plus de dix-sept ans à l'Hôpital de l'Etat Auburn et quinze ans à l'asile des fous criminels de Matteawan. En tout, elle fut cinquante-deux ans sans révéler son identité.

Jamais, elle ne parla de son passé. Un incendie qui éclata à Sing-Sing réduisit en cendres son dossier. Elle n'écrivit jamais une lettre, n'en reçut jamais et ne signa jamais son nom. Tous les dix ans, elle recevait la visite d'un avocat. Tout ce que disaient d'elle ses premiers compagnons de captivité se réduisait à peu de choses. On savait que dans la première prison où elle avait été internée, elle jouait de l'orgue à la chapelle et lisait beaucoup. Un écrivain américain qui s'occupait toute sa vie des questions de ce genre, John Elfreth Watkins, questions qu'il résuma dans un livre célèbre, intitulé “Mystères Fameux”, dit : “On m'a rapporté qu'à un certain moment, elle perdit son calme habituel et déclara avoir du sang royal dans les veines. Une autre fois, elle déclara avoir un fils, officier dans l'armée anglaise. Son avocat répéta à qui voulut l'entendre qu'il avait été largement payé par des personnes influentes pour les services professionnels qu'il avait rendus à sa cliente.”

Quelques jours avant sa mort, survenue le 14 mai 1905, elle avoua son âge : quatre-vingt-neuf ans. “Quand je mourrai, ajouta-t-elle, tout mourra avec moi”. En effet, en dépit de toutes





*Il réapparut à la Cour dans les atours d'une séduisante créature qui charmait tous les jeunes beaux et les vieux roués.*

les recherches qui furent faites, elle emporta son secret dans sa tombe.

### III

#### LE CHEVALIER D'EON

Le chevalier d'Eon se rendit célèbre par son extraordinaire aptitude à personifier parfaitement les gens des deux sexes. Il réussissait à tel point

ses compositions qu'il mystifiait ses amis les plus intimes.

Ce curieux homme naquit à Tonnerre, France, en 1728. Louis XV entendit parler de son talent de personnification et l'employa dans ses intrigues de cour. Le Chevalier devint l'un de ses plus habiles espions.

Une autorité dit à son sujet :

La plupart du temps, dans les cours d'Europe, il se montrait brillant offi-



cier, provoquant tout le monde en duel, sous le prétexte le plus futile, dansant avec les belles et s'attirant par sa sympathique tournure les confidences de tous ses amis. Il combattit dans les armées de France, endurant les fatigues d'une longue campagne, la poursuivant aussi habilement qu'il avait conduit ses missions diplomatiques. Il disparut pendant quelques années puis réapparut à la cour dans les atours d'une séduisante créature qui charmait tous les jeunes beaux et tous les vieux roués. Pendant longtemps, personne ne sut que le brillant chevalier d'Eon et cette délicieuse et intrigante coquette ne formaient qu'une seule et même personne. La façon magistrale dont il tenait son double rôle au profit du roi Louis XV lui permit de consulter de nombreux documents secrets, d'intercepter des dépêches, d'entendre les secrets d'état les plus inviolables. Jamais espion n'avait tenu pareil rôle et le chevalier d'Eon ne faillit jamais à sa tâche et ne se laissa jamais prendre en défaut.

D'autres anecdotes prétendent que le Chevalier, déguisé en femme, devint une dame d'honneur de l'impératrice Elisabeth de Russie. C'est un fait que le Chevalier se rendit à la cour des Romanoffs et travailla à la cause de la France. Il eut sa part dans le traité d'alliance de la France, de la Russie et de l'Autriche, conclu pendant la guerre de Sept Ans, cette guerre qui ruina à jamais les fortunes de plusieurs maisons royales.

Sa manoeuvre diplomatique ayant si bien réussi, le Chevalier se rendit comme "homme", cette fois, à la cour de Saint-Jacques, la cour royale de l'Angleterre. Là, il se montra très fat et brava le roi lui-même. Quand son maître envoya le comte Guerchy pren-

dre sa place, le Chevalier refusa de rentrer en France et provoqua son remplaçant en duel. Le comte refusa, parce qu'à ce moment on commençait à douter du sexe véritable du Chevalier.

Un courtisan curieux osa demander alors au Chevalier à quel sexe il appartenait. Le Chevalier, insulté, lui sauta à la gorge et il fallut plusieurs gardes pour les séparer. Un scandale s'ensuivit, accompagné de nombreux duels. Le chevalier fut banni de France, mais put y rentrer plus tard, à condition de ne plus porter que les habits d'un seul sexe. Il opta pour le sexe féminin et devint Mademoiselle d'Eon, puis se retira de la politique. A quel sexe appartenait véritablement le Chevalier d'Eon? Autre mystère.

—o—

## POPULATION URBAINE ET RURALE

Le recensement de 1921 au Canada établit comme suit la population des villes et des campagnes:

Population urbaine . . . . .	4,348,978
Population rurale . . . . .	4,439,978

Le mouvement de dépopulation relative des campagnes a été régulier depuis 50 ans, ainsi qu'on peut le constater par l'état comparatif qui suit :

	Population rurale	Population urbaine
1871 . . . . .	81 p.c.	19 p.c.
1881 . . . . .	79	21
1891 . . . . .	71	29
1901 . . . . .	62	38
1911 . . . . .	54	46
1921 . . . . .	50	50



## UNE CHASSERESSE D'ÉLÉPHANTS

**Mme Eustache, une exploratrice anglaise au nom bien français, est une des plus vaillantes chasseresses connues.—Elle a passé plusieurs années au cœur de l'Afrique et dans les jungles des Indes où elle apprit à abattre son éléphant d'un seul coup.—Le récit de ses exploits.**

La chasse à l'éléphant est pourtant une besogne d'hommes bien plantés. On s'attend peu en général à ce qu'une femme leur fasse beaucoup de tort. Mme Eustache, elle, ne les ménage pas. Elle n'en a jamais rencontré un seul qu'elle n'ait pas tué. Son premier coup de feu porte inmanquablement. C'est une chasseresse, d'un âge, d'une audace et d'une habileté que l'on trouve rarement chez leurs chasseurs.

Cette femme en est même à monter que la chasse à l'éléphant est certainement de tous les sports féminins le plus agréable! Pourquoi ce sport sied-il particulièrement aux femmes? Est-ce parce que les femmes sont habiles à tout capturer, depuis le cœur des hommes jusqu'aux éléphants, rhinocéros blancs, lions et serpents? Peut-être. La femme à la chasse est dans son élément. Chez Mme Eustache, c'est le mariage qui lui a donné le goût de la chasse. Il faut donc supposer que son mari ne fut pas une proie difficile. Et il y a douze ans qu'ils chassent ensemble, ce qui semble encore extraordinaire. Il y a douze ans que ce mari et cette épouse donnent la guerre ensemble aux mêmes

ennemis au lieu de la faire entre eux. Ce sont des époux modèles. Il y aurait ici une étude à faire sur les bienfaits que peut rendre la chasse à l'institution du mariage. Mais ce sera pour une autre fois.

Les indigènes de l'Afrique qui conquirent Mme Eustache la baptisèrent "Catasi Moga", ce qui veut dire: "qui ne manque jamais son coup". C'est son mari qui lui apprit cette grande vérité, à savoir qu'il n'y avait aucune raison de dépenser plus qu'une cartouche sur un éléphant. Est-ce sagesse, est-ce économie?

Quant à lui, il en a tué des tas. Chacun ne lui coûta qu'une seule cartouche, ce qui fait que chaque éléphant abattu ne lui revient pas à plus de huit sous chacun.

Ainsi, ce couple heureux voyage à bon marché.

La seule chose à apprendre dans ces sortes de chasse est de s'approcher de la bête sans danger, le plus près possible, et de faire feu au bon moment. Voilà, nous sommes renseignés. L'éléphant est, dit-on, l'animal le plus intelligent de la création et pourquoi sa poursuite demande qu'on use de son jugement et de son intelligence.

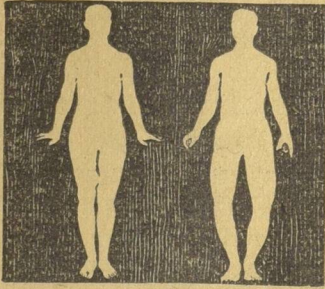
Mme Eustache fut souvent pendant sept ou huit jours sur la piste d'un éléphant. Au moindre petit bruit, bruissement de feuilles, craquement de petites branches par terre, il décampait. Ce n'est pas gai que de rester une semaine en place, mais cela ne l'ennuyait pas trop. Il y avait des





Un coup de feu au bon moment et la mère éléphant tombait.





### UNE JOLIE APPARENCE

est plus que jamais la clef du succès. Les hommes et les femmes qui ont les jambes arquées ou croches, jeunes ou vieux, seront heureux d'apprendre que ma nouvelle application est prête à mettre sur le marché. Ma préparation redressera les jambes arquées ou croches sûrement, rapidement et définitivement, sans douleurs, ni opération, ni malaises. Elle ne vous empêchera pas de travailler, étant portée la nuit. Mon nouveau modèle breveté numéro 18, E.-U., "Lim-Straltner", est facile à ajuster; ses résultats vous sauveront rapidement des humiliations et amélioreront de 100 p. c. votre apparence.

Ecrivez aujourd'hui pour mon livre gratuit enregistré sur la physiologie et l'anatomie qui vous apprendra comment redresser les jambes arquées ou croches sans aucune obligation de votre part. Ajoutez dix sous pour frais de poste.

M. TRILETY, SPECIALISTE, 381 L.,  
Ackerman Bldg, Binghamton, N. Y.

compensations. De son poste d'observation, elle assistait ainsi aux spectacles les plus étranges de la jungle. C'est ainsi qu'elle vit un jour s'avancer vers elle une mère éléphant escortée de ses petits. La famille allait prendre un bain de boue. C'était un plaisir que de voir ces jeunes animaux s'ébrouer dans la vase comme de jeunes enfants, sous l'oeil de leur mère. Un coup de fusil au bon endroit et la mère tombait. Mme Eustache faisant ainsi deux orphelins. C'est donc que les femmes à la chasse sont aussi barbares que les hommes. Par reconnaissance pour cette mère qui lui avait permis d'assister sans danger à une charmante scène de famille, elle jette

de pauvres petits dans l'abandon. Est-ce pour cela, et c'est Mme Eustache qui parle "que la chasse à l'éléphant est de tous les sports féminins le plus agréable"?

Mais cette brave femme ne chassa pas que l'éléphant; le lion ne fut pas plus épargné. "Aucun doute, nous déclara-t-elle, que le lion est bien le roi des animaux." Une trouvaille.

Là-dessus, Mme Eustache nous apprend réellement quelque chose de nouveau, c'est que les animaux sauvages, le lion par exemple, ne se laissent aucunement subjugué ou décontenancer par le feu d'un regard humain. Toutes les histoires qu'on raconte sur l'hypnotisme des chasseurs et dresseurs de bêtes féroces sont en partie fausses. Il faut au contraire ne jamais regarder un animal sauvage dans les yeux, parce que c'est au regard qu'il juge si telle chose est vivante et telle autre inerte. Quand on chasse le lion, on ne doit jamais faire en sorte que son regard rencontre celui du chasseur. Les yeux de l'homme ne sont en aucun cas assez puissants pour "mettre un lion mal à l'aise", pour "l'effrayer à première vue".

Mme Eustache a tué aussi un léopard dont elle domestiqua l'enfant. Ce petit léopard est très gentil. Quand il était tout petit, au lieu de miauler comme les chats, il gazouillait comme les oiseaux...

Quant aux serpents ils sont, paraît-il, aussi faciles à domestiquer que les chiens et les chats. Ils se dressent même très bien. Cette femme avait ainsi un python, genre de serpent monstrueux qui ressemble au boa, qui avait l'habitude de s'asseoir sur sa chaise et de s'enrouler autour de ses bras et de son cou.



Et Mme Eustache continua de nous raconter ses aventures qui sont toutes fort intéressantes. Peu de femmes ont mené une vie aussi aventureuse.

— o —

## LES MUSEES DE FRANCE

Ainsi, comme nous l'annoncions, le mois dernier, l'entrée dans les musées de France ne sera plus libre comme auparavant. Il faudra payer. Oh! des sommes modiques! mais qui auront cet avantage de grossir un peu le budget consacré à l'entretien et à la surveillance de nos chefs-d'œuvre. Désormais "la noce à Coupeau" y regardera à deux fois avant d'aller se promener au Louvre et l'on ne verra plus, par les temps de froidure ou de pluie, des mendiants loqueteux somnoler béatement sur les banquettes de velours rouge des salles bien cirées.

L'organisation des musées nationaux est de date relativement récente. Jusqu'en 1848, les collections artistiques du Louvre appartenaient au domaine particulier du roi et celui-ci, parfois, ne se gênait pas pour en disposer à sa guise. Louis XVIII, en 1815, rendit aux alliés beaucoup plus d'œuvres d'art que les armées impériales n'en avaient emporté et Charles X n'eut point de scrupule de distribuer aux églises, aux ministères, à des édifices privilégiés plus de cinq cents chefs-d'œuvre.

À la requête de Louis Balnc, inspiré par son frère Charles, qui devint plus tard directeur des Beaux-Arts, le gouvernement provisoire de 1848 décréta que les œuvres du Louvre appartenaient à la Nation et créa l'organisation actuelle avec ses conserva-

teurs, ses attachés, ses gardiens et ses concierges.

Cependant il fallut un certain temps encore avant que fût admise complètement cette idée de l'intangibilité des musées nationaux. En 1868, le feu ayant pris chez M. Troplong président du Sénat, n'apprit-on pas avec stupéfaction que deux tableaux flamands qui se trouvaient dans la chambre de Mme Troplong avaient été brûlés? Or, ces tableaux avaient été empruntés au Louvre... avec quelques autres. De même étaient alors ornés à peu de frais le cercle impérial et le mess des officiers supérieurs de la garde. Napoléon III était aussi généreux que Louis XVIII ou Charles X.

Notre troisième République protège aussi les arts, mais pas de cette manière-là!

— o —

## LE BOULEAU JAUNE

Le bouleau jaune (*betula lutea*) est le bois dur le plus important du Canada. On le rencontre des Provinces Maritimes à l'extrémité est du lac Supérieur et le long de la frontière à partir de l'extrémité ouest du lac Supérieur jusqu'au lac des Bois. Il croît dans les endroits bien situés des forêts du type de celles des Laurentides intérieures. On s'en sert beaucoup pour le parquetage, l'ébénisterie, pour la fabrication de pièces de véhicules, de manches, à cause de sa dureté, de sa raideur, de sa résistance et du beau poli dont il est susceptible. On le teint souvent pour imiter le grain de bois d'ébénisterie d'une plus grande valeur.



# UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART SUR LA HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

**RIEN A PAYER**

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

**JETEZ VOTRE BANDAGE**

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

**EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT**

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

**ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR**

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

**LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE**

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

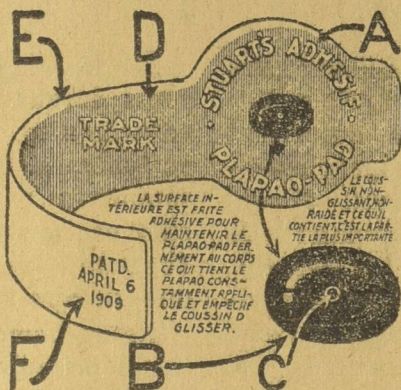
Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la saillie et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

**FAITES LA PREUVE A MES FRAIS**

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.



**MAINTENANT** le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

**Ecrivez AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT**

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

**COUPON**

**PLAPAO LABORATORIES, Inc.,**  
2667 Stuart Bldg., St-Louis,  
Missouri, U. S. A.

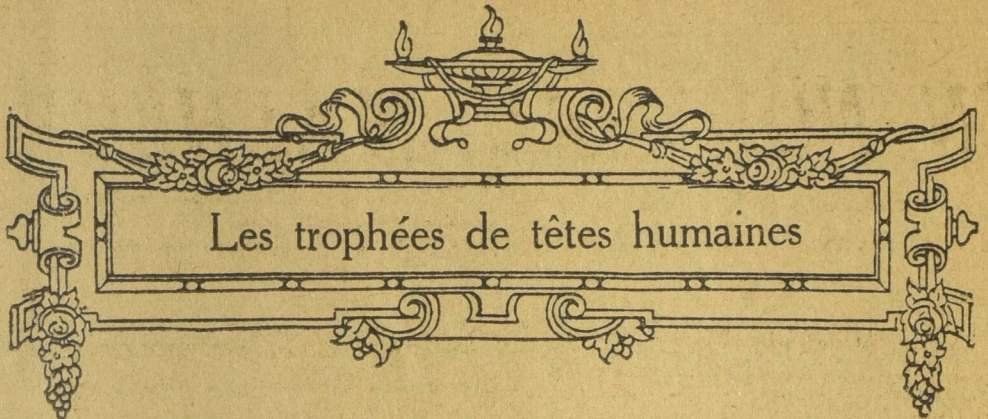
Monseigneur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom .....

Adresse .....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.





Nous avons parlé tout à l'heure des barbares indigènes de la Nouvelle-Guinée; en voici d'autres, qui vivent beaucoup moins loin de nous, c'est-à-dire sur le même continent, et qui n'en sont pas moins sanguinaires. Ce sont les Jivaros, Jibaros ou Jeberos, Indiens de l'Amérique du Sud, qui vivent dans la région du haut Amazone et, de l'autre côté des Andes, sur le territoire péruvien. De haute taille, les Jeberos ont la face arrondie, les yeux vifs, petits, le nez aquilin, les lèvres minces. Leurs cheveux sont noirs et la barbe rare.

Guerriers indomptables, ils préparent de curieux trophées (chanchas), consistant en têtes humaines dont on a enlevé les os et qu'on a chauffées au moyen de pierres cuites. Ces trophées étaient suspendus aux cheveux des guerriers, dans les combats. Un certain nombre d'entre eux ont embrassé le christianisme. Voilà ce qu'on sait en gros des Indiens Jivaros. Ce qui nous surprend le plus chez ces gens, c'est cette bizarre habitude de porter pour médailles des têtes humaines. Les indigènes, les cannibales de la Nouvelle-Guinée ornent leurs maisons des têtes de leurs ennemis; les Jivaros en ornent leur poitrine.

Les blancs sont décorés pour braver durant les guerres par les gouvernements; les Jivaros se décorent eux-mêmes. Chez les blancs, des récompenses peuvent être imméritées; chez ces gens, non. Chaque médaille (chaque tête) suppose infailliblement une victoire sur son semblable.

Naturellement, ce n'est pas une raison pour trouver cette coutume admissible... Les Jivaros, en général, s'occupent très peu de religion. Ils adorent le Grand Esprit. Quelques-uns ont été convertis au christianisme, comme nous l'avons dit plus haut. C'est vers l'an 1599, quelques années après que les indigènes se fussent révoltés contre la bande de Pizarro, que les premiers missionnaires, franchissant les Cordillères, vinrent s'établir dans les tribus des Jivaros. Mais, ce ne fut jamais chose facile de convertir au christianisme des gens qui ne connaissent pas la beauté du pardon, qui ne cultivent que des sentiments de haine envers tous leurs voisins, leur seule occupation étant la guerre.

Ils sont en outre polygames et dans la plupart des tribus dérobent leurs femmes de la vue des étrangers. Ils les enferment dans des huttes, véritables harems.



# UN NOUVEAU MALHEUR !

Tous les matins, à mon réveil, je croyais qu'il allait m'arriver malheur . . .

Ecrit Mme. M. et elle ajoute: "Je me demande si une autre femme n'a jamais eu des moments de faiblesse comme ceux que j'ai eus. J'étais si profondément découragée que, sans mes enfants, je crois que j'aurais mis fin à mes jours. Nuit et jour, ma vie n'était qu'un cauchemar. J'avais peur de me mettre au lit parce que je restais éveillée presque toute la nuit. Si je parvenais à m'endormir je faisais des rêves terribles. Je ne pouvais plus manger. J'étais réellement à bout de forces. Plus rien ne m'intéressait.

Je consultai plusieurs médecins qui me prescrivirent différents remèdes pour me fortifier mais ces remèdes ne me firent aucun bien. Les médecins me dirent que je souffrais de dépression, nerveuse. J'étais toujours fatiguée. Je sentais tous les jours, que mes forces m'abandonnaient graduellement. Le moindre effort me jetait dans un abattement complet. Je compris que je m'en allais petit à petit. Je sentais que j'allais mourir et mon état était si pitoyable que je ne m'inquiétais plus de savoir si j'allais vivre ou mourir. C'est alors que j'entendis parler de Carnol et de sa haute réputation comme tonique. J'hésitai d'abord à en prendre parce que j'avais la certitude qu'il ne me ferait aucun bien. Finalement je l'essayai et j'obtins des résultats merveilleux. Aujourd'hui je suis bien et parfaitement heureuse. Je mange de bon appétit et je dors profondément. Mes amis ne voulaient pas croire que le Carnol seul avait opéré ce miracle. Je ne suis plus découragée maintenant et chaque journée est une journée de bonheur. Ce que le Carnol a fait pour moi, il peut certainement le faire pour vous."

Le Carnol est en vente chez votre pharmacien. Si vous pouvez affirmer, en toute conscience, après l'avoir essayé, qu'il ne vous a fait aucun bien, renvoyez la bouteille vide au pharmacien et il vous remettra votre argent.

2-122







La femme fait tous les travaux domestiques et l'homme fabrique des instruments de guerre et de chasse.

Comme tous les autres Indiens, les Jivaros sont extrêmement paresseux et flâneurs. Les femmes s'occupent de la moisson; vont au ravitaillement quotidien; font cuire le gibier rappor-

té de la chasse et le poisson rapporté de la pêche; préparent les boissons et servent elles-mêmes leur seigneur et maître. On a dit que le Jivaro était cannibale. C'est faux, il ne l'est pas. Il ne touche pas à la chair humaine. S'il tue son ennemi, c'est simplement pour lui couper la tête qu'il fait sécher



## ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage  
avec la célèbre



# RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

**COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ou est, rue des Commissaires, MONTREAL**



Voici, Mesdames, le Populaire

## LAIT DES DAMES ROMAINES DANS SA NOUVELLE TOILETTE

Un paquetage plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

### BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux

**COOPER & Cie, ch. K-1, 155-ou est, rue des Commissaires, MONTREAL**





et dont, comme nous l'avons dit, il se fait ensuite une décoration.

Mais si le guerrier rapporte la tête de son adversaire, si surtout il en est à son premier trophée du genre, il doit donner une grande fête. S'il ne le fait pas, tous ses camarades se tournent contre lui et l'exilent.

Il y aurait encore beaucoup de cho-

ses à dire sur la cuisson des têtes humaines qui servent de médailles à ces farouches guerriers. Mais cette industrie, bien que considérée comme très intéressante et très lucrative dans ce pays sauvage, ne pourrait intéresser aucun homme d'affaires de chez nous, bien que les hommes d'affaires n'y regardent souvent pas de si près...

— 0 —

## LES PELERINAGES LITTERAIRES

Tout près de l'endroit où anciennement courait la ligne de frontière du vieux Paris, à un quart-d'heure de la place de la Bastille, se trouve un petit square qui garde encore religieusement l'atmosphère du Paris des Valois. C'est la célèbre place des Vosges, qui fut connue un temps sous le nom de Place Royale et plus avant sous celui de Place Les Tournelles. Le nom de cette petite place s'associe fréquemment avec celui de plusieurs grands hommes de lettres français, notamment avec la vie et les livres de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, fils.

En entrant dans cette place, on cherche tout d'abord le Musée Victor Hugo qui a été disposé dans la maison même qu'occupait ce dernier, au n° 6, angle sud-est.

Les lecteurs enthousiastes de "Vingt ans après", de Dumas, se rappelleront Athos et Aramis, rangés dans le parti de la Fronde, et Porthos ainsi que D'Artagnan liés à la fortune du cardinal Mazarin, se rencontrant dans une petite place pour régler leur différend. C'était la Place Royale. C'est là qu'ils eurent leur explication der-

nière, se jetèrent dans les bras les uns les autres, oublièrent leurs disputes et allèrent dîner glorieusement dans une auberge du quartier.

Les "quatre" mousquetaires devaient se rencontrer là en duel, mais, comme nous venons de le dire, le duel n'eut pas lieu. Une magnifique réconciliation le remplaça. Mais il n'en fut pas toujours ainsi en cet endroit qui vit de terribles combats singuliers.

Dumas place l'un d'eux en 1579, le 20 août. Mais l'histoire, de son côté, prétend que c'est plutôt le dimanche, 27 avril 1578, que se rencontrèrent sur cette place des Vosges les trois pages du Duc de Guise avec les trois mignons de Henri III. Ils se battirent là jusqu'à la mort. Quelus, le favori de Henri III, percé de dix-neuf blessures, languit pendant tout un mois dans l'Hôtel de Boissy, non loin de la rue Saint-Antoine, que le roi interdit aux piétons et aux voitures pour que le bruit ne dérangeât pas son page mourant.

C'est en 1832 que Victor Hugo et sa famille se portèrent au n° 6 de la Place des Vosges. Cette maison avait



# SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

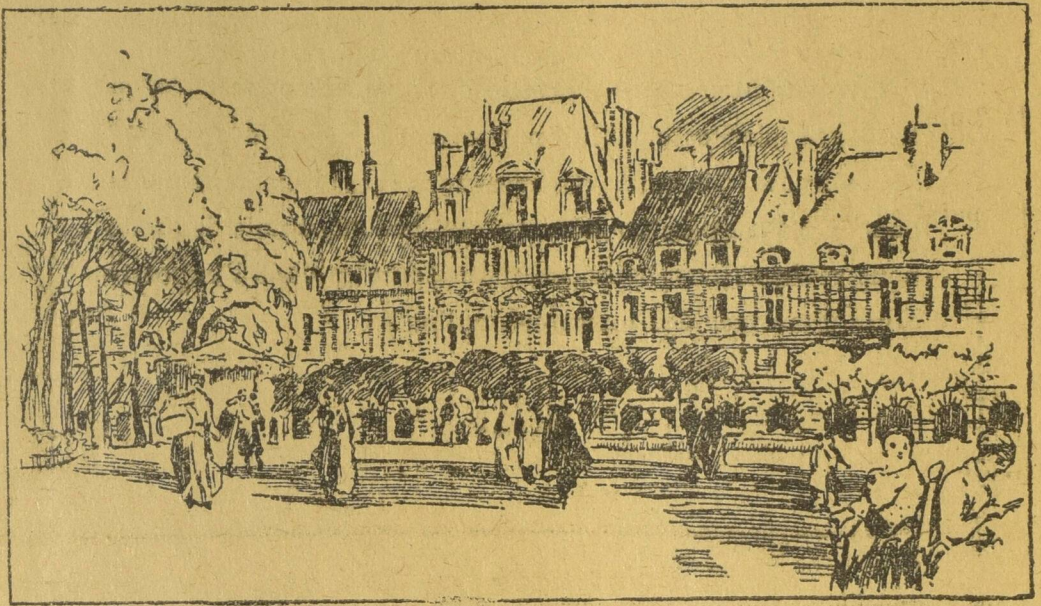
Montréal.



l'aspect que lui donne Dumas dans les "Trois Mousquetaires", quand il décrit la maison de Milady de Winter.

Marion Delorme, cette fameuse courtisane du siècle de Richelieu, avait vécu là quelques années, vers 1640, et le grand poète Alfred de Vigny, auteur de Cinq-Mars, ce jeune et

On remarque encore cette entrée quasi secrète qui se trouve à l'arrière, donnant sur la rue Saint-Antoine, entrée qui servit, lors de la Révolution de 1848, à la Garde Nationale, laquelle envahit les appartements de Hugo. L'histoire rapporte que le chef de cette troupe trouva sur la table du



*La Place des Vosges, à Paris.*

enthousiaste garçon de noblesse qui connut Marion Delorme et fut décapité pour avoir conspiré contre le cardinal de Richelieu, de Vigny donc, dans ce fameux roman simili-historique, décrit lui aussi la maison portant le n° 6, Place des Vosges. Elle n'a pas changé.

poète un manuscrit fraîchement écrit. C'étaient les premières pages du désormais célèbre roman "Les Misérables" que l'auteur, Victor Hugo, devait terminer, beaucoup plus tard, au cours de son exil politique, dans l'île de Guernesey.

### PRODUCTION METALLURGIQUE

La production totale de la fonte au Canada, pendant le mois de mars dernier, a été de 41,733 tonnes contre 33,572 tonnes en février. La production de lingots d'acier et d'acier mou-

lé, a été de 29,941 tonnes contre 42,388 tonnes le mois précédent. A la fin de mars, il n'y avait que trois hauts-fourneaux en activité; 17 étaient arrêtés.



## AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "Revue Populaire" soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les Directeurs et Directrices d'Établissements d'Éducation, les Pères de famille, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "Revue Populaire" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "Revue Populaire". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "Revue Populaire".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "Revue Populaire", désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ÉCRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

### ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

## LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque  
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;  
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;  
Aussi Musique de Violon ;  
Conseils et Renseignements sur les Disques.

### ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00  
Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : 16-est, rue Craig — Montréal

☞ Demandez notre catalogue de primes ☞



## LE SUFFRAGE DES FEMMES

Est-on curieux de savoir ce que beaucoup de grands journaux français pensent du suffrage des femmes? Que ceux que cette question intéresse lisent les lignes qui suivent. Chez nous, les femmes, bien que le même droit leur ait été refusé au provincial, participent aux élections fédérales. En France, les femmes n'ont pas encore, nulle part, le droit de voter. Cependant, la loi sur le suffrage féminin doit venir prochainement devant le Sénat. Elle ne sera pas fortement débattue, à ce qu'on croit communément dans les cercles bien informés.

"Les suffragettes sont rares, chez nous. Ne nous en plaignons pas, dit un journal parisien. Mais ce n'est point à dire qu'il faille priver les femmes françaises de ces droits politiques qu'elles savent attendre du bon sens des hommes, sans les réclamer avec âpreté.

En 1880, Alexandre Dumas fils, dans une brochure qui fit grand bruit, demandait qu'on accordât le suffrage aux femmes.

"Elles ont comme nous, disait-il, des besoins, des aspirations, des intérêts, des progrès à accomplir et, par conséquent, des droits à faire valoir, qui veulent, qui doivent être représentés directement dans la discussion des choses publiques, par des délégués nommés par elles..."

"Avant dix ans, ajoutait-il, les femmes seront électeurs comme les hommes. Quant à être éligibles, nous verrons après, si elles sont bien sages..."

Avant dix ans... Le dramaturge se trompait. Voilà plus de quarante ans qu'il écrivait ceci. Et si les femmes, depuis lors, ont fait force conquêtes,

elles n'ont pas encore obtenu chez nous le bulletin de vote.

Dans l'intervalle, la réforme s'est accomplie dans la plupart des Etats d'Amérique et dans tous les pays du nord de l'Europe.—C'est du Nord que nous vient la lumière.—Et je ne sache pas que toutes ces nations qui l'ont réalisée aient eu à s'en plaindre.

Cette réforme, faut-il l'accomplir entièrement du premier coup?... Faut-il, comme l'a voté la Chambre des Députés, le 20 mai 1919, donner aux femmes des droits politiques égaux à ceux des hommes?... La question est controversée. Mais il est bien certain que, depuis longtemps, le suffrage des femmes devrait être établi en matière municipale. Rien ne devrait s'opposer à ce que la femme qui paie les impôts, qui dirige parfois d'importantes maisons de commerce, pût donner son avis sur le choix d'un conseiller municipal, et pût même tenir sa place dans nos assemblées communales.

Il m'a toujours paru monstrueux qu'une femme, comme Mme Boucicaud, par exemple, directrice d'une affaire commerciale considérable, n'eût pas le droit de choisir le représentant de son quartier. Il me semble même qu'une femme dirigeant une importante entreprise commerciale serait beaucoup mieux à sa place dans une assemblée édititaire que tels avocats, qui, dans les conseils municipaux, ne font que de la politique, c'est-à-dire rien qui vaille.

En tout cas, le vote d'une telle femme se justifierait infiniment plus que celui de beaucoup d'hommes qui n'ont pas d'intérêts à défendre et n'agissent que sous de misérables inspirations de parti."



**BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE**

Disparition des Creux des Epaules et  
de la Gorge par l'emploi du

**Traitement DENISE ROY**

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe et raffermi** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres et nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

**Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au comptant: \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

**Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL**

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade oppressée quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

**LE TRAITEMENT MEDICAL GUY**

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irréal d'une de pleurer, brûlements d'estomac, maux de crâne, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

**CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.**

Mme Myriam Dubreuil, 320 Parc Lafontaine,  
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.



# Le Samedi

*Magazine hebdomadaire illustré  
Humoristique et sentimental*

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 pour 1 an ou \$2.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au SAMEDI.

Nom .....

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE  
131, rue Cadieux, Montréal

## VIENT DE PARAITRE

# LE CHIEN

Son Elevage, Dressage, Entraînement  
pour Exposition et Traitement  
de ses Maladies.



*Beau volume de 200 pages.  
Nombreuses illustrations.*

Prix: \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU  
297, RUE DROLET, MONTREAL

# LE FILM

*Journal officiel des grandes compagnies de  
cinéma*

10 CENTS L'EXEMPLAIRE

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an ou 50 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au FILM.

Nom .....

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE  
131, rue Cadieux, Montréal

# La Revue Populaire

*Magazine mensuel illustré*

15 CENTS L'EXEMPLAIRE

*Magazine de famille*

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom .....

(M., Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

POIRIER, BESSETTE & CIE  
131, rue Cadieux, Montréal



LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,  
SUR CE CONTINENT, CONSACRÉ  
AU CINÉMA



# LE FILM

Contient: Une grande quantité d'articles et de  
renseignements sur les actrices et acteurs;  
De nombreuses reproductions de photos;  
Des scénarios, interviews, des  
pages spéciales, etc. .



RETENEZ-LE DES MAINTENANT

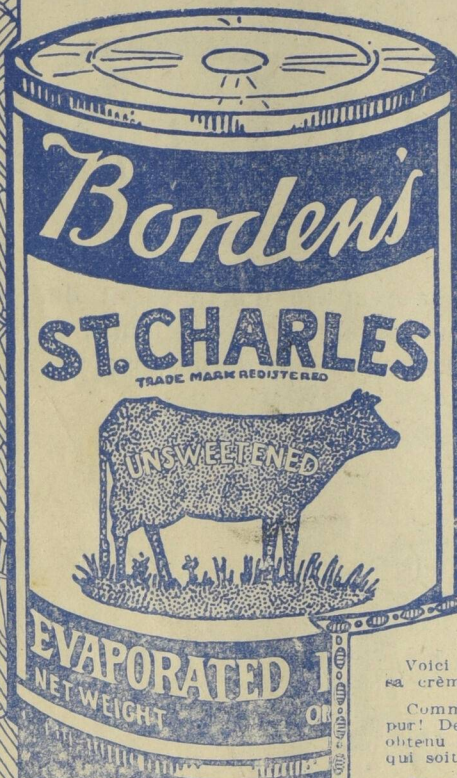
POIRIER, BESSETTE & CIE., édit.-prop.

131, rue Cadieux,  
Montréal.



# Lait Pur de la Campagne

Avec toute  
Sa Crème



Voici le lait St. Charles "avec toute sa crème"!

Commode et économique! Riche et pur! De qualité unique! Lait entier obtenu de vaches saines! Le meilleur qui soit!

On a pris soin de le mettre en bon conditionnement dans les bidons, et vous le recevez dans cet état.

S'emploie pour potage, sauces et légumes! Pour pâtisseries et entremets savoureux, et avec les céréales et les fruits! pour tous les mets lactés! Se trouve chez votre épicier

Demandez la Cuisinière Borden.  
Expédiée Franco. Ecrivez à

*The Borden Co. Limited*  
MONTREAL, P. Q.